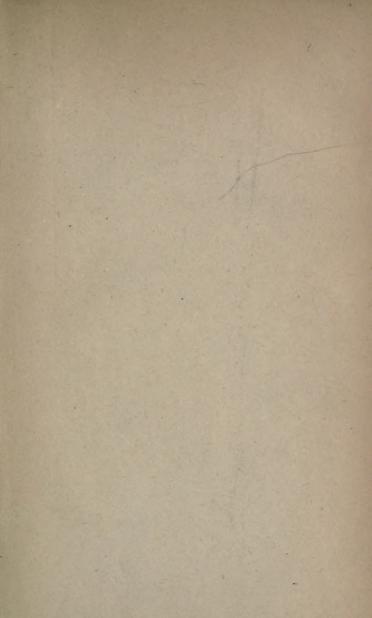
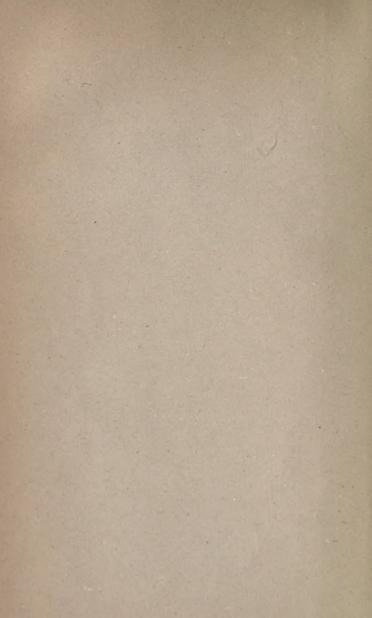






Digitized by the Internet Archive in 2009 with funding from University of Ottawa





12/4/18

ec cuppin

LES SUPPLIANTS

DU MÊME AUTEUR

Pleureuses.		3.			100		1	vol.

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires numérolés sur papier de Hollande.

HENRI BARBUSSE

LES SUPPLIANTS

Heureux celui que la vérité enseigne par elle-même, et non point sous l'obscurité des figures et par des sons qui passent, mais telle qu'elle est essentiellement.

Imit. III, 1.

PARIS BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, M

4903 Tous droits réservés. 15042719

Pa

2603

A3258

A EVELINE

J'écris ton nom ici parce que je veux qu'il y ait quelque chose qui respire, qu'il y ait un cœur au seuil d'une œuvre qui essaye de parler du cœur humain, et d'en balbutier à la fois la misère et l'infini.

Au cours de ces pages, je n'ai pas voulu montrer autre chose qu'un être qui demande tout le possible, qu'une figure affamée de lumière, qu'un homme près d'une fenêtre, mais je voudrais qu'on y assistât de plus en plus.

Je voudrais que, guidé par la ferveur de ma pensée qui, ici, s'avoue, on s'unît avec lui dans la tragédie de chercher ce que nous sommes, et ce qu'il y a de se rours, et ce que devient la prière. Je voudrais que, passionné de toucher du réel, violemment et religieusement jaloux du néant et du silence, il apparût ce qu'il est, malgré ses négations: non un négateur mais un croyant, et, même à ceux qui ne l'aiment pas, et ne le reconnaissent pas, un frère.

Et pour me secourir de la foi de vie et de simplicité, j'ai besoin d'écouter ici ton nom, j'ai besoin de regarder dans ces ombres-ci ton sourire, ce rayon qui m'unit à toi.

Н. В.

LES SUPPLIANTS

I

M. Desanzac, homme de bureau et critique d'art, avait, à la suite de divers ouvrages de vulgarisation et d'encouragement artistique, amassé quelques modestes rentes lui permettant de s'établir. Il se fixa à Paris, après avoir beaucoup voyagé loin de son midi, et se maria, à quarante ans, avec Anna Laner, une douce, timide et blanche Suédoise.

Elle vécut, étroitement aux côtés de son mari, à son image.

Ils habitèrent Montmartre, au bout de Paris. Le quartier n'était alors guère bâti. C'était un peu la campagne; parfois un coq y chantait; l'automne y trouvait bien des choses à dorer. On y voyait des bourgeois épris d'air libre, et des artistes bohèmes qui se ressemblaient comme des frères.

Dans ces derniers flots de la vie urbaine, sur un boulevard planté de maigres platanes, la maison que les deux époux occupaient seuls s'élevait face au nord. On eût dit une maison de province, vue à travers une sorte de soir et de tranquillité. Au bout de sept ans, le ménage eut un fils qui reçut le nom de Maximilien. La mère l'adora-éperdument. Elle se faisait avec lui petite et balbutiante; elle fut, près de son enfant, un enfant merveilleux. Chaque jour, quand le crépuscule emplissait la chambre jusqu'à l'horizon — par économie. on tardait à allumer la lampe — elle entrait, elle le regardait, infiniment, uniquement, comme si elle était veuve.

Elle mourut trois ans après la naissance de son fils. L'enfant ne garda d'elle que sa dernière image : celle de sa figure morte, mèlée profondément au lit et aux choses. Dans ce souvenir, seul resté d'une époque effacée, il revoyait aussi son père. L'homme pleurait, debout auprès de la fenêtre, et sa figure en larmes brillait comme les étoiles.

* 1

Veuf, M. Desanzac eut une vie extrêmement retirée. Il travaillait, lisait, puis, levant la tête, regardait l'enfant. Celui-ci grandit, entouré des soins d'une vieille bonne, Léonore, très attachée, mais très humble, comme si elle était l'ombre de la mère.

On sortait, l'après midi; on allait au square, à deux pas. Sur un banc, M. Desanzac s'asseyait, révait, les yeux errants. La figure de son père!... L'enfant sentit vite qu'elle était tendre; il lut peu à peu qu'elle était triste, puisqu'elle était tendre et regardait tout

Quand le soleil déjà bas emplissait horizontalement le boulevard de son poudroiement vermeil, illuminait les visages et les mains, les trois personnes rentraient pas à pas. Le père avait un manteau d'artiste, à pèlerine, bleu, et tout broché de lumière violette. Quant à l'enfant, les passants souriaient doucement en voyant de loin son teint très pâle et ses cheveux couleur de vin dans l'automne du soir.

A la maison, jamais personne. De loin en loin pourtant, un parent méridional venait y crier avec sa joie qui résonnait comme si l'appartement était vide.

Maximilien ne se distinguait pas des enfants de son âge, sinon qu'il avait en lui quelque chose de doux et d'isolé. Il levait les yeux bleus, profonds et spacieux de sa mère. Il ne montrait pas beaucoup de goût pour les sorties. Il aimait mieux rester à la maison, se fondre dans le jour tombant. Il aimait mieux la lumière pauvre.

. .

Il se révéla enveloppé d'une si grande sensibilité que ce seul mot le peignait vaguement.

Souvent, des larmes jaillirent de ses yeux, son âme défaillit, à mille causes qui ne touchaient point encore les autres. Plus que n'importe qui, bien que sa vie manquât d'incidents, il avait le cœur à nu.

Mais sa sensibilité était simple et droite. C'était

comme s'il était marqué, — dans ce déclin d'une époque où l'infinité des choses semble encore multipliée, émiettée — par un attendrissement plus innombrable et plus juste.

Il aimait poser ses regards partout, mais, de plus en plus, il choisissait et préférait le soir : le jour captive et éblouit les yeux avec le voile de clarté qui le revêt; les ténèbres font que tout vient vers le cœur ténébreux qu'on cache.

* *

Ce que le crépuscule était parmi la lumière, la maison l'était parmi les choses : plus vivante, plus mêlée.

... La construction, petite, manquait totalement de caractère. La façade tombait de vieillesse, se présentait tout usée d'avoir été habitée, ce qui la rendait, dans la file des maisons, plus grise, et pourtant plus lumineuse.

Trois marches de pierre, doucement déformées, conduisaient au vestibule. Toutes les chambres avaient beaucoup servi; les murs, les plafonds, les marbres des cheminées, se délabraient tendrement. On eût dit, qu'à la longue, la pierre s'en était amollie.

Au rez-de-chaussée, dans le vestibule, à droite, la cuisine, dont la porte au vitrage dépoli était, le soir, tout en or. A côté, la salle à manger. Dans cette pièce, d'une complète banalité, la table, le poêle, et un petit bahut très vieux, aux angles noirs duquel le passé et l'habitude familiale resplendissaient.

En face de la porte de la cuisine, le salon, qui,peu fréquenté, sentait l'abandon. Les tentures, les portières, les meubles en étaient rouge grenat, d'un ton qui se fane, s'est donné.

Un petit escalier maigre et tordu, traversant au milieu de sa montée une zone d'ombre, menait aux deux chambres : celle de Maximilien, où tout d'abord Léonore coucha aussi, et, à côté de la sienne, la chambre de son père et de sa mère morte. Il n'y entrait jamais ; il n'avait jamais vu ce lit défait.

Bien que la maison s'ouvrit au ciel, le matin, quand on faisait le ménage, avec les courants d'air et la fraîcheur, et aussi le soir, parce que tout est sombre et sans borne —, elle était pénétrée de tous ceux qui y habitaient et y avaient habité, pleine d'usure comme d'une aveugle fraternité.

Il s'y attacha peu à peu, à tâtons. On devient ami des choses sans le savoir plus qu'elles.

. .

M. Desanzac se trouvait presque dans la gène; Léonore devait, pour administrer la communauté, recourir à des miracles d'économie et à une patience que sa religion de Bretonne lui donnait.

Cette médiocrité empêcha M. Desanzac de voyager, comme il l'aurait tant désiré. L'enfant grandit en toute simplicité dans la grande ville où il était emprisonné, dans la foule, dans les pierres.

Autour de la maison, vivaient quelques boutiques qu'un seul regard embrassait, depuis la mercerie dont l'étalage avait un sourire féminin, jusqu'au marchand de vins, dont, vers le soir, tant de gens avaient besoin.

Ce bout de rue était un coin du monde plus beau, parce qu'il était là, à toucher la maison. Les couleurs des devantures s'harmonisaient curieusement, profondément. Plus loin, les maisons inconnues, bien que plus hautes, étaient plus légères.

Quant aux êtres humains, Maximilien en eut peu à peu l'étonnement, l'attention, la timidité. Mais il s'étonnait moins de leur multitude que de chacun d'eux. Les figures le saisissaient.

Il regardait les passants passer; il s'arrêtait devant les pauvres, moins par un sentiment de charité que parce que ce sont des hommes plus dénudés, plus visibles, plus avoués.

Quelques mendiants hantaient le quartier. Un petit garçon y rôdait, traînant le pied. On le croisait tantôt ici, tantôt là. Il avait une veste si amincie qu'on voyait battre son cœur. Maximilien avait un peu de vertige lorsque cet enfant s'approchait doucement pour tout lui dire. Près du square, un vieux sans cils, effrayamment courbé, s'accotait au mur; il se tenait debout, désespérément, comme on se jette par terre. Il murmurait sa vie, et la foule emportait ces haillons divins de confession aux quatre coins de l'espace, comme un grand vent. En face du

collège, une femme se voyait tout le jour, affalée sur un banc, les yeux mi-clos, et seulement aux heures assombries et douces, elle tendait la main... L'ange du soir l'aidait.

Maximilien n'osait guère rester près des êtres. Il nourrissait au fond de lui la notion vague de leur immensité.

*

Son père laissa pendant quelques années sa pensée dégagée de toute discipline. Il retarda plus longtemps qu'il n'est coulume son instruction proprement dite, pour permettre à sa personnalité de se développer à sa guise, pour que l'enfant, quel que fût son destin sur la terre, fleurit selon lui-mème.

Il se garda de lui inculquer le moindre élément de religion. L'absence de religion mit en Maximilien une sorte de simplicité démesurée.

A grandir sans lien, dans une enfance libre de saint, son âme s'élargit en se ressemblant. Chacun de ses gestes émanait du fond de son être; son sourire le peuplait tout entier.

Vers la neuvième année, M. Desanzac, pensant qu'il était temps d'enrichir ses yeux et son esprit, le fit beaucoup sortir, lui montrant tout du doigt, lui parlant sur tout longuement, mais sans intervenir dans ses réflexions.

Maximilien lui, ne parlait guère. Sa mémoire n'était pas celle des images ni des paroles, il se pelait mal les formes, les lignes, les couleurs, les noms: tout ce qui est sur le monde. Il en avait comme un pieux oubli. Les successions le fatiguaient. Son imagination n'était pas descriptive, multicolore, mais profonde, sombre et troublée.

Après leurs longues courses à travers Paris, quand ils revenaient dans le reflux de lassitude, Maximilien rapportait non pas des souvenirs pittoresques, mais des frissonnements. Il avait avec lui le silence de tous les bruits de pas, l'arrachement de toutes les directions diverses, le deuil de tous les passants, ces amis qui s'effacent.

* *

Un jour, dans une aube, ils montèrent jusqu'au sommet de la Butte-Montmartre. A peine au loin, le point du jour s'entr'ouvrait blême, parfumant tout d'une odeur de ciel.

Plus d'une fois, depuis, les gens du quartier, qui ouvraient en grelottant leur boutique, virent s'élever sur la colline un enfant, et un homme qui regardait l'enfant avec des yeux paternels et se laissait guider par lui.

En haut, la terre de la Butte était nue comme aux premières époques du monde. La nouvelle église en construction y surgissait, blanche, pauvre aurore essayée par les hommes, et le monument avait déjà la forme de ses ruines.

Au pied de l'église, Maximilien, penché près de

son père, et comme en dehors de lui, regardait Paris. Il était insensible aux innombrables détails de cette énorme image, aux perspectives miroitantes de cet océan pétrifié qui finissait là-bas en poussière, en douceur, mais il éprouvait l'angoisse et la chute de ce qui y naufrageait: la vie.

Puis les yeux mendieurs de l'enfant s'emplissaient de questions auxquelles nul n'aurait pu répondre. Il songeait au nombre infini des maisons, au nombre plus infini encore des chambres, des chambrettes, qui s'entassent, pullulent, et dont chacune pourtant est grande comme la vie!

Et ses regards erraient, repoussés et chassés dans l'espace, et comme trop grands, s'arrêtaient au hasard, sur quelque maison parmi les autres, et pensaient sans bornes à une âme, ou à deux âmes.

*

La campagne qu'il fréquenta et qu'il aima surtout ne fut pas la nature verdoyante et libre dont le rire fait oublier la ville; ce fut la banlieue abimée, les faubourgs où a soufflé le vent noir de l'humanité, les plaines ensanglantées de boue, tourmentées d'une régularité humaine, et sur les flanes à vif desquelles l'hiver est plus vrai et plus déchaîné qu'ailleurs.

L'enfant illuminait ce pays d'une douceur inconsciente de prédilection. La main dans la main de son père, il allait, presque heureux, le long des grandes avenues labourées par les pas, songeant, encore balbutiant et déjà indomptable, que cette nature mortelle est plus belle que la nature...

Quand on s'aventurait, un autre jour, dans les fouillis désordonnés et spontanés des bois, il ne trouvait pas devant lui autant de délice et d'infini. Il demandait à retourner là-bas. La campagne humaine et pauvre lui avait laissé un souvenir de grandeur dont il ne pouvait pour ainsi dire se consoler. Quelque chose le ramenait des arbres aux maisons.

2

Même dans les promenades qu'on faisait le soir — dans ce cas les deux ombres qui se donnaient la main marchaient plus lentement et n'allaient pas loin, — Maximilien, fidèle à l'impulsion monotone de son être, recueillait la palpitation humaine de la nuit et cela seulement.

Quelques fenètres brillaient, éparses, en haut. Il y a une douceur blonde, une douceur de miel, sur ceux qui restent tard à veiller et dont on ne connaît pas les noms. En bas, la multitude des réverbères constellait les rues et les places, étoilement qui donne une lueur, étoilement qui embrasse les hommes.

Sur le boulevard mal hanté, l'enfant était garanti par la pénétration même de ses regards. Il ne savait pas des ombres de femmes qui passaient et repassaient, en quête, autre chose que le pur sentiment de leur mendicité.

On entendait la musique d'un concert, d'un bal de nuit. Il ne connaissait pas la musique; il n'admirait point le chant de celle-ci, mais il l'écoutait parler, voix plaintive, malade, langoureuse, qui s'exhalait de doigts cachés, de cœurs noyés, et montait dans l'azur et l'immensité comme une sorte d'immensité.

Il rèvait, comme toujours, à la profondeur qu'on a et qu'on oublie, au sombre cœur humain et, fermant les yeux, il entrevoyait confusément, il ressentait qu'il y a là une autre grandeur, et comme un autre ciel...

. .

Il se concentra dans cette attention de l'im mense invisible. Il communiqua de moins en moins ses impressions, que, du reste, il ne se for mulait guère à lui-même. Il s'élaborait dans le silence qui est de la teinte du cœur. Son père commençait à l'ignorer.

Son peu de goût pour les sorties, les nouveaux spectacles, s'accentua vite. A quoi bon? Il n'y a pas besoin d'aller loin : il suffit de rester là. avec de grands regards. Il y a comme une fausseté et une tromperie dans la variété de l'extérieur. Dehors, on est en contact, non avec la vie des êtres, mais avec leur personne, non avec leur grandeur, mais avec leur petitesse.

Quand, au sortir de l'oppression du plein air et du retentissement glacé des inconnus, on se retrouve près des siens, on sent la tiédeur des regards; et si, autre part, la douceur de la vie est toujours à cueillir, dans la maison, elle se cueille ellemême, comme un baiser.

Bien souvent, en ces temps lointains, l'enfant s'attardait à regarder avec ses yeux d'espace quelque humble besogne de la vie ménagère, quelque banal spectacle intime. Par la porte entr'ouverte de la salle à manger, où la chaleur du poêle rayonnait, admirable comme du beau soleil sombre, il se glissait dans la cuisine pour voir la vieille Léonore préparer le dîner. Sous le dôme de la cheminée, à la lueur du fourneau, empourprée utilement, affectueusement, elle régnait, à cause de la splendeur de ce qui pense et de ce qui veut.

*

Il avait appris à lire de la bouche de la vieille servante ignorante.

Puis son père s'approcha beaucoup de lui. Souvent, après dîner, autour de la table de la salle à manger recouverte d'une toile cirée, où se noyait l'image de la lampe, il lui fit des lectures, ou lui parla sur tous les sujets.

Maximilien écoutait mal. Tout ce qu'on apprend ainsi, les notions qu'on s'ajoute artificiellement, au hasard du maître, les faits, les chiffres, ne lui semblaient être que peu vrais et n'atteindre pas le fond de l'être, ce qu'on embrasse quand on embrasse.

Du sein de cette chambre qui n'avait pas d'ornements, où les quelques meubles ne parvenaient même pas à être le nécessaire, où la flamme de la petite lampe éclairait tout juste, sans chauffer, comme une fleur sans parfum, où toutes les connaissances humaines dans leurs formes élémentaires, passaient avec le souffle des paroles, Maximilien ne voyait que la figure de son père.

Et, peu à peu, tout s'effaçait autour, et elle existait seule.

Inattentif aux lectures, il s'instruisait d'une façon sublime, à cause du liseur. S'accoudant sur la toile cirée profonde, il écoutait le visage que la faible lampe s'usait à montrer avec soin. Lui qui, dans les choses, choisissait les figures, il choisissait cette figure entre toutes, il se préoccupait de ces cheveux soyeux enroulés autour du pétale de l'oreille, de cette barbe un peu blanchie par la vraie lumière ineffaçable qui ne vient que peu à peu récompenser la vie, et sous les paupières fatiguées, et roses comme des roses, de ces yeux toutpuissants, ces yeux à la nuit qui pense et au vaste silence d'étoiles.

Ainsi l'attention de l'enfant ne s'éveillait que de douceur. A un bout de la table, toute la personne enfouie dans l'ombre, comme un cœur, il se tendait vers la présence réelle de son père, et il l'admirait, et il épiait sur sa figure l'arc-en-ciel que fait l'ame,

depuis l'idée flottante, fluide et changeante, jusqu'à l'émotion, pensée totale qui a toute la hauteur de l'être.

Un jour qu'il faisait froid et pluvieux, M. Desanzac parla d'un voyage qu'il avait jadis accompli dans un archipel d'éternel printemps; il était pelotonné dans sa robe de chambre, morne, et il baissait un peu sa voix et sa figure, qu'un immense regret de soleil éclairait; et tout l'azur poudroyant du ciel, et tout l'azur ruisselant de la mer s'ouvraient en lui comme deux ailes.

Ou bien, il lisait des livres de lui ou d'autres, sur l'idéal, sur l'art et les grandes époques. Il lisait cela d'une voix désillusionnée, qui tremblait aux passages enthousiastes.

D'autres soirs, il s'exprimait distraitement; il songeait à des choses inconnues, mais toujours quand ses yeux se levaient et croisaient ceux de l'enfant, il souriait, et celui-ci pensait qu'un sourire brille sur une figure, autant que des larmes.

Puis, de l'attendrissement tombait sur la veillée; il était rare que vers la fin de ces leçons, quelque association d'idées ne ramenàt pas le souvenir de Mme Desanzac. M. Desanzac s'interrompait, se penchait tendrement vers son fils, et murmurait, mèlé à lui: notre mère...

La soirée s'écoulait; le feu en ruines ne protégeait plus contre le froid. On fermait les livres. C'était l'heure du sommeil.

Ils se levaient. Debout, ils apparaissaient minces,

fluets ; et c'était un couple beaucoup plus petit qu'un autre qui se dressait au dessus de l'abat-jour. dans le crépuscule de la lampe.

Ils s'embrassaient, les lèvres enfin muettes. L'étreinte étroite les rapetissait encore, mais Maximilien avait conscience de s'agrandir de l'autre grandeur, la vraie, tandis qu'il s'adonnait à l'ombre de son père, la tête dans la nuit de son épaule.

... Oui, son père lui apprenait la vérité, mais ce n'était pas celle qu'il croyait lui apprendre avec ses livres ou ses phrases. Ce n'était pas celle de la multiplicité indéfinie des choses; c'était celle de l'inffni d'une seule personne.

Lui, il était simple d'esprit. S'il avait quelque chose de surprenant, c'était cette simplicité. Il était simplement un enfant qui s'arrêtait devant l'immense nudité des figures. Il était cela, aidé d'amour à cause de son père, de son créateur, de celui qui était au-dessus de lui dans les temps, comme un ciel vivant, et en même temps son sang, le frère de ses entrailles.

Et si, montant à sa chambre, accompagné par la petite lampe de cuivre qu'il tenait. Maximilien avait parlé, il aurait dit : Mon Père, qui êtes là...

* *

La figure de Léonore aussi l'attirait. Cette figure était pour lui plus facile, plus commode. Une plus continuelle familiarité réunissait la vieille bonne et l'enfant auquel elle avait prêté à jamais son amour maternel.

Léonore était fort âgée; sa tête ridée, ravagée, était penchée sur le côté et ne se relèverait plus, déjà pliée par la destinée. En la regardant, il ne pouvait s'empêcher parfois de penser qu'elle mourrait bientôt, peut-être, et cette vieille tête lui paraissait d'autant plus précieuse qu'elle était plus fragile.

La servante était extrêmement pauvre; pas de famille, pas d'argent, pas de maison; elle n'avait rien; à peine, au loin, les rues d'un village... Son histoire passée, elle ne la portait plus en elle. Une croix d'or pendait à son cou: un souvenir, un de ces objets morts.

Elle ne regardait jamais en arrière; une vaste ignorance lui faisait croire à tout ce qui est en avant. Pour elle, toutes choses étaient possibles, et tout de suite cette possibilité se changeait, dans son idée, en universelle espérance, tellement son cœur était fort. Pas de critique, pas de leçons, pas de progrès; rien que des espèces de prières.

Près de la fenètre de la salle à manger, aux rideaux trop bleuis par le blanchisseur, innocemment fardés d'azur, était la place qu'elle occupait une partie de l'après-midi, à coudre, après le ménage, et avant la cuisine. Maximilien venait là, aussi, désœuvré. Elle lui parlait, ou plutôt, elle parlait toute seule, par candeur, par faiblesse, parce que les hommes livrés à eux-mêmes ouvrent leur cœur comme les oiseaux ouvrent leurs ailes.

L'enfant resta longtemps, dans la vie, sur le même rang qu'elle. Ses petites mains maladroites et guidées valaient ses vieilles mains dépendantes, maniées par d'autres mains. Il l'appelait Léonorette quoiqu'elle fût grosse; quand ils habitaient la même chambre, leurs petits lits étaient exactement semblables.

Il l'écoutait parler, jamais de faits banaux, usuels, mais de contes, de légendes, de paradis, de choses merveilleuses. Il l'écoutait parler de rois et de princes comme s'ils allaient frapper à la porte, habillés ainsi que des rois mages, car elle mélait les siècles; et du printemps prochain comme si on allait rencontrer, en avril, des saints nimbés voleter parmi les troncs d'arbres, et de Dieu comme si on allait le voir se pencher.

Pendant toute son enfance il l'écouta. Elle soupirait; elle disait: bientôt; elle disait: peut-être... Elle avait souvent de ces expressions pauvres, mais grandes ouvertes. Elle était prête à tous les miracles, aussi grande que toutes les merveilles.

Maximilien ne croyait pas à ce qu'elle disait; il n'y faisait même presque pas attention; il ne croyait qu'à elle, à son ombre saignante, aux racines de ses paroles. Réelle ou pas réelle, la signification de ses mots, qu'importait! La réalité de sa voix était.

Cette voix sourde, gauche, était belle à cause de

l'amour qui la faisait vibrer, et c'était là comme une chanteuse qui chantait.

... A la voir de si près, si pure qu'on distinguait presque en elle le conflit de l'ombre et de la clarté, il éprouvait qu'il lui ressemblait, et il fraternisait bientôt totalement avec cette humble créature qui, enfouie là, désirait obscurément toute la lumière.

Lorsque le crépuscule arrivait, Maximilien appuyait, assis par terre, la tête sur les genoux de la vieille servante qui, n'y voyant plus assez pour coudre, s'arrêtait, les mains ouvertes, regardait devant elle, complètement épanouie.

La nuit tombait, les engloutissait. Ils demeuraient immobiles tous deux, groupés sur l'épave du plancher, avec la blancheur de leur figure tournée vers la blancheur de la fenètre, les yeux mêlés au ciel.

Ainsi, le fond de la vie a des formes d'appel. Ce qui fait que Léonore est Léonore, que lui est lui, c'est cette force de désirer, de vouloir, de prier... Ce qui surgit de lui et d'elle, dans le calme des choses indifférentes, mortes, ce qui est, ce sont leurs figures, ces choses incurables.

* *

Alors, son enfance commença à être oppressée; une précoce inquiétude accentua sa sainte différence d'avec les enfants. Souvent sa méditation le bouleversait en silence. La vérité de la vie lui paraissait le contraire de la tranquillité. Une parole

qui ne tremble pas ne vient que des lèvres, les gens calmes ne savent pas, sont fous.

Cette réalité humaine et sentimentale que son étrange ferveur lui découvrait partout et toujours, était indistincte, sans limite, trop vaste. Cela était trop important, trop absolu... Il ne voyait pas où reposerait la pensée qui s'attache à cela et ses réveries s'assombrissaient tout à coup, comme le ciel, de grandes menaces supérieures. Il eut souvent la détresse de ne plus savoir vivre, de ne plus savoir marcher; souvent, il sentit un souffle de désert venir contre sa figure. Il éprouva les défaillances des petites têtes couronnées d'intini.

C'est ainsi qu'il poussa, qu'il atteignit douze ans. Il n'était pas fait pour accomplir œuvre usuelle et unie aux œuvres, mais pour s'occuper de la vérité même. Il était absorbé comme ceux qui écoutent des voix et que d'extraordinaires révélations travaillent. Pourtant son inspiration était grandement dépourvue de tout surnaturel. Il n'écoutait que ce qui était là, à respirer. Il ne voyait pas « d'apparitions », mais il voyait plus que quiconque l'apparition des autres et l'apparition de lui-même. Pas de fantômes : mais l'ombre du soir, reflet de tous les autres cœurs perdus, nudité du vrai, venait autour de sa tête comme une présence et une parole.

Impuissant et petit parmi les rues, parmi les chambres, du fond de son impuissance, de son humble emploi, il noyait tout dans son cœur. Mais si incertain, étreint de petitesse, étouffé d'enfance, il le faisait d'une façon frêle, d'une façon pauvre, qui tombait. Bien des soirs, il s'arrêta de voir et d'entendre pour penser à la fuite du temps qui passe, avec ses grands noms émouvants parce qu'ils saignent sur nous, et que leur mort nous fait mourir: printemps, été, automne, hiver; et quand il pensait à cela, tout le reste lui était indilférent.

Bien des fois, M. Desanzac regarda son fils avec inquiétude dans cette saison de son enfance.

Physiquement, Maximilien venait bien. Une santé inébranlable le soutenait dans une apparence délicate. Sa figure s'approfondissait, ses yeux s'emplissaient de limpidité, son front de blancheur. Il était calme et doux à voir, même pour un étranger...

Mais pourtant, il différait peu à peu des autres enfants.

Pourquoi ?... Il y eut, dans la petite maison, des scènes muettes de contemplation. Parfois, cramponné aux bras de son fauteuil, et se tendant en avant, anxieux, l'homme épiait l'enfant qui respirait quelque part, dans le bleu du jour, assis, les mains sur les genoux, et il essayait éperdument de le voir, de l'entendre doucement changer...

M. Desanzac soupirait et disait: « C'est ma faute. » Il passait des nuits sans dormir. N'avait-il pas laissé son fils grandir trop solitaire, enfermé en lui-même, ne l'avait-il pas ainsi voué à cette pudeur de se mêler à tout qui le défendait comme une vertu ?

N'ayant jamais réfléchi à toutes ces choses, effacé de la vérité comme presque tous les hommes, l'homme ne savait que faire, hésitait autour de son fils. Avant tout, il aurait voulu bien le connaître, le pénétrer. Il le regardait, à la fois suppliant et timide; il regardait autour de lui; il regardait l'étendue, le front pâlissant et les mains tremblantes, comme si ses pauvres bras étaient presque des ailes. Il cherchait, en lui et ailleurs, la vérité, cette religion qu'on ne sait pas.

A force d'application, il fut exaucé d'un peu de clairvoyance. A contempler son fils avec un besoin violent de le voir, avec un besoin maternel, il le vit : l'enfant n'était rien que son cœur.

*

Il n'était que son cœur... De la vérité, il n'entendait que cette voix basse. Il ne respirait que l'émotion, le désir et l'amour.

Pourquoi cela le faisait-il différent des autres? Pourquoi cela l'isolait-il parmi tous ?

Laisser règner son cœur, n'est ce pas, au contraire, venir vers les autres?

Non!... L'homme, élevé un instant au-dessus de ses habitudes de pensée, de ses ignorances, dans l'acuité de sa vision comprit ceci : ce n'est pas par le cœur que l'être se rapproche des êtres. Au concontraire, le cœur fait tomber chacun en soi même.

Il y a dans le surnaturel de notre pensée, des pensées qui nous rattachent au monde et aux hommes : la raison, les principes premiers, pareils chez tous, lot commun à tous, parcelles de l'âme spacieuse et de l'interminable vie de l'humanité.

Mais le cœur, c'est chaque homme, c'est la part individuelle, la personnalité, la solitude. Le cœur, c'est un élément de ténèbres, de séparation et d'abîme. Celui qui s'émotionne, pense à soi, celui qui jouit ou qui souffre, pense, ébloui, à soi.

Et le père voyait cela chaque jour, lorsque l'enfant, près de la fenètre, embrassait du regard la rue pleine de monde et de soir mèlés. Debout, il s'élevait hors des calmes ruines sombres de la pièce. Un uniforme puéril de marin à large col tout blanc le : evétait. Il n'était pas encore très différent. Sa voix disait, lorsqu'elle parlait, les choses que disent d'ordinaire les voix de douze ans. Il était pâle, mais comme tous les enfants qui vivent dans les villes, un peu étiolés, lapidés vaguement par les rues et les murs. Il était encore innocent de vivre et de souffrir. Rien n'avait encore fait mal à son sou rire. Il était encore ensommeillé dans l'exemple général, encore tout enlacé dans les chambres par l'ombre familiale.

Mais déjà, pourtant, on voyait qu'il se déshéritait un peu des hommes qui sont là. Le front posé sur la vitre, le front brillant, céleste, comme la grande perle du crépuscule, tandis que ses vêtements s'effaçaient de cendre, on voyait qu'il se désorientait sans bornes entre ces murs, et qu'il ne voulait pas imiter l'humanité... Il s'isolait, il s'isolait... Il vibrait, il frissonnait, il s'étendait en lui-même. L'émotion, c'était son émotion; les cœurs, c'était son cœur, et tout cela`c'était lui seul, lui seul, hélas !... Et il s'enchaînait à sa solitude, et il semblait pencher dans l'attente de quelque avenir inouï de bonheur, — d'apothéose personnelle, — son pâle visage qui ressemblait à de la gloire.

Ainsi, il venait comme la révolte individuelle en personne. Il venait vivre et souffrir cette croyance: la vérité est en nous, et non ailleurs. C'était l'impossible revendication des hommes contre tout ce qui existe plus que les hommes, la lutte pour la défaite, à laquelle il allait s'adonner, sans doute... Et il serait de plus en plus seul, avec son cœur, assiégé par l'ordre des choses dont il se détournait et qui, pourtant, était plus fort que lui. Petit aveugle sans limites, il serait heurté à tout, perdu et malheureux. Et comme il souffrirait à sentir l'inévitable abandon se révêler de soir en soir, à mourir sincèrement, et il n'aurait rien pour s'appuyer, cramponné qu'il était à sa propre chute!

Et le père se martyrisait les regards à constater que son enfant serait exclusivement, jalousement, surhumainement humain, avec sa face qui, dans le déclin splendide des jours, voulait pour elle la lumière.

• •

Que faire? Que faire? Etouffer avant qu'elles ne pussent s'épanouir ces idées d'individualisme à outrance, mêler davantage le sentimental rêveur à la vie pratique et lui montrer en dehors de lui l'énorme réalité. Comment? M. Desanzac ne savait guère.

Il était embarrassé, gauche. A plusieurs reprises, il entreprit de parler à son fils. Il lui dit des paroles faibles, inutiles, sans suite. Il ne savait ni commencer, ni finir.

— Il faut changer, vois-tu, tenir compte de tout ce qui t'entoure... Sortir de toi-même... Prends garde, tu rencontreras la vie positive, le monde...

Il répétait toujours les mêmes mots; il répétait toujours « il faut » ; il ne disait pas pourquoi, mais essayait, avec ses seuls regards, de convaincre son fils, avec ses seules mains, de l'empêcher de s'en aller.

Le père n'avait bientôt plus de paroles et ne savait plus que regarder la tendre créature que la vie martyriserait. Ainsi, le long des âges, d'indécis parents ont dû s'effarer à voir grandir l'immense nouveauté, l'énorme désobéissance des petits saints qu'ils ont mis au monde.

* *

Alors M. Desanzac s'engagea plus grièvement dans cette situation pathétique de son fils qui s'emmurait en lui-même. Il guetta les moindres mani festations de ses émotions pour les arrêter, les frapper, les meurtrir, forcer violemment l'enfant à quitter ses propres ténèbres.

Il le faisait avec de la mélancolie, et pourtant avec de la joie. Il s'éprenait des réalités positives par haine du malheur qui résulte de l'excès de la vie intérieure. Il retrouvait ses enthousiasmes de jeunesse, hagards d'être ressuscités depuis si longtemps, pour dire que l'homme par soi-même n'est rien, qu'il ne faut se consacrer qu'aux occupations communes et éternelles —, les émotions et lès sensibilités, étant brisées les unes les autres et émict-tées dans le temps et l'espace.

Il exagéra, mentit. Tandis que le recueillement de l'enfant songeait : comme on est grand! Le père répétait brusquement, montrant le spectacle de l'horizon et le déploisment de l'histoire : comme on est petit!

Hs étaient l'un contre l'autre dans leur facon de penser, de regarder, de croire : l'un, du fond de l'être humain, l'autre, du haut des choses. La vérité est-elle dans l'individu? Est-elle dans l'universel?

Problème demesuré qui a tourmenté et divisé tous les penseurs, depuis que les penseurs ont bataillé au-dessus des hommes, et qui se retrouvait à nu dans l'humble maison peu savante.

* *

... Le mois d'août finissait, et le jour aussi. L'air était plein d'une douceur qu'on caressait. Le père et le fils se tenaient dans le bureau du rez de-chaussée, oisifs.

Ce jour là M. Desanzac fit un grand effort sur lui-même. Cette crise d'individualisme trop pur qui débauchait son fils à l'écart, il voulut en hâter le dénouement par une tentative suprême. Il avait résolu de se mettre en scène en face de l'enfant, de lui offrir son exemple pour le décider à ne pas se confiner en soi, pour détruire sa solitude. Il s'était préparé à un colloque d'amour et d'aveux. Il avait peur ; il tremblait.

Du fond du grand fauteuil où il trònait de tendresse, il tendit les bras, attira son fils, qui vint, et débordant de devoir, par phrases hésitantes, ébloui lui-même de sortir ainsi, sentimental, de l'obscurité et de l'oubli, il parla de son passé et dit: regardemoi.

Il raconta des désirs, des ambitions qu'il avait eus, des rèves qui ne se réalisèrent pas, d'autres qui se réalisèrent, hélas; des souffrances endurées, des joies. Et de tout cela, qui fut son cœur tout entier, il ne restait, disait-il, plus rien.

C'est là où il voulait en venir: « Par nous-mêmes,

vois-tu, nous ne sommes que du provisoire, du passager... Nos désirs et nos rêves et même nos sentiments sont éphémères, ne sont pour ainsi dire pas. »

Il prit la petite main de son enfant, et lui dit de cette voix changée et lointaine qu'on a lorsqu'on dit une prière ou de la poésie: « Que suis-je, que suis-je au milieu de la réalité, moi ? Je ne me maintiens que par cette puissance impuissante du souvenir...

Et avec une ardeur dévote : « Tandis que le monde demeure, chargé à jamais de toutes ses vérités, que le temps et l'espace s'envolent éternellement, que l'infini est toujours vierge, l'homme tout entier n'est qu'une goutte d'eau, un point de poussière, l'homme tout entier n'est rien.

«... Nous deux, qui nous tenons là, regarde comme nous sommes peu de chose, regarde comme l'immensité nous chasse loin d'elle!

« Il faut mettre sa foi dans quelque chose d'éternel, pour qu'elle ne vieillisse point et ne meure point... »

Il se tut; leurs mains se détachèrent. Ils se sourirent sans se comprendre; leurs deux sourires étaient tout seuls comme deux simples offrandes.

Comment allait finir cette confrontation, entre les deux personnes crépusculaires, voilées de rapprochement, et pourtant par leurs croyances si lointaines l'une de l'autre? Maximilien demeurait immobile. Il ne savait pas parler. Parfois, une espèce de joie s'élevait en lui et le persuadait, mais il ne savait pas parler. Il essaya de se chercher, il essaya de se remémorer ce qu'il avait fait, ce qu'il avait ressenti jusque-là... Il avait été simple comme tout; il avait grandi bien sage et bien droit. Plus tard, aux heures pieuses où le jeune âge communie avec ce qui est, la figure de son père lui avait confirmé la place de la vérité même, avec génie, avec simplicité, avec lumière.

Il la regarda encore dans ce moment profond pour lui demander secours.

* *

La nuit est presque venue avec ses rayons bleus, car elle est du jour aussi, du jour sans nuages, sans formes, du jour sans tache. Le père est muet, plus incertain que jamais de ce qu'il doit dire et faire. Ses yeux blèmes regardent à la fenètre, par-dessus la ville de pierre, qui est comme l'hiver, le ciel étoilé qui est comme le printemps. Sa figure est toute perdue au sein de ses évocations de lois universelles, de choses extra-humaines. Elle contemple la nuit ensoleillée, elle contemple les constellations, vénère leur ordre, murmure leurs noms, rêve aux vérités extérieures et immuables dont elles sont les signes et que notre sort est de quèter petitement; elle s'étend, pleine de la négation d'ellemême, pleine de la certitude qu'elle est écrasée et

doucement et infiniment foudroyée par l'immensité des choses et des clartés. Et cette figure s'abîme dans son rêve, se sacrifie, s'efface, se donne au ciel.

> * - *

Maintenant le crépuscule est entièrement là avec sa fertilité. L'ombre chasse les apparences, les couleurs, les détails, l'ombre dénude la beauté. C'est une pudeur sublime de ne montrer que le cœur.

Elle vient assister l'enfant. Une fois de plus, celuici se sent ramené du murmure des paroles, de la signification douteuse des pensées, à l'ombre humaine d'où elles éclosent infailliblement.

Tout l'infini se retourne; la simplicité s'accomplit toute. Le père rêve... Son rêve, c'est le monde? Non, son rêve, c'est lui.

Son rêve, c'est lui qui pense et c'est lui qui voudraît!

Il regarde l'univers comme Léonore regarde le paradis. Y a-t-il un paradis, jardin d'àmes cueillies? Peut-être oui, peut-être non. Mais il y eut parfois dans l'angle de ces mêmes boiseries une femme candidement ouverte, qui avait la magnificence et l'envergure de l'Au-delà. Y a-t-il une réalité extérieure qui correspond exactement à celle que cet homme implore et veut qu'on implore? Qui sait? Mais quel que soit l'inconnu, cet homme qu'on voit là, presque pareil à ce coin gris, vit les étoiles, respire l'infini. Il tient l'univers dans son ombre. Il

cache les étendues, les problèmes et les inquiétudes, et les désirs démesurés, sous ses haillons déchirés par le soir. Et chacune de ses paroles de néant et de mutilation l'atteste et le célèbre, et il ne peut que rayonner de plus en plus.

Et comme toujours sa figure apparaît comme la chose première, la grande chose maternelle: sa figure qui pense, astre accueillant, astre des astres.

Malgré son vouloir lui-même, bien plus, malgré sa foi, c'est elle qui existe tout d'abord avec sur elle toute la distance qui la rattache au passé, avec sur elle toute la distance qui la rattache aux étoiles, avec toute la distance changée en grandeur, ornée de tout ce qui est et de tout ce qui fut, et plus encore, du vaste sacrifice vers l'étendue pâle dont elle se pâlit comme une hostie.

. .

Mais sa figure n'est, dans la large poussière de la pénozèbre, que l'ostensoir de son cœur, et c'est son cœur dont on est témoin quand on regarde. Son cœur est la racine, la raison d'être de sa pensée. Le cœur est le dieu de la pensée.

Ainsi c'est la personne humaine, dans son individualité, sa solitude, qui est au commencement; la personne humaine est ce qui commence. Les choses ne sont jamais seules; toute chose finit par avouer un cœur; tout spectacle désigne, à la fin, dans l'ombre, quelqu'un. Et l'enfant adora d'un humble sourire cet homme vaguement azuré dans ce soir plus vrai qu'un autre soir, cet homme dont les dessins des rideaux caressaient l'éclairement, cet homme qui était là, avec un battement, un tremblement de source.

* *

Alors M. Desanzac, à son tour, se sentit saisi, troublé.

Inquiet, il éprouva le besoin de proférer, en souriant de son sourire abîmé par la vie :

- Nous ne sommes rien, nous ne sommes rien.

Mais il baissait la voix malgré lui, comme s'il blasphémait, comme si quelque chose de pur et de terrible se réveillait et surprenait son accent; et l'enfant saisit cette nuance, cet étonnement divin de sa parole.

Le vieillard commençait à sentir, à voir, à toucher le miracle de la pensée — miracle si simple et si proche qu'on l'ignore — il commençait à se rendre compte que la pensée signifie l'homme et non les choses.

Il commençait à se rendre compte que ses souvenirs, ses idées, ses croyances, ses affirmations, tout ce qui s'appelle le vrai, tout cela est sorti de lui. Et ce soir, c'est lui qui reste au delà de tout cela. Sa présence est pareille à une suprème victoire sur le temps et l'espace et ce qui les peupla, et ce qui les peuple. La vie et le monde sont, brumeusement, les épaves de lui. Puisqu'il est là à réunir la lumière, à maintenir les époques, à penser charitablement...

Il trembla comme sortant d'un rêve, redressé à demi dans le silence. Il promena ses mains chancelantes sur son front entouré de l'immense naufrage obscur et radieux de tout.

Il ne savait pas sa grandeur; il ne la savait pas. Toute son éducation, ses idées acquises ne pouvaient plus le lui permettre. Il lui aurait fallu recommencer à épeler en ce sens, mais il agissait, stupéfié et pur comme un pauvre prophète d'ignorance, chefd'œuvre aveugle de la vérité. Il mit religieusement ses mains sur ses yeux de révélation, et il pleura, ayant senti, pour la première fois, toutes les choses de la destinée et de l'univers retomber sur sa seule tête. Il croyait sans doute s'attendrir à ses souvenirs, mais ses larmes tombaient à cause de la solitude trop invincible du cœur, à cause de la grande gloire abandonnée de chacun des hommes.

M. Desanzac ne se souvint bientôt plus de cette soirée. Mais, peu à peu, il cessa de s'occuper tant de son enfant. Son effort se ralentit, se découragea. Il s'en éveilla comme d'un songe. Tous deux s'écartèrent l'un de l'autre comme il est naturel à deux êtres.

Quand Maximilien eut treize ans, son père prit cependant une résolution. Puisqu'il s'agenouillait de plus en plus dans la vie intérieure et frissonnait inutilement, il valait mieux que le monde le touchât le plus tôt possible, et il le mit au collège pour le rendre semblable aux autres.

Un matin d'octobre, où grelottait du vent mélangé de pluie, M. Desanzac le conduisit dans la vaste école et l'y laissa.

Au milieu de la cour d'honneur, enserré, un jardinet était captif. Tous les couloirs étaient revêtus de la même livrée de couleur brune. En suivant le chemin qu'il fallait suivre, l'enfant se trouva dans une cour de récréation, sombre comme une chambre. Des centaines d'enfants y erraient, isolés. Parfois ils formaient des groupes, qui marchaient le long des murs. On se sentait tellement prisonnier que lorsqu'on levait la tête dans le temps pluvieux, on était étonné de l'eau du ciel.

La cloche ordonna l'entrée en classe; le professeur édicta le programme, l'emploi du temps; prit d'avance toute l'année. Puis ce fut la salle d'étude, le maître à l'affût. Les règlements étaient là, stricts, déformant tout de leur forme.

La nuageuse présence de Maximilien était refoulée par une froide présence nouvelle. Inaccoutumé à compter avec l'extérieur dans ses grands essors d'intimité, il se sentit frappé par tout, autant par ces murs que par ces ordres, que par ces enfants.

Hélas, par les enfants eux mêmes... Ils lui ressemblaient, sans doute, obscurément. Mais les êtres qu'on réunit tout d'un coup ne sont pas en contact par leur profondeur souriante, mais par leur surface, leur obstacle, leur choc de dureté. La foule, ce sont les hommes sans les hommes; la foule autour d'un être se change en choses, se change en pierres, et repousse, et lapide...

Il vit bien que s'amoncelait autour de lui toute une organisation hostile : celle que son père avait essayé de voir et de lui faire voir lorsqu'il gémissait tout bas, en l'enveloppant du fantôme de ses pras : « Prends garde, tu rencontreras le monde. »

C'était sa première rencontre avec le monde.

A l'autre récréation, il recula doucement, jusqu'au

mur de la cour, et s'y adossa, lassé, quoique ce fût le matin.

* *

Il retourna là de chaque matin à chaque soir. Les habitudes, les études menaçantes et innombrables, le bourdonnement des voix l'enveloppèrent, l'assiégèrent, essayèrent de le disperser dans le monde extérieur, dans le grand espace impersonnel et contraire.

Il s'effaça à moitié et aurait pu s'effacer tout entier, tomber, dans cette mêlée de la vie commune où, le premier jour, il chancela.

Le petit écolier, à la fois plus fraternel et plus étranger qu'un autre, à la fois plus savant et plus ignorant — lui qui voyait les figures se transfigurer et qui balbutiait dans les détails des leçons — avait tout contre lui.

Il errait, révait, en peine et en péril, avec sa simplicité qu'on n'admirait pas.

* *

Mais il était déjà trop vivant pour succomber, et il se trouva que cet assaut de la banalité, en le frappant, le confirma. Il résista brusquement, se recueillit avec violence.

Mais il perdit le peu qu'il possédait de qualités sociales dans sa hâte à se garder. Il ne se liait avec personne, ne parlait jamais assez haut quand on 'interrogeait, mettait du temps à comprendre les lyoix et même à les entendre.

* *

Il travailla ses devoirs, ses leçons, avec une docilité copiée, sans joie. Il tâchait de retenir, mais toujours, mais partout, il s'étonnait de la petitesse de l'enseignement positif, de la faiblesse des faits et des dates, de la mort des formules; il s'étonnait de toute la maigre science.

Et à chaque instant du jour, il oubliait impérieusement les préceptes parlés et écrits, pour adorer ce qui est adorable, et son recueillement s'en allait, s'envolait, s'enfuyait dans son cœur.

Que de fois, à travers l'existence d'une monotonie contagieuse, il laissa tout, pour se mèler ainsi infiniment à l'infini de son être!

Que de fois, dans quelque coin de la cour de récréation fourmillante et bruyante, à genoux sur un banc, un peu affaissé, les bras posés sur la barre du dossier, presque dans une attitude de prière, il refusa toute l'apparence présente, il entra dans ses émotions, dans les choses sacrées! Il pensait à n'importe quoi de ces choses: à la maison paternelle, au silence qu'elle faisait, ou, plus loin. à des jours d'autrefois. Déjà le délice des inguérissables souvenirs. Déjà — oh! angoisse — le paradis d'un passé!... Et les détails des anciennes époques remontaient à ses yeux comme des larmes.

A travers les murs rêches du collège, le sol boueux, il voyait sa rêverie respirer, s'animer de deux existences qui étaient divinement la sienne : son père, le bienfaiteur, sa mère, la fée...

Dans l'ambiance insignifiante et abstraite, il révait, exilé dans une immensité qui n'était pas celle du temps et de l'espace, qui était l'immensité pure.

Il lui fallait longtemps pour se remettre au point de la réalité, se rapetisser, se cacher dans l'apparence extérieure, et cet effort lui faisait mal.

Ainsi, sa vie intérieure prenait toute la place, s'exhalait en appel immense. Appel de quoi? De tout ce qu'il n'avait pas. Le cœur, c'est appeler tout, et il n'était que son cœur.

Des privations s'établirent en lui, vite amplifiées. Le long du jour, il allait demandant le soir ; le long de la semaine, il vivait cherchant le dimanche.

Il désira la liberté. La liberté est douce et paisible comme le pain: on n'y fait pas attention aux jours suffisants; mais dès qu'on ne l'a plus, on se rappelle le bon goût qu'elle avait. Il adora sa liberté perdue, sa liberté future. Souvent, la face aux carreaux grillagés, serré au front par la prison, il fixait les rues, les rues inaccessibles, les rues surnaturelles. Et vraiment, à le voir, on eût dit qu'il cherchait quelqu'un, qu'il implorait une absence, cet infini cruel de ceux qu'on aime.

Et il s'immobilisait, attentif dans la cour, inat-

tentif dans la classe, purifié des détails, songeant au grand salut de la destinée : le bonheur.

* .

Puis, continuellement désillusionné, persécuté par l'ennui, il leva sa tête, qui était contre tout.

Il quêta un soulagement, sinon une délivrance. Il quêta quelque chose remplissant enfin ses yeux, qui éclairaient ses privations, ses mains, qui faisaient fuir l'azur devant elles, son front, mur terrible de son ombre.

Ce fut une envie d'être complètement lui même, de faire cesser cette disproportion aiguë entre ce qu'il était vraiment, sa pensée palpitante, et ce qu'il était dans le monde extérieur : un peu d'argile meurtrie de tous côtés, un peu de place disputée. Ètre si grand et si petit!

Il se dressa avec un orgueil plus sourd, s'agita, alla plus résolument à l'encontre de l'existence qu'on lui faisait.

Il n'en sentit que plus fortement la loi d'étroitesse qui le tenait, la griffe des choses, qui le réduisait à n'être ici-bas que le fantôme de lui-même.

Il se sit résistance, montra ce mauvais esprit qui attire la haine des maîtres. Les réprimandes, les punitions tombèrent sur lui. Il les aima. Elles lui donnèrent un sourire plus vrai. Il lui plut de sortir des rangs, dénoncé, coupable, dans une honte qui ressemblait à de la gloire parce qu'on le contem-

plait. Ses levres prirent goût à dire : non. Il lui semblait faire aux empereurs de son enfance des refus impériaux.

Quoi de plus, quoi de plus? Régner, régner tout entier. Réaliser toute sa grandeur cachée. Il avait besoin de lui-même. Ses rêves d'espoir l'appelaient réellement comme un sauveur. Que faire?

S'échapper, s'enfuir, loin, n'importe où, créer de la distance? Il pensa à cela, un jour, la main crispée sur cette extase... Il vécut pendant quelque temps dans l'émerveillement de pays autres qu'il découvrirait, de campagnes exquises qu'il cueillerait... Des chemins où la rosée multiplie et illumine le soleil levant; des vieux mails herbeux dont les murs adoucis et verdis s'effeuillent avec les marronniers; des villages qui auraient à ses yeux, de par la décision auguste qui l'y pousserait, des délices et des reflets d'œuvres...

Mais non! fuir, bientôt cela lui sembla vide, flétri, le contraire d'une action... Et puis, on ne peut pas fuir; quand on est entouré de ses amours, cet horizon-là est comme l'autre: l'homme est trop homme pour s'en enlever...

Il retomba dans son insatisfaction, dans l'ivresse de se dire : Oh! tout ce que je serais si j'étais! Et il médita de grandes révoltes, et il pensa que la violence doit être frappée.

Ainsi, cette réalisation urgente de son importance lui apparaissait sous une forme de plus en plus directe, concrète, brutale. Son enfance lui avait appris à désapprendre les choses extérieures, les biens terrestres, et pourtant, c'est vers cela qu'il tendait à présent ses mains. C'est de cela qu'il voulait voler pour s'en accomplir.

* *

Il se trouva que l'opinion s'entretenait alors de récents exploits d'anarchistes. Des bombes avaient éclaté dans la bourgeoisie, qui se soulevait de haine éblouie.

Les coupables avaient été pris. On lisait, éparses dans les journaux, leurs théories d'enfants, à la portée des grands et des petits enfants. Ils étaient pleins de beaux rêves d'amour, de justice et de joie. Et ils voulaient réaliser ce paradis, ils voulaient que leur bonté fût. Ils essayaient qu'elle fût malgré tout, tant ils avaient besoin du bonheur des hommes. Ils étaient persuadés qu'il fallait détruire la société actuelle pour faire place à la meilleure. Ils n'avaient pas des formes de méchants, ils avaient des formes de rèveurs qui veulent toucher leur idéal; ils avaient des formes de foules qui, innocemment, tout droit, vont peupler leurs rèves.

Il était leur frère; mais il était arrêté au fond de son coin et de son enfance. Il avait leur forme, mais ses rêves à lui n'étaient que des rêves.

Cette ressemblance le fit tressaillir. Et il écouta, en tremblant plus que les autres, le tumulte que ces gens faisaient dans le monde en jetant leurs aveux de flammes.

Un jour, très tôt, dans l'aube bouleversée, assis sur son lit froid, hésitant au bord du jour comme au bord d'un abîme, il crut qu'il devait faire comme eux... Oui... Tuer la violence qui, monstrueuse, l'enserrait et le cachait, et puisqu'une maison écrasait sa sombre importance, s'armer du tonnerre qui casse et qui immensifie les maisons.

Mais, à mesure que l'idée le pénétrait, un effroi s'éveillait, inconnu, répercuté du fond de lui. Cela serait mal, cela serait réprouvé et odieux, cela serait une effroyable désobéissance.

Une désobéissance à quoi? Il avait la notion du bien et du mal. Parfois, il s'était aperçu que certaines actions: le mensonge, par exemple, deviennent à accomplir, génantes, angoissantes, impossibles. C'était un confus instinct venu il ne savait d'où, comme un cauchemar innomé, fini, mais dont l'inerte souvenir pèse encore sur le geste délivré du réveil. Il avait cette lourdeur qui s'opposait à sa volonté émotionnée. C'étaient deux forces en lui, mais l'une était morte, et l'autre était vivante.

. .

En allant au collège, ce jour-là, il considéra, tout changé par sa résolution, les murs haineusement debout.

Une bombe... c'était cela! Une bombe ferait à tra-

vers ces murs, au hasard, une fleur grande comme son cœur. Une bombe lui ressemblerait. Il frémit d'impatience.

Dès lors son existence tomba dans des détails. Il s'approcha de ses camarades. Du milieu de son angoisse, qu'il faisait taire, du milieu de son antique pudeur, qui se dissipait, il les appela. Il lui en fallait un, il lui fallait un aide, un soldat. A ceux qui lui parurent attentifs, il parla de rancune, de rébellion, étonné d'abord du son de sa voix.

L'un des petits collégiens vint à lui avec facinité, lui confia sa tendresse que la vie abimait de jour en jour. Il s'appelait Serge, était blanc et faible. Lui parlerait-il de la bombe? Il n'osa pas: il était trop blanc et trop faible, il ne comprendrait pas; il ne comprendrait qu'après...

Ce fut un mauvais écolier, borné et brutal, au front bossué comme des pierres, aux lourdes mains entraînantes, qui devint son complice. Celui-là ne vit dans l'entreprise qu'un coup de méchanceté et de vengeance, rien de plus.

Cette face sourde participait tout de même un peu à la fête d'espoir, et parfois au milieu des études et des classes, à travers les fantômes de ceux qui ne savaient pas, ils se regardaient tous deux et se souriaient graduellement dans l'éblouissement futur.

* *

Dans la maison de ce dur et sûr complice, en haut de Montmartre, se trouvait une cave vide où un jour ils s'enfermèrent pour faire une bombe à leur image.

Un rayon pâle filtrait là, martyrisé de poussière, n'atteignait que leurs figures et leurs mains. Le cachot était si profond qu'on voyait le ciel se mêler aux barreaux du soupirail.

Au milieu de cette ombre, les deux enfants se ressemblaient à cause de leur grand désir; Maximilien ne se rendait pas compte que la douceur qu'il éprouvait provenait aussi de cette présence qui l'assistait; il ne s'en doutait pas, mais, malgré lui, il tournait la tête et regardait son complice.

Ils firent, avec des cartouches de chasse, un petit paquet charbonneux d'où trainait un filament.

Quand leur bombe fut sinie, ils se mirent à genoux devant cette petitesse pour la voir de plus près. Ils la contemplèrent longtemps. Ils frissonnaient d'un immense espoir, d'un espoir d'anges tombés.

Ainsi Maximilien cherchait à imiter avec ses mains l'infini de lui-même. Bien que l'ablme informe du cœur défende qu'on en fasse des images concrètes, l'enfant, tenté, empoisonné par les choses et les faits matériels, s'agenouillait devant l'idole de son cœur.

. .

Quelques jours après, le soir, il sortit du collège, seul parmi les autres. Il avait un grand capuchon d'écolier, sous lequel ses mains tenaient difficilement la bombe tremblante, semblaient contenir les battements démesurés d'un rève. L'ne petite pluie fine voilait, vidait les rues, faisait luire les pavés. Nul ne le vit s'arrêter sur le long trottoir droit, près d'une fenêtre de classe.

Puis après, sur un banc du square, à quelque distance dans l'ombre, il épia, les yeux déjà resplendissants. La fou!e, au loin, murmurait à peine, puérilement; des voitures grondaient, s'effaçaient dans le temps morne. Il attendit... Il attendit que sa vie étouffée, méconnue, apparut à tous de loin, de haut, dans son envergure et son soleil. Il attendit la péripétie de vérité.

Ainsi, parfois quelque loqueteux criminel, posté dans la boue à proximité d'une porte cochère, a attendu impérieusement de voir enfin éclore l'arcen-ciel de justice qui se torturait d'ombre au fond de lui!

Il commençait à être tard, l'assombrissement venait vite. Le ciel était encore assez terrestre pour montrer les hommes, assez profond déjà pour montrer une étoile. Il y avait des arbres alentour. A ce moment de l'année, la nature est charmante. La saison matinale et enfantine ne s'occupe encore qu'à se parer. Avec ses minces et insuffisantes guirlandes, le printemps joue au printemps.

Mais les yeux de l'enfant étaient graves ce soir. D'ailleurs, les vrais yeux sont toujours graves, le soir. Le soir a une forme pathétique. C'est un grand désir de ne pas mourir. Il n'y a plus, le soir, qu'une faible lueur qui voudrait toute un nouveau matin, qu'une douceur pauvre qui a besoin de la douceur de lumière, qu'une harmonie qui attend, triste, comme une demande, un espoir, comme quelque chose de chrétien.

Une demande, un besoin... Il tourna ses yeux malheureux vers la fenêtre où respirait la bombe.

Il y eut une brusque lueur, une détonation sourde; la fenêtre s'incendia, s'éteignit dans un fracas de vitres cassées, un nuage blanchâtre fusa, s'arrêta mollement, en l'air. Quelques cris s'élevèrent dans la rue, puis des gens coururent vers la fumée... Il en venait de partout. Il se leva, ivre de gloire, et alla, lui aussi, vers la fenêtre, poussé, porté triomphalement par la curiosité surnaturelle de la foule. Il avait dans la tête, dans la gorge, le cri de la bombe, et il se répétait royalement : « J'ai été, je suis! On m'a vu, on m'a vu tout entier! »

* *

Il s'approcha, se haussa hors du flot de curieux, regarda infiniment, regarda...

Qu'y a-t-il? Il y a, autour d'un trou noir formé par

deux vitres fracassées dont les morceaux ont glissé par terre, des traces fumeuses qui rayonnent et figurent assez la trace d'une main géante; sa main, sa vrai main sur les choses...

Avide, il regarda... Puis il s'aperçut, bien qu'il se défendit, qu'il se débattit, qu'un grand calme glacé tombait sur lui.

Le spectacle de la ville était, de nouveau, toute tranquillité, toute innombrable tranquillité. Il n'y a rien de changé dans l'étendue.

Le bruit, le cri de tout à l'heure n'est plus; le silence l'a anéanti; la fleur de flamme est à présent noyée dans toute l'ombre, et la blessure du mur qui reste est tellement infime qu'elle est perdue, qu'elle est oubliée, morte.

Il sentit, avant de le comprendre, que les choses extérieures sont toujours petites, étant toujours plus petites que d'autres; que le temps et l'espace étagent autour de nous un mirage continu, une perpétuelle illusion, qu'il n'y a rien à faire avec le temps et l'espace... C'est le mensonge de la grandeur; c'est du néant.

Les choses du monde sont du néant, et l'action matérielle n'est rien non plus. S'occuper des choses, c'est jouer avec rien, c'est se changer en chose.

٠,

Maintenant, sa fièvre de ces derniers temps s'en va — triste, comme tout ce qui s'en va — le laissant

dénudé, frileux. Il voit s'arracher de lui toute cette idolâtrie à laquelle il s'est donné, qui a été la punition de son ignorance et de sa faiblesse. Il ne sait plus; il souffre. C'est un moment grave. Il s'arrête, s'adosse à un réverbère, qu'on vient d'allumer, qui dore un peu le drap de son capuchon, de son béret, de son candide et jeune habillement.

... Il se mit en marche, oubliant immensément la crevasse du mur, les traces rayonnantes de fumée, tout ce dégât noir et lourd, singeant une étoile. Il redevint lui-même comme on devient nouveau. Il tourna sur le boulevard, alla vers sa maison.

Une ombre se tenait près du seuil de la porte; elle vivait, c'était quelqu'un.

Il reconnut cette présence : le petit orphelin boîteux, dont on voyait battre le cœur. Maximilien vint à lui. Sa sensibilité, si grande et si délicate qu'elle était remuée par tout souffle humain, se pencha ce soir-là plus qu'un autre, pour essayer d'admirer ce visage.

Il s'arrêta en face de l'enfant, il le contempla.

Il n'avait pas changé depuis qu'on le voyait. Dans le quartier vivant, il restait toujours aussi petit, comme un bijou. Son cou était mince comme une tige. Ses mains, trop maigres, se retiraient de la vie. Son front, ses tempes, ses formes saillissaient, blanchissantes, mettant à peine un peu d'ombre sur son squelette; et sur ses petits pieds charmants — car les enfants ont malgré tout, parmi les

hommes, l'indélébile aristocratie de leur petitesse il était posé légèrement, hélas! comme une apparition.

Et Maximilien sentit combien la mendicité de ce petit était vaste, combien chaque chose précise qu'elle mendiait était infime et l'exprimait mal. Sa pauvreté n'a pas de cesse, et monte toujours comme le ciel. Et il lut sur cette face l'illusion des choses matérielles.

Qu'est-ce qu'une aumône terrestre pour un vrai pauvre, pour un petit pauvre? Chaque chose d'aumône est si vite effacée par le vide affamé, acharné du mendiant, tombe si profondément en lui, que c'est presque du mépris et presque de l'erreur. Tendre une obole à un pauvre, c'est choquer et non défaire sa solitude affreuse. Tendre une obole à un pauvre, c'est toucher sa plaie. Lui donner, c'est lui donner de la pauvreté.

Il faut penser aux sources de misère pour les tarir. Quand on est pur, on pense aux sources de tout.

Il faudrait à cet orphelin un don suprème, et un seul : sa mère qui est morte. Tant qu'il sera vivant, elle sera morte; voilà sa signification profonde et douloureusement infinie, voilà l'éternel commencement de sa misère. Elle lui donnait tout ce dont il avait besoin. Elle est morte... Elle n'est plus quelque part, elle est partout. Quel malheur pour lui, qui est si petit! Alors il fait ce qu'il peut, il mendie une à une les choses qu'elle avait pour lui. Le pain, le sommeil, la chaleur, ce sont les autres noms de sa

mère. Il mendie sans arrêt au milieu de la foule une maternité anonyme et émiettée. Ceux qui passent doucement parmi tous ceux qui passent, lui donnent un peu, du bout des doigts, et, à la fin de la journée, sa mère finit par être venue. Il mendie sa mère, et à cause de cela, à cause de la grandeur extraordinaire, impossible, de cette mendicité, les gens de ce monde, les choses de ce monde, ne peuvent lui donner qu'un peu et qu'un moment. On ne le guérira jamais d'aumônes.

Maximilien eut l'intuition de tout cela et, se penchant tout près du petit, il lui dit, à voix basse, dans l'ombre:

- Tu es bien pauvre, n'est-ce pas?
- Oui, répondit l'enfant.

Il ne dit que cette parole, mais si sincèrement qu'on sentait qu'elle s'arrachait de ses entrailles, qu'elle saignait de lui et que la dire, cela l'affaiblissait. En somme, dire oui, c'est dire tout; c'est dire l'infini!

Maximilien s'en alla après avoir donné les quelques sous qu'il avait à ce frère d'enfance. Il dépassa la maison, marcha devant lui.

En approchant de ce petit et en le quittant, il avait vu qu'il était pareil à lui. Il avait éprouvé à le regarder ce secours aveugle : la ressemblance.

Il allait, obscurément tourmenté, travaillé par le besoin de penser enfin sur soi des paroles justes, de se savoir.

Il tressaillit; il s'arrêta en chemin; il avait trouvé

un mot auquel il se livra tout entier, le mot de pauvreté.

Pauvre!... Lui aussi était pauvre et n'était même que cela, puisqu'il demandait toujours quelque chose, toujours autre chose... Il était pauvre comme ce petit dont le cœur était si proche qu'on le voyait.

Comme pour ce petit, sa pauvreté était plus vaste que les choses. Les avantages matériels qu'il implorait tout à l'heure encore n'étaient que d'illusoires, que d'évanouissantes aumônes. Les gens du monde, les gestes du monde ne pouvaient lui donner qu'un peu, et qu'un moment. La bombe était un geste terrestre. Son infini ne s'apaiserait pas avec des gestes terrestres. Il était plus grand que toute la charité du monde.

Il s'était enfin un peu compris. Pour la première fois, depuis qu'il s'accomplissait, il avait une notion forte de lui. Il s'apprenait avec angoisse, avec étonnement. Cet isolement invincible de l'homme au sein du mirage des choses, cette séparation suprême, il en avait parfois surpris l'importance, de face en face. Ce soir, il sentait cela se déchaîner dans ses entrailles. Il avait jadis entrevu la vérité, maintenant elle était là; sa sincérité, cette blessure, saignait.

Il était pauvre, il était seul, il était orphelin... Orphelin vague... Et tout d'abord, un moment, il resta là, implorant, suppliant, comme un petit enfant perdu, trop jeune, trop confus pour bien savoir son nom.

Puis dans l'averse devenue rare, dans le temps encore brodé de pluie, il retourna sur ses pas, reprit le chémin de la maison. Il n'en était plus qu'à quelques pas, déjà il en goûtait l'ombre, lorsqu'il eut la vision de son avenir.

Il s'aperçut doucement, tout près... Il était arrêté enfin au bout de la grande voie abandonnée qu'il prenaît dans la vie. Il s'aperçut, assis, pareil à luimême et pareil à tous les mendiants, car ils sont pareils d'attitude et de mise, malgré les pays, les jours, et hélas! les saisons de froid et de chaud, à cause de la simplicité suprême des haillons.

Il s'était un peu compris... Il s'était entrevu. Plus loin que ce qui serait bon, plus loin que ce qui serait doux, que ce qu'il fallait, il avait ressenti ce qui est. Ses yeux s'attiédirent de larmes, cette eau déchirée et tremblante qui nous ressemble.

Il s'avançait sur le boulevard, les épaules déjà chargées de pénombre, les vêtements déjà appauvris de brume, tandis qu'au-dessus de sa tête, en proie au pâle soleil d'or, l'azur, fécond, verdoyait. Le crépuscule faisait la maison grise et sage lorsque les yeux pleins de larmes et de lumières, il gravit les deux marches de pierre, et ouvrit la porte. Il voulait se réfugier dans sa chambre. Il chercha d'abord, par la maison, son père pour l'embrasser.

Il entendit un bruit de voix. Le bureau de M. Desanzac contenait des visiteurs. Depuis quelque temps, l'ancien critique s'efforçait de retrouver, de réunir des amis d'antan, pour leur parler de Maximilien, leur demander des conseils, leur demander de l'aider à le sauver.

C'était presque tous des hommes éminents; M. Desanzac les avait connus au collège ou à la Faculté de Bordeaux, et lorsqu'ils étaient là, le père voyaient ses souvenirs de jeunesse revivre autour de la jeunesse réelle, triomphante, de son fils, et c'était un mélange délicieux d'enfances.

Ce soir-là, ils étaient trois : un professeur, un

écrivain et une autre personne que Maximilien n'était pas bien sûr de connaître.

Ils avaient déjà parlé du caractère anormal de l'enfant, de sa sensibilité mystérieuse et exclusive, lorsque celui-ci, timidement, poussa la porte et se présenta.

Un peu merveilleusement, il sentit une à une les têtes se tourner vers lui, marquées de surprise, comme si ces hommes le contemplaient pour la première fois.

Il fut reconnu confusément, lui si méconnu. N'avait-il pas l'aspect libéré, détaché, de ceux qui viennent modifier les choses acquises, retourner les étendues piétinées, durcies et acharnées? N'avait-il pas sur sa tête une sorte d'auréole ennemie?

Un instant de silence eut lieu autour de lui, puis la conversation reprit, plus sérieuse, plus grave et comme bénie. Elle s'engagea dans des voies simples. On l'interrogea sur ses études. Il répondit en peu de mots, occupé tout entier à penser qu'on est orphelin...

- Il a l'àme religieuse dit quelqu'un.
- Oui, dit M. Desanzac. Il est plein de grandes pensées vagues, il a l'âme religieuse...

Le père, très libre-penseur, avait l'air déçu. Le professeur considéra affectueusement l'enfant et dit:

 Au lieu de chercher à jouer, il cherche de la lumière; il est plus limpide que les autres.

Il ajouta:

- Il s'approche de Dieu.

- « Ce n'est pas un mal, au contraire. C'est magnifiquement naturel. C'est beau. Dès qu'on lâche les petites choses précises, et qu'on va droit, on joint l'absolu. Dès qu'on se désintéresse des heures, on se met à penser à l'éternité, vertu de Dieu. Au delà de la vie quotidienne, on touche Dieu, puisque Dieu est au bout des hommes et des choses.
- Et il n'est jamais trop tôt, dit un autre interlocuteur, pour voir la vie de cette grande manière blanche. Les principes infinis sont tous plus faciles les uns que les autres : ils sont paternels, ils sourient. Dieu est candide, et digne des enfants.
 - Crois-tu en Dieu, mon petit? demanda-t-on.
 - Non, dit Maximilien.

Cette réponse, et le ton catégorique dont elle fut prononcée, amenèrent des sourires entendus. Le professeur passa sa main sur sa figure ridée et compliquée, et dit:

- Tu y crois sans le savoir... Tu es près de lui, mais lui seul le sait.
- « Vois-tu, mon enfant, tu essayes, et tu as raison, de te troubler grandement dans la vie : tu te troubles en Dieu; mais tu ne connais pas encore le nom de ta joie. Tu penses à Dieu à tâtons. »

Une nouvelle pause succéda à ces paroles. Quand on parle de choses religieuses, on a comme la pudeur de la vérité vraie, et des silences viennent souvent sur les voix.

 Ne pas croire en Dieu! murmura enfin un des hommes qui étaient là. Pauvre petit, tu verras peu à peu comme toutes les autres croyances, toutes, sont liées à celle-là, combien toutes les vérités supposent cette vérité suprême! Si Dieu n'était pas, ce ne serait pas la peine non seulemeut de vivre, mais de penser.

« Tu verras la différence universelle qu'il y a entre croire et ne pas croire! »

Et l'homme mit sa main sur l'épaule de l'enfant pour le caresser et le prendre.

... D'autres voix s'élèvent, et parlent avec un calme qui n'est pas vivant. Elles n'interrogent plus l'enfant, le laissent à lui-même, mais elles parlent toujours de Dieu, à cause de lui.

Lui, est accablé d'une indicible fatigue. Ses yeux se brouillent, il entend mal. Adossé au mur, il se referme, mais tel qu'il était tout à l'heure dans la rue, pensant à la solitude qui s'illimite. Petit, il est éclairé jusqu'au front par la fenêtre. Il demeure là, insensible comme une fleur, dans la gloire de sa simplicité.

En ce moment, tandis qu'il s'endort ainsi au milieu de son parfum, il perçoit une parole qui s'exhale des assistants. Il la perçoit parce qu'elle a été proférée en frémissant, comme un cri d'horreur à demi étouffé.

— Si Dieu n'est pas, il n'y a que nous qui soyons vivants, il n'y a que nous, et la mort...

Il se dit machinalement, ne retenant que la vérité pure, comme un écho sublime :

- Il n'y a que nous...

... Maintenant, tandis qu'ils causent, groupés dans la brume, et qu'au milieu d'eux, son père est le plus beau, il rêve au delà d'eux, aidé par la musique de la fatigue. Il rêve sans comprendre — car que comprend-il ici-bas? — à tout le bien immédiat, intime, dont il jouirait, si la grandeur et la bonté vivaient, si l'infini était quelqu'un!

Dieu, ne serait-ce pas tout de suite, dans cette chambre, l'aumône même, la guérison de la pauvreté, la maternité toujours miraculeusement riche?... Alors... Sa ressemblance avec le petit mendiant du soir se formulait mieux encore. Il entendait son propre nom: Il était orphelin du bon Dieu.

Une mélancolie au-dessus de son âge l'envahit dans les derniers reflets du jour; il eut l'inexprimable regret, le remords de n'avoir jamais et nulle part vu Dieu.

Et même, doucement, avec une sorte d'espoir égaré, de folie prête à tout oser, le petit garçon leva les yeux; il regarda devant lui, là-bas, il regarda éperdument, avec envie, avec création...

Mais nos yeux n'enfantent rien que notre grandeur. Regarder, c'est dans nos entrailles; regarder, c'est la façon humaine et grise de rayonner.

Ses regards s'étendaient, impitoyables, invincibles, seuls, seuls...

On ne voit de Dieu que la place vide, on n'en voit que le ciel, on en entend que le nom; on n'en ressent que le besoin béant.

Ses paupières se ferment de sommeil, ses tem-

pes bourdonnent. Il ne sait pas, il ne sait pas, sinon que la nuit est tout à fait tombée et qu'on est dans le ciel.

* 4

Il reprit son existence de collégien dans un état d'orphelinat. Cela fut nouveau d'abord, puis cela fut triste.

Il continua tant bien que mal ses études. Sa vie fut toutefois plus sérieuse, dédaigneuse de toute manifestation extérieure. Ses livres et ses cahiers furent mieux rangés, ses actes plus mesurés. Mais tout seul, il s'ennuyait, s'inquiétait, regrettant, espérant, dépassant les jours. C'est terrible d'être un peu orphelin, toujours, malgré les splendeurs de la maison dans laquelle on rentre!

Parmi ses condisciples, il n'avait pas d'amis. Pourtant comme il ne faisait de mal à personne, il n'était pas détesté; il n'était qu'étranger. Il posait parfois de grandes questions importantes qu'on a pas coutume de se poser, qui sont en dehors de la conversation:

- Etes-vous heureux? Croyez-vous en Dieu?

Les uns, interloqués, faisaient des gestes de surprise, d'ignorance, ne savaient que répondre. Ils avaient plus ou moins parlé de cela avec des grandes personnes; mais ils n'y avaient jamais pensé avec des enfants de leur âge.

- Ah! disaient-ils, on ne peut pas savoir!

D'autres se moquaient de la signification trop démesurée et trop douce de sa question.

D'autres disaient : « Je crois, mais cela est mé langé de beaucoup de doute. » Et ils n'avaient pas de conviction, quoiqu'ils soupirassent quelquefois.

Il y en avait qui raisonnaient, dissertaient, offraient de petites idées qu'ils croyaient avoir inventées:

— Il faut bien quelque chose au-dessus de nous, que ce soit Dieu ou autre chose... Il a bien fallu un commencement...

Mais aucun ne sentait l'importance de Dieu. C'est pourtant la question humaine. Le Dieu de bonheur est-il? Notre supplication est-elle recueillie là-haut? Est-ce qu'elle vit? Oh! est-ce qu'elle est restée sur nous, morte depuis toujours? Vraiment il n'y a rien de plus pathétique que cette aventure mystérieuse de la prière.

Maximilien, délaissé, se mettait à éprouver cruellement le néant. Son cœur, où tout s'engloutissait, allait pourtant en quête de quelque chose. Il levait dans la fuite du temps sa tête adorante. Il appelait au secours du fond de ses profondeurs. Une année passa. Un autre printemps vint avec ses tremblants émois. L'air s'attiédit, les soirées s'éclaircirent, puis s'illuminèrent; il y eut de nouveau du soleil et de la chaleur. Son cœur eut, aux déclins des jours, d'étranges frissonnements.

Ses fatigues étaient tristes, plus tristes qu'avant. Cette grande pauvreté, où le mènerait-elle? Car il irait jusqu'au bout de ses instincts; il s'acquitterait parfaitement avec la vérité.

Un soir, il revenait de classe, il longeait le boulevard. L'exil qu'il vivait le remua plus grandement, plus mûrement, plus définitivement que jamais. Cette soirée était la soirée de toutes les autres.

Il avait quinze ans. Il était là, orphelin, avec tout dans les mains, avec rien dans les mains. Ses yeux étaient comme ceux d'un naufragé, usés, lavés par l'étendue fuyante et immense et abstraite... Il contempla en passant les boutiques connues; le bric-àbrac, le débit de vins, la mercerie. Rien n'avait changé. Dans cette bataille contre le monde, qui était l'histoire de sa pensée, on eût dit que c'était lui qui s'effaçait, lui qui disparaissait.

Une défaillance morale le prit. Jamais un tel accablement ne l'avait courbé, rapetissé. Sa douleur était si profonde qu'à un moment il s'arrêta. Il s'assit sur un banc, un peu tremblant, comme s'il avait froid.

Quoi? où en est-il? où est-il? Que demanderait-il s'il pouvait?

Un couple passa.

Une femme? Non, ce n'était pas une femme... Peut-être si pourtant, peut-être était-ce aussi une femme...

Un oiseau, sur une branche verte, pas bien loin de lui, dans ce paysage de ville, chanta. Il l'envia machinalement. Cet oiseau épanoui en chant tenait plus de place que lui!

Alors se fit jour en lui une aspiration qui était déjà venue jadis. Se révéler... Parler... S'avouer...

Oh! n'était-il pas trop muet, trop caché... Ne mourrait-il pas, en somme?

Il baissa le front, regarda le sol, maintenant sa serviette sur ses genoux, avec ses deux mains blanches, et il pensa tout bas:

— Oh! si mes idées, les choses de moi pouvaient s'exprimer, prendre forme, demeurer! Si mon rêve des rêves humains pouvait enfin éclore!... Le silence fait mal et fait mourir... Ne pas mourir à mesure qu'on vit, ne pas mourir, ne pas mourir!...

Une forme humaine, homme ou femme, assise

presque contre lui, de l'autre côté du banc double, se leva, partit. Il entrevit ce départ, et mit la main sur son cœur.

Et il comprit que ce dont il avait besoin, c'était cette chose profonde : quelqu'un.

Quelqu'un où parler, quelqu'un où s'écouter, se toucher. Oh! quelqu'un où ne plus mourir!... Un confident, un ami par qui sa grandeur deviendrait une parole et serait là.

Quelqu'un, c'est la même chose que parler.

Mais il n'avait personne.

Ses camarades de classe? Trop de familiarité obscurcissait à jamais leurs rapports avec lui. Les siens? Léonore ne le comprendrait pas, parce qu'elle ne pensait pas. Son père ne le comprendrait pas, parce qu'il pensait autrement; et leur parler c'était ne rien dire.

A ce moment, levant les yeux, il aperçut, arrêté tout près de lui, un passant qu'il n'avait pas vu s'approcher, et qui lui dit dans la pénombre:

- C'est toi, Max?

Maximilien lui tendit la main.

* *

C'était un condisciple peu connu de lui : Jacques Hellin. En tlànant après la classe, il était venu là, par hasard, par le miracle du hasard.

Il restait debout, hésitant. Il avait une figure sérieuse et studieuse, inclinée légèrement sur l'épaule.

- A quoi penses-tu? demanda-t-il doucement en s'asseyant sur le banc.
- A ce que je ferai dans la vie, dit Maximilien.
 Je viens de comprendre qu'il faut faire quelque chose.
- Mais certainement, dit Jacques, ne comprenant pas encore.

Il se retourna à demi vers Maximilien et le considéra avec un sourire qui n'était qu'un meilleur regard.

Alors Maximilien se mit à parler de lui-même, ce qu'il n'avait jamais su, jamais pu faire jusque-là. Et sur ce banc où il était venu se réfugier, il murmura enfin:

- Je ne suis pas comme les autres...

* 1

L'enfant se tut et même se recula un peu en arrière, ramenant sur lui le voile de la pénombre.

Je ne suis pas comme les autres....

C'étaient là des paroles inattendues. Le nouveauvenu fut d'abord déconcerté, gêné par la totalité de cet aveu. Puis il regarda le parleur et de nouveau lui sourit. Il s'était assis là pour se reposer, mais il se mit à écouter. Il avait un grand front intelligent, accueillant; enfant, il paraissait avoir déjà la douceur d'un homme. Et comme Maximilien ne disait plus rien, il lui demanda :

- Pourquoi n'es-tu pas comme nous?

Et Maximilien sur le boulevard à l'hospitalité si pauvre, longuement, sans assurance, avec son vocabulaire maladroit de commençant, essaya de se raconter. Il offrait ses paroles en tremblant, tellement elles étaient précieusement profondes.

Il dit à Jacques, il se dit à lui-même, qu'il n'y avait rien dans sa vie d'extraordinaire, rien que les événements de tout le monde. Mais ses yeux s'étaient dirigés autre part que vers les choses usuelles, et sa vie avait pris la forme de chercher au travers, au-delà des détails dont on se contente d'ordinaire, quelque chose... Quoi ? l'enfant ne savait pas les noms, il ne savait pas que c'était simplement la vérité, et il murmurait d'une voix tendre : « J'ai essayé de choisir quelque chose de grand, quelque chose de suffisant, quelque chose de bon... »

Alors, de soir en soir, de douceur en douceur, de figure en figure, il avait choisi son cœur.

Et c'était à cause de cette élection de son cœur, qu'il avait l'air simple et monotone parmi les autres, qu'il était embarrassé de vivre.

Il parlait par phrases hésitantes, difficiles. Au bout de quelques phrases, il demeurait muet, selon le rythme de la pudeur. Jacques se taisait, charitable, et Maximilien se remettait à penser tout haut, à voix basse, pleine de l'ombre de son cœur. Il s'étonnait de parler, c'était comme la première fois qu'il

se servait de la parole Et il recommençait à célébrer de sa voix balbutiante et nouvelle, l'importance, la beauté, de la personne humaine.

— Vois-tu, disait-il, il ne faut pas se laisser prendre aux formes, aux lignes, qui sont sur les choses, sur les êtres, sur le papier des livres. Tout cela est un peu faux. Les choses, l'espace, les nombres, les calculs, c'est d'une autre espèce que la vérité. Vois-tu, nous qui sommes, nous ne sommes pas précis, quoique nous en ayons l'air, nous sommes vagues...

Jacques, tout troublé, ne sachant plus ce qu'il avait pensé jusque-là, dit :

- C'est vrai.

Il avait compris, aussi fortement qu'on comprend une confidence intime, intimement balbutiée, qu'en effet le vague, ce sont les anges de la vérité.

*

Maximilien continua parce qu'il était écouté fertilement. Il baissait la tête; ses mains, restées sur ses genoux, continuaient à maintenir sa serviette. Il ne faisait pas de gestes; parfois, pourtant, il balançait légèrement le buste en parlant, ou il levait ses yeux bleus, cherchant des expressions, des comparaisons pour se raconter, tâtonnant tout entier vers des paroles.

Il aborda une autre phase de son existence. Croyant en son cœur, n'étant que cela, il avait voulu que cette ombre régnât, il avait dit : que mon ombre soit!

Il s'était trompé en essayant de faire de sa vie profonde une image matérielle, de se copier avec ses mains. C'était lui qui avait mis la bombe dont on avait parlé l'année précédente.

Puis il avait erré sans même savoir ce qu'il fallait vouloir : trop de solitude, trop de grandeur. Il n'avait pas été heureux, sans raison du reste, pour rien, pour tout. Il ne savait que faire.

- Tu ne crois donc pas en Dieu? demanda Jacques.
 - Non.
 - C'est triste d'avouer cela, dit l'enfant.

Maximilien lui prit la main avec reconnaissance. Puis il lui montra très doucement, très simplement, avec sa sublime naïveté, que Dieu n'était qu'un mot quand on le comparait à la puissance et à l'intensité de notre cœur. C'est ce qu'il faudrait et non ce qui est. C'est la formule théorique du bonheur et de la paix... Dieu, c'est un mot, un cri; Dieu, c'est la place de Dieu; Dieu, c'est une négation...

Si on adresse une immense interrogation vivante à la destinée, on ne reçoit pas de l'infini d'immense réponse vivante. On n'est pas embrassé. On est orphelin. Et il avoua qu'il s'était senti en effet orphelin, mais un orphelin à rebours, qui remonterait de plus en plus, de mieux en mieux, vers le vertige de son deuil et qui sentirait l'oubli, au lieu de l'assister, le quitter lui aussi!

Il y eut un silence.

- Et puis? dit Jacques.
- Et puis... C'est maintenant, c'est ce soir.

Il n'osait pas ajouter:

- C'est toi.

* * *

Il n'osait pas ajouter, que, depuis une heure, il était plus heureux qu'auparavant parce qu'un étranger s'était approché de lui pour le recueillir; parce qu'il sentait bien qu'il cessait de mourir et qu'il devenait plus vrai à mesure qu'il parlait : parler, donner son rève à la réalité, parler, penser maternellement!

Il n'osait pas dire, il n'osait même pas encore tout à fait comprendre, tant c'est de la grande vérité nue, que puisque le cœur a besoin, non de réalité fausse. mais de réalité vraie comme lui, il a besoin d'un cœur; que le frisson d'un être, c'est celui d'un autre.

Il n'osait plus rien dire, mais il sentait combien son enfance avait raison, puisqu'elle l'avait amené là, combien sa simplicité avait été la vertu de la vérité, puisqu'il s'épanouissait maintenant, en pleine vie, puisqu'il touchait enfin, ce soir, quelque chose de divin et pourtant de réel...

Les deux enfants, assis côte à côte, étaient sombres, ils étaient bleus... Ils se sentaient gauches, mal assurés, troublés, de s'entrevoir le cœur, alors qu'ils se connaissaient à peine d'apparence, savaient à peine leurs figures et leurs noms.

Ils parlèrent encore un peu, et toujours à mi-voix, de leurs habitudes, de leurs détails, de leurs jours, ils s'apprirent.

Puis ils se levèrent pour rentrer chez eux. La rangée de maisons qui leur faisait face s'était assombrie, et à la faveur de cet assombrissement, les fenêtres éclosaient en lumière, les maisons brillaient de tout leur cœur.

Le ciel avait un beau nuage orangé devant lequel passaient des oiseaux. Le trottoir s'étendait, uni. Les passants étaient rares et précieux.

Une file de petites ouvrières passa, un rayon du couchant les prit en écharpe, fit leurs figures rose vif et leurs yeux luisants. Elles se moquèrent, en passant, des deux adolescents, parce qu'ils avaient l'air étrangers et absorbés.

Ils se quittèrent après s'être regardés. On était au premier jour de mai. La pénombre qu'ils respiraient avait une douceur d'idylle.

Et peu à peu, une grande tendresse les unit à travers les mille occupations de la vie scolaire. Ils voyaient mal ce qui n'était pas eux; ils se détournaient des figures pour se regarder.

Les circonstances de leurs vies étaient identiques. A tous deux, l'absence d'un cœur de leur âge avait gardé le cœur solitaire. Maximilien s'était isolé de jour en jour dans la maison des siens; Jacques, — dont le père, retiré des affaires, habitait la province —, vivait avec sa sœur et son beau-frère, négociant dans le quartier; et l'adolescent avait une chambre à l'écart, donnant sur la cour.

L'existence commune, aux devoirs réguliers, était comme le cérémonial simple de leur rapprochement. Ils éprouvaient des étonnements à se voir, comme si c'était la première fois, des tristesses à se quitter, comme si c'était la dernière fois.

Autour d'eux, le spectacle des choses les plus ordinaires fleurissait; leur vie était pleine, leur lumière était douce. A la fin des leçons, ils se rejoi-

gnaient dans un coin de la classe, ou dans la cour, près de la porte. Quand la journée de classe était terminée, ils marchaient côte à côte dans la rue. Ils étaient à peu près de la même taille; à leurs pieds, leurs deux ombres étaient exactement pareilles.

L'été brillait alors de tout son éclat. La splendeur et la tiédeur du soleil inondait les abords du collège, comme l'admirable soir où ils s'étaient rencontrés. et d'où ces soirs-là éclosaient tout entiers.

La chambre de Jacques devint leur asile.

En sortant de l'école, ils suivaient le boulevard, dont les aspects et la vie se mélaient à leur émotion et qui en devint l'immortel décor.

La physionomie et les couleurs des boutiques, des maisons, les accompagnaient vaguement; les êtres habituels de ce coin de ville leur étaient tendrement présents. Les mêmes passants passent, ou les mêmes gens sont là, aux mêmes endroits, aux mêmes heures, dans le rayonnement de juillet où l'on va à pas lents. Près de l'endroit où l'on traverse, une boutique, à la brune, s'éclaire; sur le seuil, une femme enceinte regarde avec maternité...

Lorsqu'ils rentraient plus tard et que le soir était tombé, ils voyaient surgir au coin du carrefour, où parfois des ombres attendent, une femme aux cheveux d'encre, et dont la figure fardée et artificielle ressemblait plus à une rose qu'à une figure... Elle était là avec ses yeux usés par tous les yeux qui les ont regardés, avec sa chair crucifiée par chaque bourreau qui passa.

Ce quartier qu'ils parcouraient quotidiennement en se donnant parfois la main dans l'ombre, c'était la cité de leur cœur qui s'élevait. Une évidence délicieuse s'y établissait. Avec ces humbles éléments, se préparaient des souvenirs qui régneraient, et, sous ces cieux-là, l'avenir était déjà mystérieusement engagé.

... On quittait le boulevard pour monter une rue. On arrivait à la grande maison de Jacques, à l'heure où la tombée du soir anime les rues et y fait une fête sérieuse. On traversait une voûte, puis une étroite cour. Le rez-de-chausée des bâtiments de la cour était occupé par les magasins du beau frère de Jacques. Le pavé était encombré de caisses et de ballots, parmi lesquels il fallait se frayer un passage. On atteignait la porte basse d'un escalier; on distinguait à peine la mince lucur de la rampe, humide le soir, et les premières marches, noyées de profondeur.

A mesure qu'on montait le grand escalier pâlissant, les rumeurs de la rue s'unissaient et se faisaient plus lointaines; on eût dit que cette maison était consolée. Au quatrième, au bout d'un tâtonnaut couloir, s'ouvrait la chambre de Jacques. Cette chambre, exiguë, et que pourtant une étroite fenêtre n'éclairait que péniblement, était meublée d'un lit, d'une chaise, d'une table placée tout contre la fenêtre pour que la clarté faible la touchât.

Là, tous deux s'attardaient longtemps. Parfois la chambre, puis le ciel, graduellement, s'assombris-

saient, sans que Jacques allumât la lampe. Leurs paroles se retrouvaient précieusement dans l'ombre.

Maximilien, debout près de la fenêtre, appuyait au carreau son pâle visage. Jacques, d'ordinaire, s'asseyait sur le lit, qui est la plus douce des choses, et regardait le reste du jour.

Et rien ne semblait à Maximilien aussi important que le visage de Jacques, attentif à la fenêtre qui apporte le ciel, à la fenêtre, parole du ciel. La figure de son père s'effaçait devant cette figure d'ami, de confident et de sauveur, cette figure pleine de la sienne.

Les hommes ont bien des espèces d'amours. La gloire instinctive qui pousse un être vers un autre peut s'enrichir d'éléments différents : souvenirs, idées, ou caresses, mais tout cela ne sont que les détails et les petitesses de l'amour immense. Quel que soit l'amour, on aime une figure humaine.

* *

Peu à peu, ils se ressemblèrent. Jacques ressembla à Maximilien, parce que Maximilien était plus simple que lui. Avec les notions de religion, de morale, de principes rationnels qui s'ancraient en lui, éparses et parfois contradictoires, Jacques était davantage comme tous, lorsqu'ils s'éloignèrent de tous l'un vers l'autre. Tout d'abord, ils s'aimèrent sans être pareils; tout d'abord, ils furent frères, non de ressemblance, mais seulement de fraternité...

Jacques, dès qu'il pouvait s'abstraire du jour le

jour, et se recueillir, était ébloui par le Nombre, l'Étendue et la Durée, tous les vertiges de l'apparence. C'est à cela qu'il croyait, et il pensait à l'histoire et aux voyages. Comme Léonore, comme M. Desanzac, mais plus riche d'idées que l'une, plus riche d'espoir que l'autre, dans ses moments de rèverie et d'élévation, il suppliait le temps et l'espace.

Un soir qu'ils étaient restés fort tard à causer, enfiévrés de la chaleur et de la petitesse de la chambre, ils ouvrirent la fenètre, s'y accoudérent. Il faisait si sombre qu'on ne voyait que le ciel.

Et Jacques, en contemplant les étoiles, pensa à tous ceux qui les ont contemplées, et il le dit avec une sincérité illuminée : les pâtres chaldéens avides de l'azur nocturne, debout comme des ombres sur les piédestaux des collines, les navigateurs phéniciens, et les pilotes hellènes, cramponnés d'une main obscure sur les proues des navires, et levant leurs figures astrales, et les grands marins de la Renaissance, qui dirigeaient leurs bateaux dans de nouvelles directions, tout voluptueux de constellations qui se révélaient et d'immensités surprises... Et les hauts vaisseaux noirs aux flancs bondés d'inconnu et de distance, se rangeant le long des quais, près des portiques, cadres d'infini, tandis que, dans les grands bassins pleins d'eau et de soleil couchant, les barques s'avancent en tremblant, et que l'azur s'allume, et que se prépare le soir, nudité des mondes, heure de l'universelle lumière!...

Et les croyants et les dévots agenouillés dans le vague décor de partout, épiant cette suprème clarté qui, de l'infini, tombe, tombe jusqu'aux étoiles...

Jacques se tut, accablé.

- Ah! quel vertige pour nous qui sommes sur les siècles et au milieu des espaces, murmura-t-il enfin... Puis, les yeux lumineux :
 - J'adore tout cela, et toi ?

Maximilien un instant se troubla:

— Je n'y ai jamais pensé comme toi.

Il était trop tendre pour être à chaque instant sûr de soi. Ces évocations, empreintes de l'intense poésie des siècles écoulés le sollicitaient hors de lui-même, somptueuses tentations du monde extérieur.

Non, en vérité, il n'avait jamais pensé à cela... Il ne connaissait pas les races, les générations, les époques, les âges, les immémoriales phases humaines, terrestres, cosmiques ; il ne connaissait pas les constellations dont le léger réseau fuit sur toute l'ombre ; ni l'antiquité sans borne, gouffre qui s'engouffre. Il ne connaissait pas l'espace et le temps...

Et Jacques, oppressé, pourchassé par la grandeur de l'apparence, demandait, presque adorant :

— Qu'est-ce donc que l'espace et le temps ?...

Maximilien, la tête baissée, sentit que Jacques le regardait. Il le regarda à son tour, vit son ombre pleine de pensée éblouissante et éblouie, pleine de lumière, et répondit en souriant avec émotion :

- C'est toi...

Toi! Cela répondait à tout. L'espace et le temps sont comme les grands cris, les grands appels de sa pensée. Une réalité égale soutient elle le rêve qu'il en fait? C'est une erreur, c'est presque un mensonge de répondre oui, car on ne sait que ce rève... On ne sait qu'une chose, c'est qu'il faut un regard pour deployer l'horizon et pour verser l'espace, qu'il faut un être vivant pour vivre le monde, et que l'espace le plus grand a pour espace la pensée, et que le temps a la pensée pour eternité.

Toi! Toi!... Le front de l'adolescent se creusait d'un effort splendide et béant. Il balbutiait, hasardait, mal armé malgré tout contre la plus formidable des illusions:

- Débarrassons-nous de la croyance à la réalité des choses sensibles cette réalité qui nous changerait en poussière. Ne croyons qu'à la pensée qui donne ; restons dans l'absolu de nous mêmes. Une irrésistible simplicité nous conduit là en effaçant les spectres des sens et des raisonnements artificiels...
- « Bénis ceux qui ont l'immense sincérité de ne pas croire au temps et à l'espace... »

Puis il trouvait des paroles d'une vérité plus carressante :

- J'adere en toi ce que tu adores...

Jacques secouait la tête. Il n'admettait pas ainsi que le vrai fût à nous. Et pourtant, à certains moments, cela lui apparaissait trop pur pour n'être pas. Entre eux naissaient d'abondants silences religieux.

Ils levaient la tête exactement en même temps, faisaient ensemble un seul sourire.

- Avons-nous de l'orgueil ? demandait l'un.
- Non, répondait l'autre gravement.

A la suite de scènes semblables, Jacques, poussé autant par l'évangélique persuasion de tendresse que par la rectitude de son esprit, disait : c'est vrai... Il n'est pas sûr que la vérité, qui commence en nous, continue ailleurs. Et il ne croyait plus bien à ce qu'il croyait jadis. A s'approfondir ainsi, il fut moins calme, moins appliqué à ses travaux de collège, plus purement distrait. Souvent, vers le soir, au lieu de préparer la classe du lendemain, il s'attardait aux grandes fenêtres sans rideaux des magasins de son frère — vitraux sans couleur, vitraux humains, d'où l'étendue prend sa source — à lever les yeux, à éprouver que l'absolu n'était pas au ciel.

Il réfléchissait parfois au phénomène de la perspective : déformation des choses selon nous, humble et enfantine illustration de la loi de vérité vraie et de la logique de l'absolu. Cette déformation serait-elle plus réelle que l'affirmation qui affirme que l'étendue s'accomplit homogène et monotone, malgré nous ?... D'où vient cette affirmation? De nulle part. Elle viendrait de Dieu. Jacques pensait à Dieu. Il n'y avait jamais cru avec une conviction arrêtée, et maintenant il ne trouvait plus cette existence dans son âme.

Maximilien, lui, se confirmait et croissait dans sa dévotion de toujours, la main dans la main de Jacques. Il pensait avec plus d'ampleur; l'être apparaissait à ses yeux de plus en plus seul, puisqu'il lui apparaissait prendre de plus en plus de place dans la vérité. Et pourtant il souffrait moins de penser cela, parce que l'amitié de Jacques donnait à ses pensées la joie de vivre. Leur jeunesse était son enfance plus sûre, plus appuyée, plus heureuse. C'était bien cela qu'il avait pressenti sur le banc du boulevard, le jour où le jeune passant de hasard s'assit pour l'écouter.

* *

Les vacances allaient s'ouvrir quand Maximilien et Jacques s'étaient rencontrés. Durant ces jours oisifs, quotidiennement ils se virent.

Souvent Maximilien allait trouver Jacques le soir. Dans les hauteurs de l'escalier, pleines de plus de silence et de clarté qu'ailleurs, Jacques est là. l'attendant toujours. Ils se serrent la main — long baiser aveugle des amis.

Quand ils voulaient écrire ou lire et qu'il faisait sombre dans la chambre, Jacques s'approchait de la lampe, frottait une allumette. Le soufre, en s'allumant, faisait une petite tache bleue au milieu de l'ombre, et, tendrement, l'ami apparaissait — avec ce myosotis divin entre les doigts.

Parfois, Maximilien partait après le déjeuner,

dans le lourd soleil, pour retrouver son ami. Il longeait les rues éblouissantes qui vont vers lui. La grande maison le touchait de toute l'ombre de sa voûte; il traversait la cour ardente et blanche, montait les marches. Quelquefois, la porte à laquelle il frappait était muette et immobile : par suite de quelque malentendu, de quelque erreur de paroles, Jacques n'était pas là. Maximilien redescendait, et tout l'après-midi était inutile; il allait comme privé de lui-même, tant Jacques l'aidait à vivre.

* *

Rarement ils dépassaient les limites du coin du ville où leur vie s'écoulait, où on les voyait ensemble, où, dans un peu de distance et dans un peu d'ombre, on les prenait l'un pour l'autre.

Parfois, cependant, les dimanches et les jours de fête, lorsqu'ils avaient plusieurs heures de liberté, ils allaient côte à côte sur le boulevard, jusqu'à cette bantieue sombre qui vient toujours après les villes, qui en est l'inévitable crépuscule.

Ainsi que Maximilien autrefois, quand il commençait à ouvrir les yeux à la vie, les pauvres maisons les attiraient comme les pauvres, parce que, délabrées, sales, irrégulières, elles avouent davantage. Plus de vieet d'humanité y transparaissent. La misérable pierre de ces maisons a des nudités de statue.

Ainsi que Maximilien autrefois et de plus en plus

fervemment, ils découvraient, au fond des foules qui remuent et qui passent, une splendeur de cœur, invisible d'ordinaire comme les étoiles dans le jour.

Que de fois tous les deux sentirent ce frisson se déchaîner à la fin des journées de fête, lorsque la foule, après s'être épanouie en gaieté, en oisiveté, s'apprête à rentrer... A six heures, un nuage a passé sur le soleil; quand l'astre reparaît, il a perdu de son éclat; un souffle frais a glissé, venant déjà du soir mystérieux. La journée de fête est finie; il n'y a plus rien à attendre d'elle. Il faut songer au retour et aux jours qui vont venir. Il faut chercher de nouveaux espoirs, et la foule, tout à l'heure brillante et insouciante comme un jardin, change de rêve, incertaine encore et désorientée, entre le soleil et le soir...

Puis elle se remet en mouvement, et retourne aux lieux d'où elle est partie.

Et on sent que chacun, la journée perdue, met confusément sa foi dans l'avenir. De la table rustique où ils sont installés l'un en face de l'autre, ils dominent la vaste plaine, les rideaux d'arbres, la route qui s'enfonce vers l'ouest et sur laquelle arrive le soir, et voient s'accomplir cette mendicité de l'avenir qui est le cœur humain.

Les marchands ambulants plient bagage et sentent la fatigue, le cabaretier compte sa recette, et, se désintéressant du jour flétri, sa tigure, dans l'enfoncement de sa boutique, suppute le gain des prochains jours. Et tous les gens qui passent, dont la retraite se généralise, s'unit, et sur lesquels le soleil jette une sombre lumière, révent avec consolation que l'été n'est pas encore fini et — qui sait? — envisagent peut-être même la splendeur de l'été suivant! Les enfants, poussiéreux, traînés, attendent désormais l'autre dimanche. Les couples, qui pensaient ce matin à l'ivresse de la liberté ensoleillée, pensent maintenant à la maison et à la nuit; la femme plus appuyée; la nuit, amour, sommeil; la nuit, caresse. Les promeneurs solitaires songent que bientôt peut-être, bientôt sans doute, ils ne seront plus seuls. Et les faces, de temps en temps, se lèvent, consultent le ciel ou le contemplent: le ciel d'où viendra toute lumière, le ciel d'où tombera demain!...

Les gares de banlieue s'emplissent, les trains sont bondés de voyageurs, ces mendieurs qui mendient de toute leur personne. Au fond des tranchées à vif se déchaîne la révolution des départs. Les rails font de grands éclairs tranquilles, et les trains, au milieu de leurs nuages, tombent avec fracas d'un horizon à l'autre. On dirait que tout le bonheur est là-bas, au but où l'on se précipite. Le halètement et la clameur déchirante des convois aux entrailles humaines est vraiment comme une parole énorme de désir et de besoin; tous les trains se jettent vers de l'idéal, tous les trains déraillent de la terre.

La foule est quelque chose de bien plus vaste qu'une foule. Dans la vérité vraie, elle est une espèce de prière. Et faite d'un incessant désir qui s'épanouit vers du vague et du lumineux, la vie est vraiment le royaume des cieux.

* *

L'automne de cette année fut admirable. Les resplendissements de l'arrière-saison eurent des prolongements infinis. Dans les crépuscules qui tombaient de plus en plus tôt, Maximilien et Jacques s'attardaient aux alentours du collège, marchaient ensemble pendant longtemps sans oser se quitter.

En face de la chambre de Jacques, au même étage, de l'autre côté de la cour, habitait une maîtresse de piano. Elle laissait sa fenètre ouverte jusqu'à la nuit tombée. On l'entendait jouer des gammes, des exercices, puis, après un silence, un fragment, toujours le même, d'une sonate allemande; les autres morceaux c'était son travail, ses élèves; celui-là c'était elle. Par suite de la disposition du piano par rapport à la fenêtre, on ne la voyait jamais; mais on voyait ses mains sur le clavier. Ils n'avaient jamais rencontré cette femme, ignoraient son âge et sa figure, ne savaient pas si la mélodie splendide à laquelle, une fois son labeur terminé, elle s'adonnait, était de l'espoir ou du regret. Mais lorsqu'ils entendaient ces accords-là s'exhaler de la fenètre entr'ouverte à la tiédeur des jours finissants, ils se taisaient, ou parlaient plus bas, pour que cette musique vécut dans leur vie.

Aux premiers froids, la fenètre se ferma. L'hiver

était venu; presque toutes les soirées glacées et brumeuses, ils les passèrent devant la table encombrée ou bien au coin du feu caressant, à s'éblouir des papiers, à causer, c'est-à-dire à penser plus chèrement les choses qu'ils pensaient chacun, ne désirant rien d'autre que la monotonie magnifique de leurs jours, ne demandant rien que la lampe si sùre et que le feu si bon.

A la fin de l'hiver, M. Desanzac conduisit son fils plus fréquement dans les musées, pour lui montrer les chefs d'œuvre de la peinture, ces chefs-d'œuvre qu'il avait lui-mème tant aimés et servis dans ses livres, qu'il était timide en leur présence.

Le père espérait influer heureusement sur son fils en l'eblouissant des lois éternelles du Beau. La croyance à un principe supérieur et extérieur d'harmonie pouvait enfin faire douter cet esprit de luimême, l'empêcher de s'isoler dans le çulte des choses intimes.

Il disait, des qu'on abordait les galeries où les pas ont des échos graves qui semblent répondre de très loin à l'approche des humains:

- C'est ici un sublime et mystérieux domaine.

Il avait presque peur en prononçant ces mots; et avec une joie triste, faite de ses joies mortes, il parlait de l'Idéal, du Beau, de la peinture et de la sculpture, double fête silencieuse du genre humain.

Il disait que cette fête est quelque chose d'extraordinaire et de bien au dessus de nous, qu'elle brille en des régions inaccessibles, dont le reflet seul nous est prêté, comme le Vrai et le Bien. Le Beau est le firmament du Vrai.

Maximilien, dans les salles de musées, s'arrêtait de préférence devant certains tableaux :

Un ancien paysage flamand représentant un rayon oblique du couchant qui dore, par-dessus un rivage fluvial de hautes maisons sombres, la mitre d'une cathédrale.

Ou bien, de la même époque, de la même école : la tombée de la brune dans l'arrière-boutique d'un menuisier, à la grande baie pâle et nue régulièrement divisée par les lignes des carreaux qui en font un jardin d'azur, tandis que l'apprenti, que l'ombre amoindrit et que la fenètre d'argent ne fait presque plus qu'auréoler, travaille, penché sur l'établi, et écoute le rêve qu'écrivent les copeaux d'or qu'il évoque...

Et aussi les portraits qui sortent de l'ombre et du passé.

Dans ces tableaux, le peintre montrait son cœur. Il apportait là son cœur, qui fut ébloui au seuil d'une ville, d'une demeure, d'une chambre où trònait un visage. Il avouait son étonnement, son ravissement, son admiration; il s'avouait. Confidence cherchée dans l'ombre informe, cherchée contre l'ombre, et qui trouva sa parole de lumière. Le rêve de forme

et de couleur qui fut en lui eut la force du printemps qui est dans la terre.

Grande harmonie extérieure, principe suprême entrevu, étincelle arrachée à un trésor énorme de perfection et de lumière? Non : émotion, solitude. C'est de cette solitude que vient le génie, c'est en elle que tombe tout entière l'admiration, génie sans génie ; c'est cette solitude qui, au delà de l'œuvre, nous anime avec sa vie et nous étreint avec son souffle. Le beau est une forme tendre du vrai.

Et lorsque son père murmurait : Idéal, Lois Suprêmes, Harmonies : Étoiles qui nous dominent, Maximilien haïssait ces mots comme des tombeaux. Il y n'a rien qui nous domine; c'est nous qui donnons les étoiles aux étoiles. De même que toutes les paroles que disent les hommes retombent sur eux et les montrent, de même la contemplation des tableaux ramène à la palpitation d'où ils sortirent : Jamais l'œuvre, jamais l'idole, toujours le suppliant, toujours l'ouvrier ; jamais la lumière, toujours la respiration sombre qui l'a faite.

Ainsi, le spectacle des œuvres d'art fut dans sa vie orageusement cherchante, un bon éclair, un signal de secours, d'asile, de ressemblance, de parenté. Ainsi ce vœu indomptable de s'avouer et de vivre qui est les entrailles de chacun, a crié en chefsd'œuvre, et tout, l'espace et le temps, dont on perçoit ici la défaite, s'est effacé devant lui, et tout jusqu'ici s'est noyé dans le cœur humain. Il retourna seul aux musées, puisqu'il se volait de plus en plus à son père. Il y retourna avec Jacques. Ils faisaient un choix parmi les tableaux rencontrés. Ils apprenaient à les connaître chacun plus intimement, à fraterniser mieux avec celui dont ils sont le sourire, l'extase ou l'émotion, avec le sublime ami lointain qu'on écoute en les écoutant... Ils en abordaient un ou deux nouveaux : un tableau sacré où avec une ferveur si ardente qu'elle était presque sacrilège, un moine avait confié à l'éternité les choses ravissantes que le dialogue de ses prières lui inspirait... Un portrait de femme précieusement chargé des regards de l'artiste qui l'a regardée : un portrait miraculeusement adoré...

Ils sortaient des musées avec une foi plus ferme et plus sauvée, avec des regards plus pénétrants et plus beaux pour le remuement de la vie, pour les hommes, les femmes, les enfants, pour la foule qui rentrait le soir, marchant dans le même sens, comme une armée vaincue.

Ils levaient les yeux et tous les deux goûtaient pleinement le calme et l'abondance de l'azur, comme un aveugle qui verrait, qui donnerait la lumière au monde. Du fond de cette mendicité qu'il vivait, l'agrandissant et le déchirant, Maximilien eut un frisson nouveau, celui des sens. Sa simplicité délicieuse de frère proche de son frère se troubla; sa chair ressentit la blessure d'ètre seule.

De nouveau, comme au temps où il était abandonné, et n'avait point de frère, il eut besoin d'un être vivant. Non plus d'un enfant pareil à lui, attentif à sa pensée, mais d'une femme, n'importe laquelle, à la figure non de regards, mais de baisers, sœur aveugle de caresses.

Depuis longtemps, ce désir l'avait averti, puis ému. Cela avait commencé autrefois par un étonnement un peu divin à voir toutes les femmes. Il aurait voulu naîvement, puis tristement, les toucher. Et maintenant, il ressentait d'une façon de plus en plus aigué le mal de voir dans la rue les passants s'enfuir et s'effacer. Parfois, dans la maison, il s'approchait d'une fenêtre, soulevait un coin de rideau en tremblant comme si c'était un coin de

robe, et s'éblouissait de chaque passante... Il les regardait toutes, les regardait, pauvres caresses veuves et vaines dont elles ne s'apercevaient pas plus que l'azur ne s'aperçoit des prières. Et il restait là, enterré dans son coin, repoussé par toutes les robes, innombrablement abandonné, et malgré la main de Jacques qu'il sentait encore dans sa main, haïssant sa solitude, se haïssant. Ses nuits, alors, s'illuminaient de grands rèves contraires, le touchaient d'aumònes de femmes, et il se réveillait, brisé de séparation, et torturé d'un grand néant de volupté.

Jacques, aussi, saignait de la même plaie. Ils ne se parlaient jamais de ces choses. Plus ils en étaient chacun intensément accaparés dans l'ombre, plus ils en avaient honte; ces frissons leur paraissaient de criminelles tentations... Une fois, ils rougirent de s'être tous deux machinalement retournés dans la rue pour voir passer une jeune fille à la figure d'ange, et aux larges hanches.

Une nuit que Maximilien, accoudé à l'appui de sa petite fenètre ouverte, songeait à cette fatalité par quoi un homme a besoin d'une femme pour se réjouir et s'apaiser, et qu'il révait, vaguement et immensément jaloux, il aperçut sur le haut mur gris qui lui faisait face, une ombre s'agiter dans un nimbe de clarté.

C'était une fenêtre située sur le même plan que la sienne, dont le reflet lumineux se projetait sur le mur d'en face, et l'ombre mouvante était celle, pareillement projetée, d'une femme qui se dévêtait.

On la voyait mal, on la voyait par illuminations, on la voyait tragiquement.

L'adolescent, étreignant la barre d'appui qui le séparait du vide et l'en repoussait, dévora des yeux les gestes de ce fantôme réel, de ce spectre profond. Il vit cette femme lente, voluptueuse, parfois incompréhensible et parfois s'agrandissant comme un rêve, arranger, les deux bras nus en anse, sa coiffure... Puis il lui sembla voir tomber d'autour d'elle le léger voile qui l'enveloppait encore. Les lignes de sa taille apparurent plus cambrées et plus nettes; elle se tourna, et il vit la forme de son sein; elle se baissa, sans doute pour dégager ses pieds de ses voiles tombés, et il vit distinctement ses deux jambes séparées, révélation vivante de toute sa nudité...

L'enfant gémit et, ne s'appuyant plus que du corps au barreau, il tendit les bras vers cette ombre qu'il savait nue et vers laquelle toute son ombre criait...

L'apparition terrible disparut dans l'obscurité, brusquement, le laissa béant, ayant dans ses bras grands ouverts toute la nuit et toute la honte, et le remords et le regret.

Son cœur battait à coups sourds au cœur de toute la réalité. Même vers la chair, c'est le cœur qui crie, puisque c'est l'être tout entier. Et il comprit que cet appel dépouillé de nos entrailles n'est pas une aspiration honteuse ou étrangère à nousmêmes, mais au contraire quelque chose d'immense et de pur. Ce n'est pas une erreur; c'est une forme profondément vraie et par conséquent profondément simple de l'éternel désir d'autre chose. On lève les yeux infatigablement vers ce qui n'est pas, et voilà que maintenant se déclare un besoin plus déchaîné et plus urgent, et qui s'épanouit infiniment puisqu'il a comme proie la foule des femmes et que tout notre sang le saigne à travers nous. On est une surhumaine pauvreté d'avenir et d'espace; on est aussi une moitié pantelante et déchirée de couple.

* *

Dès qu'une femme vint à lui, il se donna à elle. Ce fut une jeune fille qui, en passant dans la rue, le regarda et lui sourit. La mise de cette femme était pauvre, et sa figure et sa coquetterie elle-même étaient pauvres. Pourtant, parce qu'elle se tourna vers lui, il fut en fête à cause de la blancheur cachée de sa chair.

Et tout son être ne devint qu'un rêve, et au milieu des passants et des rues, il marcha à sa suite, appelé vers elle...

Elle était vêtue d'une mince robe grise, d'une couleur qui s'efface aux yeux; la ruche qui se serrait sur son cou était à demi-déplumée; des rubans dépassaient d'elle, toute sa fragile coquetterie frissonnait au vent. Il regardait ces détails sans les voir;

il ne voyait plus qu'elle, elle seule, ne se rappelant plus même les traits de sa figure, qui venait de le regarder, tellement il pensait à elle.

Elle s'arrêta au bord d'une rue, l'attendant peutêtre... Il était tout près... Il osa lui effleurer le bras, il écouta sans l'entendre la supplication qu'il lui balbutia avec n'importe quelles paroles, comme une vraie prière divine.

Il n'entendit pas non plus tout le bavardage qu'elle lui donna ensuite pour cacher le trouble qu'elle avait : son nom, sa vie, les siens... Ils étaient en proie à la simplicité de rapprochement, à l'auguste cérémonie de l'homme et de la femme. Leur double désir faisait entre eux un silence plus grand que les paroles, et, de même qu'ils se voyaient mal, ils ne savaient pas ce qu'ils disaient. Elle tremblait au contact de la main du jeune homme, qui avait pris son bras, et lui, ne pensait même plus à elle : il y croyait.

Il assista comme de loin à tout ce qui les sépara du moment où les vêtements de l'humble fille tombèrent comme des haillons par terre, où elle se révéla à ses mains et à ses yeux et où elle lui donna son ventre profond.

Lorsqu'il la quitta, il l'embrassa comme on embrasse un frère. C'était une confidente de son sang; elle avait guéri sa brutale solitude; en elle son rêve enfoui s'était célébré. Elle lui avait dit, elle aussi, confusément : que ta lumière soit!

Et, pour combler l'appel de l'intense misère inté-

rieure, elle n'avait pas de pensée, pas d'histoire, pas de passé sur la figure. Elle avait une figure perdue, sans couleur, oubliée. comme le reflet de la femme sur le mur, comme un ange des ténèbres.

* *

Ce fut surtout à cette époque que l'existence du jeune homme se détacha de celle de son père et de la vieille Léonore.

Son affection pour Jacques l'avait un peu séparé de son père parce qu'on ne peut pas partager son cœur.

M. Desanzac, dont la tendresse paternelle se défendait contre elle-même avec une extraordinaire pudeur, ne sut et ne voulut rien faire pour atténuer l'exclusif enthousiasme de cette amitié. Les commerçants du quartier le voyaient qui, presque tous les soirs, rentrait seul, montait la rue... Et sans qu'en eux-mêmes ils s'attristassent, il semblait qu'un peu de tristesse fugitive de destinée se reflétait sur les figures de ces boutiquiers.

Et Léonore aussi s'effaçait. Elle reculait dans le passé, elle se confondait presque aux yeux de Maximilien avec sa mère morte. Elle qui fut autour de lui, jadis, si proche, si présente — plus que présente, penchée — elle était revêtue par l'âge d'une sorte de virginité de plus en plus repoussante. Les frissons de la chair éloignent les enfants de leurs parents vieillissants. Les petits, encore presque mêlés à la

chair maternelle, n'admirent tout d'abord dans le monde que les beaux yeux de leurs mères, amoureuses de leur petitesse; ils n'aiment à embrasser que les souriantes bouches de celles qui sont là, à leur apprendre les secrets de la vie et l'idylle de regarder la lumière. Mais lorsqu'ils grandissent, lorsqu'ils palpitent, l'attrait des lèvres inconnues arrache avec fureur au baiser sa vieille signification pacifique et souille d'inutilité et de stérilité les étreintes filiales: blasphème de l'être tout entier, l'amour au moment qu'il crie, dégoûte les fils de leurs mères.

On cache cela, on le nie; d'ailleurs, on ne le sait pas bien; on ne sait rien. On est trop pauvre pour rien savoir de son cœur, cette plaie qui s'ouvre toujours.

VIII

La dernière année de collège commença, finit... A la suite des examens qui la terminèrent, Maximilien éprouva un peu de fatigue et de faiblesse.

Son père lui dit : Il te faudrait voyager.

Il soupirait en disant cela. Il pensait toujours aux grands voyages impossibles, et il se sentait triste, parce que toute la beauté des autres cieux était perdue pour eux deux.

Il ajouta, un jour:

— Dans les montagnes de l'Auvergne, à R..., j'ai un vieil ami qui est professeur. Il s'appelle M. Lise, va chez lui pendant quelques jours, cela te fera du bien. Il te recevra très volontiers; nous nous aimons beaucoup.

Une semaine après, M. Desanzac, Jacques et Léonore l'accompagnèrent à la gare, l'embrassèrent, le regardèrent... Quand le convoi l'emporta loin de ses trois êtres, qu'il les perdit de vue pour la première fois, il éprouva le remords de son départ.

Puis les campagnes se déroulèrent. Le beau soleil

du commencement de septembre était épandu sur toutes choses; la nature brillait. Les champs, les coteaux, les rideaux d'arbres, les maisons, passaient subitement près de lui ou s'épanouissaient lentement au loin. Vers la fin de l'après-midi, au moment où les montagnes se dressèrent sur l'horizon, ses yeux de captif s'éblouirent.

A R..., il fut seul à descendre du train. Seul également sous le hangar de la station, un vieillard attendait, qui vint à lui, lui prit la main, et lui dit à mi voix:

— Quand j'ai connu votre père, il avait votre âge. En vous voyant venir à moi, il m'a semblé le voir.

* *

La gare se trouvait loin de la ville. M. Lise et Maximilien s'engagèrent sur une route qui longeait la voie du chemin de fer, n'en était séparée que par une haie vive. On tournait le dos au soleil déclinant. Il faisait bon : l'air était plein d'une tiédeur qu'on sentait chercher les fruits à mùrir. A un earrefour, près d'un noyer entouré d'un banc, M. Lise s'arrêta et, considérant le jeune homme :

 Vous m'avez fait penser à autrefois, à mon tout jeune temps. Je vous accueille bien plutôt fraternellement que paternellement.

Cet homme semblait sage et bon. Avec sa figure rasée et ses cheveux gris très longs, il avait l'air d'un prêtre sans mystère. Il souriait volontiers et continuait de sourire en changeant de pensée et de discours : le sourire s'éteignait lentement sur sa figure.

Ils arrivèrent à des murailles flanquées de tours, dont le haut se couronnait d'une lueur rose: les remparts. Inutiles, débonnaires, ces murs ne regardaient plus les gens qui entraient; de l'herbe jouait sur eux.

La ville. Des rues aux noirs pavés, aux étroites maisons anciennes. Le professeur désignait, en passant, les plus vieilles, les plus aïeules. Les rues étaient sombres : on eût dit de grands couloirs. Un calme incroyable y existait. Sur les chaussées et les trottoirs, personne. Sur la place d'armes, plantée d'arbres aux feuilles jaunes, et bordée d'un côté par les hauts bâtiments de la sous-préfecture, personne non plus.

Si, pourtant. Au bout de la rangée de tilleuls qu'ils suivaient, sur un banc, dans la pénombre et le silence, était une femme.

On la devinait jeune et élégante. Appuyée des deux mains sur le rebord du banc où elle était assise. le buste penché en avant, la figure levée et rèveuse. on eut dit qu'elle écoutait le soir.

Ils alfaient vers elle. Sous son grand chapeau noir, sa figure reluisait d'un peu de lumière.

Maximilien crut qu'elle souriait, tellement toute son attitude était belle. Quand ils furent à quelques pas d'elle, il vit qu'elle ne souriait pas.

Le professeur la salua. Elle fit une inclinaison de tête. Elle avait de très grands yeux, et sa figure pâle, blanche, sa figure éclairée, était encadrée par deux boucles de cheveux noirs tombant en spirale, ce qui lui donnait l'air à la fois très jeune et un peu étranger ou suranné...

Quand ils furent éloignés :

— C'est Mme de Clarens, dit M. Lise. Une parente de nos amis les Lhéritier chez qui elle est descendue quelques jours. Elle habite Bordeaux. Elle passe presque toute sa vie à attendre son mari, officier de marine. Elle est née bien loin d'ici...

Maximilien ne dit rien. Mais malgré lui, brusquement et chaudement, à mesure qu'ils avançaient dans les petites rues, il sentit éclore en lui le rêve de venir habiter là à jamais, oublieux de toutes ses angoisses; d'avoir là, près de cette place d'armes et de ce banc rèveur, une maison, avec un arbre, dans la douceur.

* .

Après le diner, son vieil hôte le conduisit là où il allait tous les soirs; chez les Lhéritier, disait-il, par une accoutumance dont il n'osait plus se défaire: M. Lhéritier, son compagnon de toute la vie, était mort depuis deux ans. Ils continuaient à voi-

siner régulièrement avec la veuve, par habitude, par tranquillité.

Prêt le premier, M. Lise descendit et, au milieu de la rue où ne passaient pas de voitures, se retourna, attendit son jeune compagnon. Son dos se voûtait, ses cheveux gris, longs, touchaient timidement le col de son manteau noir. Sa main tremblait sur la pomme de sa canne. Sans l'avoir jamais connu auparavant, Maximilien, pensant à la camaraderie de jeunesse qui l'avait uni à son père, le trouvait vieilli et changé!

Ils suivirent la grande rue, puis la rue des Remparts. Ils s'arrêtèrent devant une des antiques maisons qui étaient là à se ressembler, à se rapprocher, le soir.

La sonnette retentit beaucoup. Dans le salon qu'emplissait une lampe à abat-jour rose, Mme Lhéritier s'avança, accueillante, souriante. C'était une vieille personne au corsage scintillant de jais, aux mains chargées de bagues remuantes. Derrière elle, à quelque distance, la femme qu'ils avaient aperçue assise sur le banc de la promenade, se présenta, indécise et souveraine comme une apparition.

Maximilien trouva qu'elle était belle. Il trouva surtout qu'elle était différente de toutes les femmes. La blancheur extraordinaire de son teint se révélait mieux que tout à l'heure, alors qu'elle était assise avec le crépuscule autour d'elle. Mais son visage était pareillement incliné, sérieux, méditatif, ses yeux pareillement tristes et simples. Elle était vêtue d'une robe de soie jaune garnie de rubans noirs, une grande robe dorée à la grâce étrangère. Elle ne faisait pas de gestes, ne portait point de bijoux.

On prit place. Mme de Clarens s'assit un peu à l'écart. Un demi-abandon était peint sur elle. Autour de l'immobilité sculpturale de sa figure, ses boucles en spirales brillaient profondément. Parfois elle les écartait de ses yeux avec sa très longue main blanche, qui semblait un lys pensant.

Pendant toute la soirée, elle ne dit presque rien. De temps à autre, interpellée par Mme Lhéritier, elle dressait son cou flexible, d'un geste d'adolescente, et, sortant de son grand silence, répondait oui ou non.

Mais sa réserve n'avait rien de hautain. La preuve qu'elle n'était point méprisante, c'est qu'elle écoutait et regardait. A plusieurs reprises, Maximilien vit que ses regards magnifiques étaient sur lui.

Les autres parlaient, parlaient, comme s'ils avaient besoin de toutes ces paroles. Mais, pour le jeune homme, le silence de Mme de Clarens finit par régner. Peu à peu, à l'entour de lui, la conversation banale devenait plus banale, plus inutile, et s'envolait. Malgré soi, on tournait la tête vers elle, comme si elle vous appelait.

*

Quand Maximilien eut refermé derrière lui la porte de sa chambre, qu'il eut posé la lampe sur la cheminée de bois peint en marbre, il se sentit distrait, dissemblable à lui-mème. Il considéra machinalement cette pièce où il allait vivre quelque temps: un lit à rideaux, une table de bois blanc recouverte d'un tapis de serge verte avec un cahier de papier à lettres et un encrier, un fauteuil bas. Le papier des murs figurait un semis de bluets.

Il leur sourit faiblement, puis se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit. La nuit était si douce qu'il ne la sentit pas entrer dans la chambre. Il s'accouda à la barre d'appui. La lune brillait, on ne la voyait pas; on ne voyait que les cieux qu'elle donnait. Tout était bleu : les toits, les masses de feuillages qui débordaient des murs, les montagnes, les nuages.

Paris est un souvenir déjà lointain. Paris n'est presque plus. Cette nuit qui s'étend est si profonde et si bleue, qu'elle termine tout. Il n'y a plus au monde que l'harmonie sublime qui est là, que le frissonnement tout-puissant, que le cœur éternel, le cœur qui demeure, alors que tout passe comme des fantômes.

* *

Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'aube était encore triste. Il s'habilla avec douceur, descendit, semblable à une ombre, l'escalier brumeux, ouvrit la porte.

Tout était gris et mêlé dans l'extrême matin. A peine au loin, entre les deux maisons d'en face, l'horizon s'éclaircissait pauvrement. Comme il mettait le pied sur le seuil, un souffle de fraîcheur l'atteignit; un coq chanta. Il se sentit confusément glorieux. Il suivit la grande rue effacée. Une ou deux fenêtres s'ouvrirent: des volets battirent comme des ailes trop courtes dans le brouillard et le commencement.

La rue se raréfiait de maisons, s'épanouissait de jardins. C'était maintenant une avenue aux arbres endormis, agités parfois comme d'un rêve, puis retombant au sommeil. L'avenue se resserra, monta, tourna, et fut une route dans la campagne. De chaque côté, des talus s'élevaient; Maximilien distingua des châtaigniers, des pins, des sous-bois encore brouillés du bleu de la nuit, semés de demijours d'émeraude, et débordant d'une immense fraîcheur.

Tout à coup, un premier rayon de soleil dora la poussière où il marchait. Il se retourna, vit le soleil se dégager des brumes et la ville s'éveiller, en bas, au fond du ciel.

L'angelus sonna, à peine sensible, bleu dans l'azur. Un troupeau, aussi docile dans la distance qu'un seul agneau, bêla. Des coqs se répondirent. Les blancheurs des maisons et des routes devinrent blanches; une douce rumeur s'exhala des enclos, des fermes, des asiles, des nids, de tout ce qui vi-

vait. L'adolescent sourit de tout son cœur. Jamais il n'avait été si heureux.

Il reprit sa montée. A mesure qu'il s'élevait, la brise fraîchissait, le caressait plus, le caressait mieux. Les cris des oiseaux éparpillés dans l'azur descendaient vers lui; et les bruits mariés du ruisseau et du moulin, les frémissements et les murmures de toute la vallée venaient à lui, s'approchaient de son oreille.

Il atteignit le sommet du versant. Un plateau aride, légèrement incliné, s'étendit à perte de vue devant lui. L'aurore éclairait de rayons horizontaux ce plateau. Les broussailles dont était hérissé le sol sablonneux faisaient d'amples ombres veloutées.

Debout sur ce champ du soleil levant, adossé à un pan de mur en ruines — un reste d'enclos, où, jadis, un jardin était mort — il vit la clarté du jour envahir le vallon, dorer les plaines, sillonner les gorges, toucher chaque chemin, chaque toit; il la sentit toucher chaque àme.

Il restait en extase devant le matin, le matin qui revient toujours sur le passé, et le fait oublier dans l'éclat de son scintillement suprème, le matin qui luit toujours, au-dessus de tout, le matin, couronne de l'éternité!...

Par la déclivité du plateau, il descendit vers la ville. Tandis qu'il en approchait, les broussailles faisaient place à des champs dessinés, à des haies obéissantes; les taillis, aux bouquets des jardins; des chemins guidaient exactement les pas, et le vent se calmait. Maximilien suivit bientôt des ruelles bordées de murs d'où dépassaient des branches d'arbres fruitiers et des chemins creux avec des buissons.

Tout à coup, il vit, au bout d'une avenue ombragée de platanes aux cimes confondues, Mme de Clarens venir.

Elle marchait sur le semis de lumière que jetaient les feuillages. Elle était revêtue d'une robe blanche que la roseur matinale rosait; elle était vêtue de jour.

Elle portait son large chapeau noir avec cette même grâce languissante, qui, la veille, la rendait si importante. Des brides de tulle noir encadraient sa figure, se nouaient par un vaste nœud. Ses boucles en spirale, telles qu'on en voit autour des visages des portraits anciens, effleuraient ses joues, s'harmonisaient avec les brides de tulle et remuaient soyeusement à la cadence de sa marche. Une de ses mains gantée de blanc tenait une ombrelle fermée; l'autre allait, à demi close, longue, distraite.

Quand elle fut près du jeune homme demeuré à la place d'où il l'avait aperçue, elle leva les yeux, et lui tendit la main.

Elle ne souriait pas, et comme la veille — comme toujours sans doute — elle n'avait point de bijoux.

Il ne l'avait vue qu'aux rayons de la lampe et qu'aux rayons du soir. Dans le matin, il remarqua combien son teint, quoique merveilleusement pâle, était cependant rose et tendre, et combien ses yeux étaient cerclés de bistre. Elle était encore plus belle et plus profonde qu'il l'avait cru. Elle retira ses doigts des siens et, d'être regardée. elle rougit. Les regards semblaient la toucher comme des souffles. Elle baissa un instant son visage et demeura là, debout, devant lui.

Sans savoir rien d'elle, il sentait qu'elle était grandement simple. Quelle que fût la raison de l'admirable silence qui l'entourait toujours : une souffrance calmée ou une vision aiguë et mélancolique de la vie. à coup sûr, elle était simple. Et la simplicité est un secours entre les êtres : les passants au cœur simple ne sont plus des inconnus l'un à l'autre.

Mais il pensa pourtant avec une surprise presque angoissée qu'il ne savait même pas son petit nom.

Le soleil déjà ardent perça la voûte de feuillage. Elle se pencha pour ouvrir son ombrelle. Dans ce mouvement, ses deux bras s'étendirent un peu, sa taille se cambra en avant et, du bord de sa robe blanche, le bout très effilé de sa bottine dépassa. De sa toilette plus épanouie un parfum lointain, mystérieux et sacré, se dégagea, qui faisait rèver à de l'encens.

Elle le regarda, toujours sans sourire, avec sa seule beauté.

Elle dit : « A ce soir », fit une inclinaison de tête et passa.

Il la contempla s'en aller. Et le matin lui parut être un commencement infini, une enfance. La seconde partie de la journée fut consacrée à une promenade dans la montagne. M. Lise voulait initier le jeune citadin aux formes grandioses que la nature revêt dans ces régions.

Il le mena à d'immenses spectacles de montagnes. Ils suivirent la crête de la vallée. Ils découvrirent tour à tour à leurs pieds des chaos de rochers amassés dans un étrange équilibre pareil à une chute incessante; d'amples pâturages qui s'étendaient tranquillement, des océans mouvementés et enchaînés d'arbres, des ravins verdoyants, où quelque chaumière rayonnait de fumée, d'où montait un murmure que sa grandeur même apaisait, et auquel on prêtait l'oreille en se penchant.

Ils ne rencontrèrent personne. Ils marchèrent longtemps sans quitter les sommets et à chaque pas, le spectacle, le vertige changeait. Maximilien, assailli par l'éternel souffle du vent, en proie à mille impressions diverses, regardait. Ils n'échangèrent pas une parole, mais plus d'une fois, son vieux compagnon et lui se rapprochèrent, sur quelque crête rocheuse, et se donnèrent la main, par petitesse, par solitude.

Tout l'après-midi, ils errèrent ainsi dans ce séjour de grandeurs. Lorsque le soleil commença à descendre dans le ciel, ils prirent le chemin du retour...

Oh! cette magnificence des choses, Maximilien l'éprouvait autant qu'on pouvait l'éprouver. L'odeur des montagnes, des forêts, l'odeur profonde de l'espace, il la subissait aussi fort que le vieil homme qui se troublait à côté de lui, et tous deux partagèrent le large frisson d'admiration qui marqua la fin de cette journée, lorsqu'au dernier tournant, subitement, le coucher du soleil régna au travers des montagnes qui leur faisaient face.

M. Lise sit un geste et sortit de son mutisme.

- Regardez! regardez: le lac!

Ils suspendirent leur marche. Le vieillard restait sans bouger au bord du gouffre de la vallée, se faisant atome de la nature, se faisant immobile comme une chose, se livrant avec tout le calme et la docilité qu'il pouvait donner, à la splendeur de tout. Maximilien s'avança plus près encore du bord de l'abîme, se pencha, s'appuyant sur le tronc d'un arbre aux bras larges et desséchés, d'un arbre plein du ciel.

Un extraordinaire tableau resplendissait. Au fond, un lac d'une insondable douceur se teignait des derniers feux du jour. Puis, le mur de la montagne s'érigeait, noir, à demi-escaladé par une énorme roche aux formes et aux gestes grandioses, groupe colossal d'aveugle et stupide sculpture. En haut du mont, au profil déchiré de sapins, on apercevait les ruines d'un château fort qui s'éternisait là. Et vers cette montagne flottaient les bruits épars du vallon : la vie, le travail semblable aux gestes déchaînés des rocs, le repos comparable à l'espace; et il flottait aussi, sortant à demi du lac, une écharpe argentée de brume par laquelle commençait déjà le grand

recueillement des nuits. Au-dessus de tout, dominant la vue, une étoile à peine visible, frêle et bonne, une étoile qui venait.

- Ah! dit M. Lise à mi-voix, sans faire un mouvement, en prière, ah! il n'y a que la grandeur qui soit douceur.
- « N'est ce pas, reprit-il, que la nature est ce qu'il y a de plus vrai ? »

Maximilien, lui qui avait jusque-là cherché dans la profondeur même des êtres la lumière, l'enfant du grand cœur humain, sentit deux larmes lui monter doucement aux yeux. Était-ce une volupté nouvelle?

- M. Lise l'observait; il constata son émotion.
- Vous aimez la nature?
- Oui.
- Il faut l'adorer, murmura le vieillard.

Il répondit encore: oui. Et les deux larmes qu'il avait senties monter se formèrent dans ses yeux. Était-ce une volupté nouvelle?

Un monde de pensées remuait en lui. Il regardait. Il regardait tout entier le crépuscule s'accomplir. Le soir... Le soir. Le soir qui naissait serait semblable sans doute à celui de la veille, et l'amènerait vers la vieille maison de la ville basse, vers la dame à la figure de lumière.

Oh! c'était à cela qu'il pensait tandis qu'il se sentait étreint par un sentiment religieux. C'était pour cela qu'il avait frissonné comme au delà de lui même en voyant tomber les pourpres du ciel. Le crépuscule élaborait sa vague espérance, effectuait son rève. Le couchant faisait sur la montagne le grand rite de son cœur. La femme au silence radieux approchait avec le soir; l'ombre l'avait donnée, l'ombre la rendrait; elle était l'ange de l'ombre, et comme l'ombre naissait partout, il était universellement heureux.

« Blasphème! Petitesse! » aurait dit son compagnon, s'il avait su. Non! Le pauvre homme en contemplation devant la grandeur de l'apparence se serait trompé. C'était au contraire plus de croyance et plus de sainteté!

Maximilien, qui avait tant compris la grandeur du cœur, n'avait point changé. C'était toujours la même espèce de gloire qui le baignait. Il n'était point tombé dans le piège de quelque spacieuse idolâtrie, et s'il avait pleuré, c'était à cause de son cœur.

... Il ne devait pas la voir pourtant ce jour-là. Il était trop tard lorsqu'ils parvinrent aux faubourgs de la ville semée de lumières. La journée était désormais finie pour lui, et il désira le lendemain.

Sur la route, de loin, il vit s'avancer une foule de touristes. Il crut un instant qu'elle était parmi ces personnes : une dame en blanc avec un chapeau noir... Mais à mesure qu'il se rapprochait, la ressemblance se dissipait, impitoyable. Ce n'était pas elle...

Il se moqua tristement de lui-même, mais il avait été touché par la présence réelle que la passante inconnue lui avait évoquée, lui avait prêtée... Près de l'entrée de la ville, des enfants et des jeunes filles étaient réunis autour d'une fontaine à colonne. C'était un gazouillement de voix. Il faisait assez sombre. Les mères étaient obligées de se pencher pour reconnaître leurs enfants, qu'elles venaient chercher.

Maximilien dit à M. Lise:

- Il y a longtemps que vous connaissez Mme de Clarens?
- Oui. Elle vient souvent ici. Je l'ai connue toute jeune fille. Elle a peu changé. Elle s'appelle Évangeline.

Maximilien eut hâte d'être seul. Dès qu'il fut seul, il murmura à haute voix, comme s'il ne pouvait plus contenir en secret ce nom:

— Madame Évangeline.

Et à la fin de ce deuxième jour, appuyé, comme la veille, à la barre tranquille de la fenètre, il pensa à son passé, aux siens, à son père dans un grand élan reconnaissant de vivre et de sentir, et, les yeux chargés d'attendrissement, il adressa comme une prière d'actions de grâce à celui qui lui avait donné le jour.

* 1

Le lendemain ce fut une lente et grandissante joie parce que le soir serait. Le matin, du soleil clair entra dans sa chambre. Il disposa la petite table de bois blanc près de la fenètre, s'installa, écrivit à Jacques, dans la lumière neuve. Il lui parla avec un redoublement de tendresse, des soins pleins de trouvailles, une richesse de mots et d'idées. Il éprouvait un besoin de raconter les grandes choses qui l'entouraient. Il essaya de dépeindre cette nature et ces horizons, bienheureux effort sacré de donner sa vérité, de sauver son émotion qui s'était toujours manifesté en lui aux moments les plus doux.

Il décrivit la vallée, les montagnes, les crêtes monstrueuses, mit des détails : il dit que la veille, sur un petit sentier, au bord d'un champ d'avoine, il s'était baissé pour regarder scrupuleusement une fleur.

Il était plein d'étonnements. De l'enfance revenait sur lui, lui rapprenant joyeusement les trésors de la vérité, lui enseignant à nouveau l'ombre et la lumière et l'exquise différence des heures.

Il avait, de l'enfance, l'envie de contidence et d'appui, et aussi la naïveté, les petitesses... Il éprouvait une espèce de timide plaisir à faire les moindres choses. Il se regarda dans une glace, furtivement d'abord, détailla les traits de son visage; il se vit pâle, méditatif, mal assuré, et le front pourtant ambitieux. Et il ressentit une joie ingénue et sacrilège de ce bel air grave, si péniblement gagné.

La journée passa vaguement. Puis, comme le soir approchait, il devint plus tranquille. En attendant le diner, il s'assit sagement sur une chaise et resta là longtemps, à penser, à espérer, à se baigner dans la belle lumière : celle qu'on ne voit pas, celle qu'on touche.

A diner, M. Lise lui annonça qu'il se sentait fatigué et qu'il préférait ne pas sortir, ne pas aller, comme d'habitude, voir sa vieille amie; il lui serra la main et monta dans sa chambre.

Une détresse s'empara de Maximilien dès qu'il fût demeuré seul dans la salle à manger où la bonne desservait. Puis il se leva; il sortit, troublé comme un pauvre qui va voler.

Il traversa la petite ville toute grise sur laquelle la lune neigeait célestement. Il se dirigea vers la rue des Remparts; il ralentit le pas graduellement, de sorte qu'il s'arrêta à quelque distance du seuil qui, malgré lui, l'avait appelé. Une fenêtre était éclairée, dorée dans la façade un peu bleuissante. Et cette lueur dorée lui fit une aumône, et suffit à le reposer,

Puis la lumière s'éteignit et il ne savait que penser. La porte cochère grinça, s'ouvrit, et il vit apparaître les deux dames de la maison.

Il se dissimula dans un coin sans savoir pourquoi, de toute la force de son rève.

Mme Évangeline se tint un instant assez près de lui, enveloppée de noir, droite, immobile, en atteudant que la vieille dame eût fermé la porte à clef. Puis elles se mirent en marche d'un pas très lent. Mme Lhéritier avait dit à mi-voix: « Il fait bon. »

Quand elles furent déjà loin, Maximilien se détacha de l'ombre, et les suivit. Elles allaient du côté de la plaine, toujours de leur marche alanguie de promenade. En quelques instants, hors de la ville, elles s'engagèrent sur une route bordée de champs, ombragée de noyers. A leur suite, loin, il s'y risqua. Pour que ses pas ne fussent pas entendus sur la grande voie déserte, il marcha à côté de la route sur la lisière terreuse et douce des champs.

Il allait effleurant de loin cette présence, cette sorte de sourire que cette femme, qui ne souriait pas, avait pour lui, ne pouvant pas approcher plus, ayant le vertige d'elle.

Les promeneuses ralentirent leur marche, firent volte-face. Il s'arrêta, tremblant, quand il la vit, au loin, se retourner dans l'azur sombre avec tout son soufire.

Il se dissimula. A mesure qu'elles approchaient, on entendait leurs pas, et un chuchotement s'exhalait d'elles. Elles passèrent. Mme Évangeline, un peu penchée selon son indéfinissable grâce, avait sur la figure un reflet suave et bleu. Et, dans une fraîcheur de brise, il avait senti l'haleine de son parfum.

Il revint plein de son image, révant de tout oublier, de tout oublier! Elle changeait la vie, elle changeait les choses, elle était la solitaire sublime du monde.

Les jours passèrent... Bientôt Mme Évangeline allait partir.

Le temps tourna au gris, à la pluie. Des rafales

arrachèrent les feuilles. On dut rester réfugiés dans les chambres sombres et humides, en s'approchant des fenêtres pour y voir. Les mauvais jours venaient, avant-coureurs du grand malheur de l'hiver.

Oh! toute cette histoire s'achèverait-elle ainsi, sans rien? Ces jours finiraient-ils tout entiers? Ne s'approcherait-il pas d'elle, un jour, pour lui parler enfin, pour lui dire le frisson divin de lui-même, l'Évangile de son cœur?

Mais, près d'elle, il était silencieux et caché comme son cœur.

* *

Les derniers jours. A la fin d'un jour où ils s'étaient fatigués tous à parcourir une des parties les plus étranges des environs — des vastes landes déclinantes, plantées de pierres tristes, qui semblaient avoisiner la mer —, Maximilien se trouva sur le chemin à côté d'Évangeline, et c'était pour la dernière fois. Il avait ralenti le pas, vaincu par une sorte de douceur; elle l'avait ralenti, aussi et ils étaient seuls, abandonnés des autres.

Il était déjà quatre heures du soir. Le temps s'était remis au beau, ce jour-là, c'était sans doute aussi pour la dernière fois. Les chemins étaient secs; le ciel très haut. Sous le rayonnement du soleil, la nature songeait à l'été sans mélancolie, et voulait bien mourir, et attendait.

Il regarda la jeune femme, qui allait près de lui

avec son àme de silence. Elle était, en ce jour suprême, semblable à ce qu'elle fut le premier jour, sur le banc, dans l'inoubliable crépuscule qui la nimbait. Elle était admirablement semblable à ellemême; elle ne changeait pas. Inclinée un peu en avant, l'air immensément exilée, avec ses boucles de ténèbres, ses yeux très meurtris, sa figure sans sourire, sans parole, simplement blanche, belle comme le jour.

Et elle lui apparut si sacrée et si suave au seuil de la séparation qu'il sentit s'élever en lui le génie de s'avouer à elle ; la prière lui vint aux lèvres et aux doigts...

Il approcha sa main de la sienne, la prit et la porta à ses lèvres.

*

Elle ne dit rien ; elle le regarda, puis détourna la tête.

Et le silence, qui se prolongeait de plus en plus précieusement, devenait une bénédiction, et apprit à Maximilien qu'elle était aussi troublée que lui, et que depuis ces quelques jours, tous deux s'étaient aimés.

Ils s'arrêtèrent, en proie à cette lumière d'être tous deux pareils.

Les autres n'étaient plus en vue; les autres n'existaient plus.

Il balbutia:

- Évangeline...
- Comme mon nom est doux, murmurat-elle.

Autour d'eux tout était admirable. La brise s'arrêtait, et le soleil aussi s'arrêtait. Les rayons étaient posés sur les champs. Toutes les couleurs, vert, rose, mauve, étaient dorées. Là-bas, une maison palpitait, et au pied de cette maison, un verger illuminait l'ombre qu'elle faisait sur la plaine. Des êtres vivaient épars dans la campagne splendide. Dans les champs sillonnés d'ombres, à la fin du travail, on croit voir s'incliner les paysans qui cherchent. Au loin, en silhouette sur le ciel, un vieux laboureur passe, qui traîne ses outils, et dont le rude labeur est une caresse pour les siens. Une femme, une faneuse, près de disparaître dans un chemin creux, avec sa robe couleur de la terre et de toute l'ombre des vallons, tourne vers le soleil d'or, l'ostensoir d'or de sa face.

Une ère de paix et de tranquillité naissait à partir d'eux, s'épandait sur les chemins gris où ils allaient s'avancer. Leur harmonie se saisissait de toute chose, et tout était encore plus beau que tout.

Et il dit:

- Je vous aime.

Elle était là, immobile, à entendre, à accepter, à diviniser ce qu'il disait; elle était là!

Leurs mains se joignirent, leurs doigts se serrèrent, leurs yeux, inutiles, se fermèrent. Et pendant quelques secondes, ils se tinrent debout, au milieu du chemin, insensibles à tout le reste, faisant la nuit, vague couple aveugle, amour!

Puis très vite, les feux du couchant s'éteignirent, et les ténèbres s'amoncelèrent. D'un même mouvement, tous deux se remirent en marche, comme s'ils fuyaient. Le vent souffla, déjà glacé. Dans les derniers jours de septembre, dès que le soleil est couché, on voit l'hiver. Ils grelottèrent.

Et s'étant penché, dans la pénombre, vers sa compagne, vers la figure extraordinaire, il vit passer, dans ses yeux divins, de l'épouvante, du vertige.

L'épouvante de la séparation inévitable et prochaine, le vertige du goustre où ils allaient tomber lentement, l'un hors de l'autre, et qui était l'éternité du temps.

Et comme tout à l'heure au milieu du chemin ils s'étaient arrêtés d'extase, de nouveau, ils s'arrêtèrent la main dans la main, songeant qu'ils ne se reverraient jamais plus, que les époques allaient les effacer, que leur mort commencait.

Comme tout à l'heure, ils regardèrent devant eux, et alors cette idée de la mort, ils la lurent partout. Ils contemplèrent au milieu des champs obscurcis un rideau d'arbres aux sommets encore empourprés, ils levèrent leurs yeux de fugitifs vers ces feuillages que le soleil dorait et que l'automne aussi dorait comme un soleil plus immense. Et cela leur parut le geste, la présence même de l'infini du temps qui passe et ensevelit tout, et cela fit saigner la plaie commune de leur cœur.

Oh!en présence de toute cette destinée d'adieu qui tombait, de tout ce néant qui prenait place, de cette détresse démesurée qui se préparait et qui était encore douce et heureuse, ils tremblèrent comme deux feuilles dans l'orage tranquille du soir.

Elle dit tout bas.

- Nous allons être seuls...

Plus frappée, plus slagellée par la vérité, la femme baissa son visage si important, et elle, qui était pourtant impériale et royale, elle pleura, à cause de l'éternelle raison qu'il y a de pleurer.

— Ah! dit-il, vous comprenez toute la douleur! Les mêmes pensées les agitaient, les envahissaient graduellement, et ils s'enveloppaient d'un même tremblement, dans l'ombre. Ils étaient unis par un poignant frisson d'angoisse comme on est uni par un poignant frisson de volupté.

Ils continuaient à regarder, à abandonner leurs regards devant eux, précipitant leur marche, se sentant petits, arrachés l'un à l'autre, près de s'en aller dans l'étendue et dans la durée.

Et dans l'assombrissement, on aurait pu voir ce couple, ces êtres qui tremblaient, qui se tenaient et se débattaient l'un vers l'autre, l'un pour l'autre, comme les deux ailes d'un grand oiseau...

A l'ouest, se profilait sur les nuages, un tertre rocheux et sur ce soulèvement informe de la montagne, on distinguait un entassement mégalithique, effort millénair : de la race. La jeune femme étendit sa main aussi belle, aussi petite, aussi fragile qu'une fleur, vers ces vestiges, et dit, comme racontant un rêve d'angoisse et de tristesse humaine, de surnaturelle grandeur, d'exacte réalité:

— ... Autrefois, il y a des siècles, un être perdu comme une bête au fond de la nature, est sorti en rampant de cette crevasse de montagne qui a toujours été, s'est avancé sur ce tertre, et s'est arrêté ici devant des ruines!...

Elle ajouta, levant sa figure pleurante, sa figure vraie:

— Comme nous sommes chassés par le temps et l'espace!

Elle avait de ces paroles profondes, si simples et si véritables. Elle avait l'esprit étrange et divinatoire et les gestes définitifs de ceux qui ont un grand cœur ou bien de ceux à qui la vie arrache le cœur et le montre. Ceux qui s'en vont, les victimes, les mourants.

Mais Maximilien se redressa éperdument en face de cette destinée qui tombait avec le soir, de cette agonie qui régnait. Il eut un cri de révolte.

Il dit: non! Il répéta, seul écho à lui même: non!

Il sentit contre ces forces de séparation, de sacrifice, de mutilation, son être se rebeller. Eh! quoi! le cœur n'est-il pas plus grand que tout? Il voulait tendre la main vers quelque chose de stable, de fort, de vrai, pour arrêter le néant. La vérité, la verité! Il voulait la saisir avec ses mains.

Alors, il osa porter la main sur cette femme

qui respirait là si saintement, celle qui venait de s'avouer, celle qui, malgré la force du passé, était tout pour lui, sa sœur et sa fiancée, sa beauté, sa tendresse et sa charité... Il osa lui saisir les poignets et lui dire tout bas:

- Si vous vouliez!...

Elle tressaillit... Ils songèrent aux mêmes choses, à ce qu'on nomme l'accomplissement de l'amour, à ce qui vient toujours après tout... Ces baisers, cette étreinte ... Et il serra les fins poignets, avec ses mains tentées et affolées, avec ses mains pensantes et sublimes.

Ses mains qui pensaient sublimement à arracher tous les voiles de la terre, et la pudeur, premier et dernier voile ; à toucher la vérité, la vérité nue, la lumière même de cette créature, à approfondir ses secrets, à fouiller sa beauté, à effacer tout ce qu'il est possible d'effacer d'ombre entre deux cœurs!

Oh! que rien ne soit plus caché et dérobé d'elle, qu'elle soit vraiment toute présente, qu'elle soit! Rève immense: qu'elle soit la totale compagne. Une amante est une amie plus parfaite, c'est une sœur plus pure. Oh! que rien ne soit plus caché d'elle: ce n'est pas autre chose que cherchent ces pauvres efforts qu'on nomme les caresses, cette mendicité tombante qui s'appelle l'étreinte, ce n'est pas autre chose au monde!

Il l'attirait contre lui. Il vit tout près de la sienne, souffle à souffle, tandis que leur double fantôme frissonnait dans le soir et le froid, sa figure blanche, claire et douce, comme l'astre des nuits, astre d'une profondeur plus profonde que la nuit. Et il entrevoyait l'obstacle qu'il y a entre les êtres, le linceul d'espace devenir vague, le prodige d'amour et de communion éclore. Il entrevoyait plus encore, le dernier but, la dernière chose, l'intense et puissante volupté, le moment où la chair sombre s'éblouit d'un éclair de sang, où la séparation devient folle et doute d'elle-mème, et chante, et rit...

Il lui dit plus fort, pensant de tout son poids à elle:

- Je vous aime!

Puis il dit.

- Je t'aime!

Dire vous, c'est parler; tutoyer brusquement, c'est toucher.

Elle avait mis sa tête sur son épaule, elle livrait tout le parfum de ses cheveux... Défaillante, petite à côté de lui, femme après tout, faible comme une biche blessée...

Et pourtant le grand embrassement ne fut pas. Elle refusa. Elle avait été tout à l'heure tellement atteinte, tellement troublée par le vertige du temps qui passe et fait tout mourir en passant; elle était tellement pleine de l'idée de l'infinie pauvreté, qu'elle dit:

— Λ quoi bon?... A quoi bon tout?... puisque nous serons seuls!...

Ce n'était point quelque appréhension morale ou sociale qui la faisait ainsi penser. Elle était audessus de toute considération artificielle. Mais elle était grande et lucide et sincère et — il l'avait vu — elle comprenait toute la douleur.

Il approchait ses lèvres de sa figure; elle ne voulut même pas qu'il les posât. Même pas un baiser. Elle répéta d'une voix très basse, presque aussi pure qu'un soupir:

— A quoi bon ?... A quoi bon reculer un peu le commencement de l'éternité ?... Nous ne ferions qu'attiser nos regrets, que martyriser notre avenir.

Et les grands yeux de velours lui demandaient à la fois de l'aimer et de la laisser, lui demandaient infiniment de souffrir. Elle était toute-puissante. Il obéit, machinal, comme un animal dompté... Il s'écarta, et il n'y eut jamais entre eux que ce baiser déchiré...

C'est ainsi que se termina cette idylle qui fut tout l'amour, avec son matin et son soir. Elle finit grandement, dans le silence et dans l'immobilité.

* *

Les deux blessés regagnèrent la vie, ils rejoignirent les autres. Ceux ci les attendaient au seuil d'une auberge, première maison du village où l'on devait s'arrêter. Quand ils parurent, on ne leur dit rien; ils ne dirent rien.

On rentra dans la salle à manger. Une servante alluma les lampes.

On la regarda faire. Quelqu'un constata:

- Il commence à faire froid.

Et sur la vitre grinçait et battait le souffle désolé de l'automne, de l'hiver, et des autres étés futurs.

* *

Le lendemain, veille du départ de Mme de Clarens, les deux jeunes gens ne se parlèrent point. Dans l'après-midi, tandis que tout le monde était réuni dans le salon de Mme Lhéritier, la sonnette de la porte cochère retentit.

Un instant après, la bonne monta.

- C'est un monsieur qui a su que la maison était à vendre et qui vient visiter.
- Faites-lui voir les pièces, dit la maîtresse de maison.

On entendit monter des escaliers, ouvrir des portes. Puis le visiteur fut introduit au salon. C'était un homme d'une quarantaine d'années, bien vêtu, gros, pâle, aux yeux bleus hésitants et clairs. En pénétrant dans la pièce, il regarda tout autour. Sa physionomie était timide, et il semblait gêné, avec une arrière-pensée.

J'ai vu que vous vouliez vendre la maison. J'ai voulu la voir, la revoir plutôt... Figurez-vous que j'y ai habité, moi, autrefois — il y a dix ans... Bien des choses sont arrivées depuis. J'ai voulu voir — mais c'est trop grand, oui, trop grand... Adieu,

Madame, je vous remercie, je vous remercie beaucoup.

Avant de se retirer, sur le seuil, il se retourna et regarda les deux fenètres et les murs. Maximilien n'oublia jamais la grandeur de ce regard.

Lorsqu'il fut parti, la bonne dit:

- En entrant, il a regardé l'antichambre comme on regarde une église.
 - Il a voulu revenir.., dit Évangeline.

Elle ajouta:

— On ne revient jamais... On ne peut pas plus toucher le passé que l'avenir!

* *

Maximilien ne se coucha point. Il sortit au commencement du jour comme le premier matin qu'il fut à R**. Ses pas le portèrent sur la route suivie lors de ce premier matin. C'était la même heure, les mêmes choses. En quinze jours, rien n'avait changé. Au même endroit, le soleil perça les brumes de la vallée. Il s'éleva sur le plateau que le vent balayait, s'arrêta à l'enclos sauvage, cimetière de jardin. Il revint par les fermes. Rien n'avait changé... Pourtant, quelle différence, quelle différence éparse, quelle différence aux cieux !

Le soleil, c'est la dévastation même, c'est l'abandon et la famine; le soleil, ce n'est rien. Car la nature est vide; les choses ne sont que des choses, el la splendeur des choses, c'est nous. Pour qui s'arrête à la surface de la réalité, les spectacles de l'étendue semblent revêtus de beauté, comme d'un manteau; mais pour qui voit mieux et plus, la beauté n'est que la charité des passants.

Par une brèche de la montagne, il vit dix villages apparaître, s'épanouir de clarté, et il dit :

Elle va s'en aller!...

* *

Elle s'en alla à quatre heures du soir.

On avait dit: « Il faut se mettre en route pour la gare ». Le tiède soleil emplissait les doux chemins qui y conduisaient.

Les quatre personnes allaient côte à côte. Maximilien regardait Mme de Clarens comme un petit enfant regarde le monde. Il suivait ses gestes, les grâces de sa toilette... Il la voyait mal. Un départ a quelque chose d'éblouissant; on est déjà parti, lorsqu'on part.

On dépassa les dernières maisons du faubourg. Près de la haie d'églantiers, une petite fille leva les yeux, et tout d'un coup, sans raison apparente. sanglota.

Mme Évangeline se tourna vers Maximilien:

- Elle pleure comme si elle m'aimait beaucoup.

Le soleil dorait ses lèvres tandis qu'elle donnait cette parole.

M. Lise et Mme Lhéritier, soit intentionnellement,

soit par instinctive prédilection de vieux amis dont les jours s'épousaient, se mirent à marcher ensemble. Elle ne dit pas : « Consolez-vous, vous m'oublierez. » Elle ne dit pas non plus : « Nous nous reverrons. » Elle était comme la vérité même, et la vérité, c'était le silence et le silence.

Les constructions basses de la gare apparurent devant eux. Maximilien répéta, monotone, enfantin: « Nous allons mourir, »

Ils pénétrèrent sur le quai. Elle monta dans un compartiment, et pencha dans l'encadrement de la portière sa figure blanche. Un coup de sifflet d'un employé, un coup plus fort.

Le train s'ébranla, les arrachant doucement les uns aux autres.

Elle est là, elle est là encore tout près, à la portée de ses mains, pourtant il ne la touchera jamais. Elle sourit, elle aime, elle est belle, ils seraient heureux, et pourtant elle s'en va, inaccessible, irréelle. C'est vraiment un ange. Hélas, l'être est un ange pour l'être!

Le train tourna. Elle n'était plus.

Ils revinrent lentement. Ils stationnèrent devant le passage à niveau, encore fermé à cause du train. Mme Lhéritier, qui avait tout remarqué depuis quelques jours et pourtant n'avait cessé de sourire tant c'était peu de chose, s'approcha tout près de Maximilien et lui dit d'un ton maternel:

 Vous oublierez... On ne serait pas un homme si on n'oubliait jamais les petites émotions de son cœur. Sans qu'il songeât à répondre, elle ajouta, tout à coup pensive et profonde, atteinte sans doute par la meurtrissure et le délice de quelque souvenir ressuscité en elle:

— Ce serait trop beau, si on se rappelait tout ce qu'on a subi!

٠,

Dans les jours qui suivirent, il souffrit cruellement, plus encore qu'il n'aurait cru. On souffre toujours plus qu'on ne le croyait: la douleur est toujours une inconnue.

Il ne trouvait plus de goût à rien. Son orgueil, sa force, étaient brisés. Plusieurs fois il voulut retourner dans les lieux où ils étaient allés ensemble. Mais il ne continua pas sa marche: on ne revient jamais.

Il fut assailli de regrets brutaux, de projets insensés: Aller là-bas, dans la ville où elle respirait, la revoir, lui parler, la voir, voir ses yeux, ses mains, sa robe!... Il trembla des commencements d'actions... Peut-être... A quoi bon? Cette démarche matérielle rassasierait - elle leur cœur? Non... le cœur veut toujours plus, toujours plus. Il y a une damnation grandissante de désir en lui. Les actions ne servent à rien à cause de la grandeur qu'on a. Il comprenait, maintenant qu'il n'était plus ébloui et affolé par sa présence, la signification de ce soir immense où, sublime, elle s'était avouée, où plus sublime

encore, elle s'était refusée. Si, bouleversés d'un mystérieux frisson, ils n'avaient pas fait de gestes humains, s'ils étaient restés tranquilles, ce n'était pas par humilité, par défaite, ce n'était point bien qu'ils l'avaient cru peut-être —, parce qu'ils étaient trop petits, c'est parce qu'ils étaient trop grands. Leur cœur, leur mendicité dépassait tout le pouvoir des gestes, des faits, tout le possible, tout. Rien de ce qu'ils pouvaient faire n'était assez important pour combler le vide, la soif de leur cœur. Et ils étaient restés tranquilles par immensité. Si l'on souffre, ce n'est pas de faiblesse, c'est d'ouvrir au-dessus de toute chose réelle un trop fort et trop infatigable rève. Le mal, ce n'est pas le destin des choses, c'est nous-mêmes avec notre déchaînement! Et c'est pour cela qu'il n'y a pas pour nous d'asile.

Il revint à Paris le soir d'un jour où, errant à travers la campagne, il avait éprouvé à chaque pas, dans la montagne, dans les champs, dans le ciel, la révélation divine de son absence. A Paris, dans la grande gare sombre, voilée. Jacques était seul à l'attendre. Maximilien l'embrassa étroitement, le regarda, le trouva différent.

Jacques, qui savait tout lui demanda tendrement s'il souffrait beaucoup.

- Non, répondit-il, puisque je te retrouve.

L'approche de l'ami, de celui qui, en écoutant, console, embellissait déjà son chagrin et sa fatigue. Là-bas, cela avait été un peu de bénédiction de lui écrire, jour par jour, la vérité. Maintenant, il le revoyait profondément!

Et Maximilien tenait le bras de Jacques, ressentait chaque pas fait ensemble, le regardait, l'aimait.

Pourtant, cette impression de changement qu'il avait recueillie sur la figure de Jacques, dans la clairvoyance, la pureté du retour, s'affirma, fut partout. Une nouvelle lumière semblait être dans la lumière. Jusqu'au sein de leur asile, dans cette chambre de Jacques, si douce que son silence était presque pareil au leur, il trouva quelque chose de changé; et partout, il fut averti par un frisson que leurs deux vies ne seraient plus jamais ce qu'elles avaient été: mêlées et suffisantes l'une à l'autre!...

Parce que lui même était changé. Bien que brève, cette séparation où il avait beaucoup vécu, beaucoup vieilli, avait ravagé la vérité... Son cœur, qui avait pleuré hors de leur fraternité, cherchait, tout troublé, une satisfaction émouvante et vive dans cette fraternité déjà vieille, et ne la trouvait plus. Trop douce, parce que trop échangée, hélas! n'ayant plus les dramatiques péripéties du rapprochement, l'amitié n'avait pas la force de l'apaiser, et de rendre désormais heureux ses jours.

Et une parole obscure et déchirante vint à sa mémoire, comme une blessure :

- On ne revient jamais.

Eh quoi! même lui, lui qui ressentait et comprenait tout, lui, si différent des autres, il était accessible comme les autres aux reniements de l'habitude, aux reniements de l'oubli!

Et il eut peur comme au seuil du néant.

* 4

Comme avant, plus même qu'avant, puisqu'ils étaient libres de leur temps, ils se virent à toute heure du jour. Mais leur paix d'être ensemble n'était plus si parfaite. Souvent l'un près de l'autre, leurs fronts retombant lassés, leurs yeux se quittaient pauvrement. Ils ne se suffisaient plus l'un à l'autre, et cherchaient; ils étaient en une sorte de solitude enchaînée...

Ils parlaient de l'avenir.

- Qu'est-ce que nous ferons plus tard ?...

Ce souci, qu'ils n'avaient point naguère, les fatiguait en les inquiétant.

L'un d'eux ajoutait:

- Nous ne nous quitterons jamais.

Et cette parole dorait un peu la fenêtre, puisque c'est nous qui donnons la clarté, mais cela ensuite s'effaçait.

De plus en plus fréquemment, ils causaient du passé, lentement, ainsi qu'on s'endort.

Pelotonnés, pliés, ayant besoin du feu et des murs, ils sentaient monter en eux et les envahir, le regret de tous leurs jours, et l'amour de revoir ces lumières.

Ils se racontaient les premières fois qu'ils s'étaient connus, les premières choses communes: le collège, les sorties, l'hiver précédent qui fut si bon, et l'été, et Évangeline—Maximilien disait qu'il ne l'aimait plus, mais il était impossible d'effacer ce visage de cet été.

A leurs voix appelantes, à leurs yeux, le présent s'en allait et le passé venait. Ils essayaient de refaire autrefois et ne le pouvaient pas.

- Je ne te vois plus bien, disait Maximilien.

- Ah! ajoutait il, je voudrais...

Sa phrase s'interrompait. Il ne pouvait pas, he savait pas dire ce qu'il aurait voulu. Est-ce qu'on peut dire tout d'un coup ce qu'on voudrait quand on ne croit pas en Dieu! Il aurait voulu modifier la réalité, changer les jours, estacer ce qui avait été, faire que ce qui n'était pas, fût. Il aurait voulu être heureux auprès de son frère. Ah! vouloir l'impossible, miracle du vouloir!

* ,

Un jour qui suivit ces jours, un après-midi, Maximilien était seul dans le salon, noyé dans les ombres du mauvais temps, découragé, triste, en proie à l'ennui, souffrance sans nom, souffrance totale. Depuis le matin, il pleuvait. La fenêtre aux rideaux tombants, flétris, était brouillée et grise. Le jeune homme tournait ses yeux vers ce déluge.

Il entendait de la cuisine un bruit de vaisselle monotone... Et son père était aussi dans la maison, mais il n'aurait pas su quoi lui demander pour se consoler, et s'il l'avait su, son père n'aurait pas su que lui répondre. Il n'avait pas la force d'aller chez Jacques — et ses regards s'étourdissaient à chercher l'impossible à la fenêtre endeuillée, presque éteinte par l'éternelle pluie. Devant lui, sur un guéridon se trouvait un album et des crayons, car depuis son retour, il s'était mis à étudier un peu le dessin.

Machinal, il essaya de faire, de mémoire, le portrait d'Évangeline... Non, il ne l'aimait plus; il ne l'avait pas réellement aimée. Il avait été blessé par sa présence de femme; mais il sentait trop la distance, la séparation, l'impossible, tomber à jamais sur ce rêve... Il ne l'aimait plus... Pour qui s'enivre de sa pauvreté, n'aimer plus, c'est presque regretter deux fois!

Les doigts évoquèrent le profil de l'étrangère qui fut si proche. Plus attentif, il se pencha, et fit la forme de son front, la courbe de ses sourcils, l'ovale de son visage, et la nuit de ses yeux dans ses paupières de pénombre...

Alors, par un pur hasard, il se trouva que ce portrait ébauché par sa main maladroite fut d'une parfaite, d'une tragique ressemblance. Dans la chambre humide, glacée, et pleine des fumées de l'hiver, il vit ces quelques traits s'auréoler divinement de vérité, et, comme un miracle, devenir elle.

Elle était là. C'était bien la paix intense de son visage, le secret de ses yeux, et sur son front si simple, l'ombre de ses cheveux.

La ligne qui attachait son cou à son visage faisait penser invinciblement à toute sa grâce; la timidité tranquille de son regard faisait penser à la présence de toute sa pudeur; la courbe de sa gorge était telle qu'on sentait un peu battre son cœur... Et il assista si pleinement à elle qu'il lui semblait percevoir l'odeur de son parfum préféré, du parfum parfumé d'elle.

Il avait poussé une exclamation de joie et de piété et il n'osa plus toucher au petit dessin, si pareil qu'il n'était plus ni petit, ni inachevé et que parmi les brumes de l'hiver et de la distance, c'était évidemment la merveille d'elle...

Les mains inoccupées, il la regarda longtemps, et lui qui ne l'almait plus, en la regardant l'almait, tellement le passé s'arrachait du passé et palpitait.

L'odeur chaude et la fraîche brise des champs et des montagnes souffla sur lui, et le paysage respirait là, et les buissons fleuris de fleurs et de soleil l'entouraient si proches qu'il les aurait touchés s'il avait voulu.

Et dans un frisson, il sentit tout ce que l'art peut donner au cœur humain, et comme c'est une religion.

Il savait qu'ignorant et tâtonnant, il n'avait pas de talent, et que c'était fortuitement que ce portrait était si doux. Mais ses yeux étaient ouverts.

Ce qu'il avait autrefois ressenti devant les tableaux, il le comprenait bien — car on ne comprend bien que lorsque l'on est personnellement impliqué dans le drame de comprendre.

Faire que ce qui est demeure, s'opposer à l'effacement du passé, éterniser, à doux prodige, le présent qu'on admire ou qu'on adore!...

Évangeline était perdue; il ne la reverrait pas, et pourtant, en l'évoquant exactement comme elle fut, il se sentait caressé par la caresse qu'il avait sentie la première fois qu'il la vit; et rien contre cela.

Alors, s'il en est ainsi, plus de regrets, plus de deuil du passé; le passé n'est pas mort : il dort!

Ne pas mourir!

Cri éternel, parole de notre souffle! C'était de cette supplication totale qu'il se consumait tout à l'heure, les yeux sur la fenêtre appauvrie et stérile. C'était à cette supplication totale qu'il avait toujours essayé de répondre. Elle avait été au commencement de sa fraternité avec Jacques, comme une mère, et c'était surtout cette amitié qui y avait répondu: être entendu, c'est être recueilli; parler, c'est ne plus mourir.

Et l'art donne ce que donne la tendresse: il nous donne à nous-mêmes; il nous empêche de mourir; il est, lui aussi, la confidence, ce paradis de notre sincérité; il est, pareillement à l'amour, un effort de notre génie et de notre misère vers notre gloire. L'hiver sombre s'apaisa. Les jours jaunes et has s'en allèrent; le soleil revint. De nouveau, de tièdes brises gonflèrent les soirées. Une autre année commençait.

Un jour, accoudé à une fenêtre, il regarda le printemps dans le matin. Spectacle voluptueux et par cela même spectacle triste que celui du renouveau. Le printemps illumine l'abandon immense que fait la vie : Sans cesse notre cœur nous arrache, triomphalement, hélas! à ce que nous fûmes, nous fait sourire malgré nous hors du passé. Le printemps décore et ensoleille ce grand déchirement. Le soleil d'avril ensevelit le monde ; plus encore, le monde des souvenirs. Son frais parfum d'avenir, on le respire, remué d'un frisson sacrilège. Il éclaire le vide dans les cieux et le désert dans notre destinée.

Le jeune homme sentait cet engloutissement d'azur. Les yeux sur le linceul de rayons éployés sur toute chose, il songeait que le passé était faible, et que tous, tôt ou tard, l'abandonneraient. Son frère l'abandonna.

Un soir qu'ils étaient seuls ensemble, il lui dit :

- J'aime une femme...

Il ajouta tout bas, mais d'une voix effarée, comme quand on crie pour jeter sa douleur hors de soi:

- Elle ne m'aime pas, elle.

Et non sans un trouble qui le secouait, il lui raconta toute son histoire d'amour; il évoqua comme un rêve bizarre : des événements, des noms, des êtres tout à fait étrangers. Il dit à Maximilien que plusieurs mois auparavant, pendant qu'il était à R***, lui, était allé avec sa sœur et son beau-frère chez des amis de celui-ci, et qu'une jeune fille était là, et qu'il l'aimait, et que depuis des mois, il se réjouissait et souffrait de l'aimer, et vivait d'elle...

Maximilien lui avait tendu les mains en palpitant et l'embrassa; puis, assis entre lui et la fenêtre, tourné vers lui, la figure plongée dans l'ombre et pleine d'un invisible sourire, il écouta, partagea ses paroles.

La voix du parleur se tut. Penché, presque agenouillé, près de Jacques réveur, Maximilien lui serra plus tendrement la main, et Jacques lui sourit dans son réve.

Maximilien, en contemplant cette figure. la figure de Jacques, la chose qu'il aimait, comprit qu'elle n'était plus à lui. Elle était pleine d'une autre pensée, pleine d'une autre présence. Elle se détournait de lui...

Tous les longs mois de l'hiver, elle avait, à côté de lui, rêvé d'autres rêves que lui; depuis de longs mois, elle le regardait et elle ne le voyait pas. Ah! c'était comme un mensonge qu'avait fait sa douceur fraternelle, sa tendre beauté!

Et triste comme il ne le fut jamais, il ne sut plus qu'une seule chose au monde: Jacques s'en allait, Jacques l'abandonnait. Et il était seul ici-bas.

Que de mensonges on tente pour voiler tous les abandons de la vie, pour nier que toutes nos tendresses, tous nos amours, quels que soient leurs noms, sont les uns contre les autres. On dit: ce n'est pas la même chose, un père, un frère, une femme.

On ment. C'est la même chose, puisqu'on abandonne l'un pour l'autre, et l'abandon, c'est l'abandon. C'est la même chose dans la douleur, dans la vérité vraie, dans l'abîme qu'on traîne.

On ne peut vivre qu'une grande tendresse à la fois. Aimer, c'est préférer; choisir, drame d'aimer! Quels que soient les rites du rapprochement, on n'aime à la fois qu'un cœur, on n'aime qu'une présence, on n'aime qu'une figure nue.

Et cette simplicité d'aimer, Maximilien avait le rayon de la voir, et la magnificence d'en souffrir.

Et comme lorsque dans des éblouissements d'absolu et de jalousie, il avait élu, parmi les choses et les soirs, les figures; comme lorsqu'il souffrait d'avoir abandonné les regards de son père pour ceux d'un frère de hasard; comme lorsqu'il souffrait d'avoir abandonné la tendresse grave de son frère pour l'intense attrait des chocs charnels et pour le mirage d'Évangeline mystérieuse, il avait raison.

Jacques, peu à peu, se redressa, s'enhardit, parla, se caressa d'aveu.

— Aujourd'hui,... ce matin, je suis allé là bas. Je t'avais dit de ne pas venir... C'était pour cela. Et pourtant, je pensais à toi en l'attendant. Elle est entrée. Elle n'a pas fait de bruit en entrant; rien n'avait révélé ce doux événement, et, tout d'un coup, je l'ai vue, essagant tout.

Ses yeux par degrés, s'illuminèrent; une sorte d'espoir, de joie confuse naissait en lui. Il se souriait.

— Ah! dit-il, cela m'a fait du bien de t'en parler! Pourquoi ne t'en ai-je pas parlé plus tôt!... D'avoir prononcé son nom devant toi, jamais je ne l'ai sentie si proche, si proche...

Jacques se tut. Et alors, tout d'un coup, il vit Maximilien lui-même devant lui, il le regarda comme s'il l'avait mal aperçu jusque-là et avec un brusque frisson invincible et désemparé, il lui prit les mains en tremblant et murmura:

- Pardon!

... Haine du passé, besoin du nouveau, qui sans cesse, quels que nous soyons — nous-mêmes, nous-mêmes! — nous précipite d'être en être. Impossibilité pour le cœur de s'arrêter d'aimer; fatalité immense et effroyable d'aimer; terrible douceur qui dévore tout et fait de nos cœurs des monstres d'infini...

Une fois qu'ils causaient à mi-voix, dans l'ombre, et qu'il voyait Jacques se détacher de la conversation, s'isoler, espérer, aimer, il lui demanda:

- Que vas-tu faire?

Ce qu'il allait faire? Mais, aller la voir, essayer de se faire aimer, entreprendre cette œuvre, si simple, hélas!...

Ils allèrent tous deux à la maison de Jeanne par un après-midi d'avril où les bourgeons brillaient comme des étoiles. Au sortir de la gare, ils suivirent le long du fleuve luisant et gris, qui passait par nappes hâtées, une avenue, des chemins, un rivage fleuri, plein d'un vert si pâle qu'il se reflétait sur les figures.

Maximilien s'étonnait de ces lieux, tant ils étaient simples et étrangers. C'était tout l'inconnu où il allait, guidé par son frère, qui, depuis qu'il lui avait confié son secret d'amour, n'était plus pour lui qu'un inconnu triste.

Devant la grille de la maison du bord de l'eau,

leur émotion fut si douce, qu'avant d'entrer, ils s'assirent sur un banc qui était là.

* *

Maximilien vit celle qu'adorait son frère.

Et à la voir, il s'étonna mélancoliquement, car elle était sans beauté, sans rien qui la désignait parmi les femmes.

Pourquoi Jacques l'avait-il prise plutôt qu'une autre pour en souffrir et pour la supplier?

Certes, la blondeur de ses cheveux et la jeunesse de sa chair l'éclairaient. D'ailleurs, sa pâle robe de vierge était d'une couleur de lumière. Elle avait le rayonnement de son âge et de son sexe, pareil à l'enfance, mais rien de plus. Non, elle n'était ni jolie, ni belle et n'avait rien qui la désignait.

Et pourtant Maximilien vit tant d'éblouissement dans le premier regard de Jacques sur elle qu'if comprit à quel point il avait besoin d'elle.

Maximilien s'approcha de la jeune fille, l'écouta. chercha ses sentiments, ses pensées. Il la vit fuyante, frivole, peu pensante, incapable de comprendre et riant, riant toujours. S'il lui arrivait parfois de sourire, tout de suite son sourire se flétrissait en rire, et son rire débordait aveugle comme un chant d'oiseau.

Vers la fin de l'après-midi, à l'heure où un silence déjà sombre s'étendait sur tout, rendant les choses tremblantes avant de les mêler, elle apparut sur le perron de la maison. Elle était enveloppée d'une robe bleu ciel qui montait en un seul geste un peu courbé et un peu flottant hors du perron lourd, inerte —, comme un lambeau de jour respecté par l'ombre, comme une vapeur suave, comme un grand parfum. Ses bras retombaient le long de son corps en rayons tranquilles, en charité calme. Dans sa figure très blanche, entourée de la faible clarté blonde que recueillaient ses cheveux, ses yeux, sa bouche formaient trois taches sombres, pleines de l'abime de sa vie. Le soir écartait l'expression de son visage. On ne voyait que sa présence. On ne pouvait dire d'elle qu'une chose : elle est.

Et Maximilien vit Jacques, qui se dirigeait avec lui, du jardin vers la maison, s'arrêter et s'émerveiller...

Le simple et bref spectacle de Jacques ainsi immobilisé, fut un des plus graves auxquels il eût jamais assisté... Ni dans ses plus vastes rêves, ni dans ses moments les plus généreux d'enthousiasme et de révélation, il n'avait rien vu de plus beau que cet homme adorant, dans ce coin effacé de jardin, la beauté de cette femme qui, aux yeux des autres, n'était point belle.

Et debout à côté de cette scène, pareil à ce qu'il fut toujours, il avait presque les mains jointes devant le cœur des hommes.

... Car l'être aimé n'est rien par lui-même; il est tout entier dans les regards qui le demandent.

Que de croyance et de réalité dans les yeux que Jacques, debout dans l'herbe noire, levait vers cette Jeanne qui était là, semblable à tant d'autres, n'ayant, pour l'orner, que son enfance riche de vierge et sa robe bleu pâle qui, dans le gris du soir, semblait du blanc plus intense. Le crépuscule, qui fondait harmonieusement les choses, n'était pas plus fort que ces regards d'amour...

L'âme du jeune homme embellissait cette figure perdue, animait cette petite âme qui ne voyait rien, n'entendait rien, ne savait pas ce' qu'elle disait, cette poupée... Une poupée! Il l'animait, — comme une fillette aussi croyante et commençante que lui, et naïvement amoureuse, — fait vraiment palpiter la petite chose qu'elle berce et qu'elle aime, et se crée autour d'elle un paradis maternel.

Oh! tout le proclame en paroles qui nous sacrent: L'être aimé n'est que la chose d'un amour... Maximilien s'était étonné tout à l'heure que Jacques admirât Jeanne, pauvre de beauté, d'intelligence et de cœur. Étonnement sacrilège! Elle était son idole, et l'idole, c'est l'adorateur.

Et en ce moment, pendant le fugitif instant où tout fut immobile et pareil autour d'eux, il sembla à Maximilien revoir d'un seul coup tous les regards qu'il avait surpris dans sa vie s'élever sur les rêves, les espoirs, les firmaments, les vérités suppliées.

Et il avait presque les mains jointes devant le cœur des hommes, qui contient toute la divinité des idoles!

* *

Lorsqu'ils se retirèrent tous deux, de grands rayons d'or reposaient dans les campagnes.

Ils cheminerent quelque temps sans se parler sur le chemin du bord de l'eau, le long des buissons de lilas qui, non encore en fleurs, n'exhalaient que de la fraicheur, ce parfum des feuilles. Jacques, au premier coude du sentier, se retourna pour voir disparaître la grille et le toit de la maison.

Ils ralentirent le pas, se regardèrent, se sourirent...

Maximilien n'eût su que dire. Il était infiniment triste; il était plus vaincu qu'avant d'avoir aperçu de ses yeux celle vers qui Jacques allait tout entier; et puis, il avait vu nettement en le voyant à côté d'elle, que les êtres n'ont rien qui les unit, et qu'il faut un hasard terrible pour que deux êtres se regardent, pour que ce qui est adoré ne se détourne pas de ce qui adoré...

Nous n'avons rien qui nous unit...

Et il n'eût su que dire, tandis qu'il attendait de Jacques les paroles de désespérance, d'angoisse, que cette journée de délaissement avait dû mettre len lui.

Jacques parla. Et ce fut une parole d'espoir et de joie qui sortit de ses lèvres, tandis qu'ils s'avançaient sur le chemin au bout duquel brillait le globe rouge du soleil.

Sans doute, il n'avait pas épuisé l'étonnement de

la voir. Les mots de beauté, d'amour lui étaient encore assez neufs pour avoir à ses lèvres des contacts de baisers. L'aimer suffisait à récompenser son cœur, et la clarté de sa figure suffisait à l'apaiser.

Il parla de toutes choses, des personnes qu'il avait vues autour de Jeanne, d'eux-mêmes, de la vie, avec de l'émotion, du respect voluptueux. Il s'avouait en douceur.

Puis, tandis qu'autour d'eux le paysage se noircissait d'azur, et qu'ils s'avançaient face à face avec le soleil, Jacques fit entendre des paroles de vénération et de culte pour tout ce qui l'entourait : la nature, l'espace, la terre, le ciel.

Ses lèvres de suppliant s'avouaient confusément, s'avouaient en lumière, dans l'église de l'ombre.

Maximilien l'entendait totalement : le soir rend les paroles plus précieuses, plus donnantes, le soir bénit les lèvres.

. .

Ils retournèrent bien des fois dans la maison du bord de l'eau; bien des fois, Maximilien s'y laissa conduire avec l'espoir que Jeanne changerait et aimerait Jacques. Mais elle ne changeait pas; elle montrait toujours la même vaste ignorance de toute chose et de lui.

Rien n'avait de prise sur elle; rien ne touchait à son âme, ni même à son rire. Les voix ne faisaient autour d'elle qu'un murmure sans paroles. Elle al-

lait, parfois indolente et parfois vive, mais sans raison autre qu'elle seule. Elle n'avait pas d'amie, pas de compagne, sinon Marguerite Ternisier, l'institutrice de Rueil, qui, tranquille, modeste, triste, comme en deuil de tout, semblait auprès d'elle une âme.

Une fois, cependant, Jeanne fut immobile et attentive... Ce soir-là, par un hasard aussi affolant que son rire, son rire s'était arrêté... Fragilement, sans doute, mais il s'était arrêté... Et on avait peur qu'il ne s'envolât, et on la voyait grave, tranquille, avec des yeux présents...

Mais ce ne fut qu'un instant; elle ne parla même pas, et on ne la revit jamais ainsi.

Elle échappait, déconcertait. On l'entrevoyait, on ne la voyait pas. On ne pouvait pas l'approcher; elle était infiniment vierge.

* *

Un jour magnifiquement plein de soleil, où ils allèrent là-bas, fut le plus triste de tous.

Ils trouvèrent Jeanne les yeux alanguis, les paupières largement cernées, les joues d'un rose brûlant. Ils la trouvèrent, dans son mystère de jeune fille, plus étrangement désirable et peut-être désirante.

Jamais Jacques ne fut si troublé devant elle. Jamais Maximilien ne vit les yeux du jeune homme apporter à la jeune fille une telle imploration...Les premiers jours, c'était l'image de sa figure qui le hantait et maintenant c'était davantage, c'était elle, le secret extraordinaire qu'elle portait.

Dans la demi-fraîcheur du salon aux stores ardents, elle renversa la tête sur le dossier du fauteuil pour s'éventer, et comme elle était très décolletée, elle laissaitvoir ainsi les commencements de sa gorge; et, les paupières mi-closes, elle paraissait confusément heureuse de la caresse des yeux qu'elle s'attirait.

Elle avait un petit miroir dans les doigts. Elle se regarda, se trouva trop rouge, sortit, vive, avec un bruit d'ailes et un épanouissement de parfum.

Elle reparut un instant après, recoiffée et avec de la poudre sur les joues et le cou; elle venait de se sourire et de se caresser...

Elle voulut cueillir des fleurs. Maximilien et Jacques se levèrent pour l'accompagner... Mais tous deux s'arrêtèrent un instant sur le perron, au seuil du jardin éblouissant de rayons, étourdis et gênés de tout le soleil.

En avant, dans l'allée, elle courut, insouciante, enfantine. Une branche tombée barrait l'allée. Pour franchir ce léger obstacle, la jeune fille releva ses jupes, de chaque côté, à pleines mains, et le temps d'un éclair, on vit jusqu'à la dentelle blanche de son pantalon, ses jambes admirablement faites et fortes comme de jeunes arbres, dans un nuage de broderies et de blancheurs.

Jacques ne put retenir un léger cri et il frissonna tout entier d'émotion et de douleur... Puissance de la femme, dont un seul geste au loin peut tant blesser!...

Pourquoi avait-elle fait ce geste, pourquoi avait-

elle révélé un peu de son corps sacré et tragique? Impudeur cruelle?... Indifférence deux fois cruelle? Se souvenait-elle qu'ils étaient là; ou pourquoi l'avait-elle oublié? On ne savait pas... On ne saurait pas.

 Jacques était devenu plus pâle, presque livide, et ferma les yeux, assailli par des rêves.

Maximilien, à côté de Jacques, avait ressenti une angoisse aiguë, où malgré tout se mèlait une sorte d'obscur et acharné plaisir.

Autrefois, quand il était adolescent, c'était par instant que des crises de désir charnel le bouleversaient Maintenant, c'était toujours. Toutes les fois qu'il se trouvait devant une femme, il était tourmenté par l'obscurité divine de sa robe. Et il ne pouvait pas faire taire en lui la confidence de son désir, et souvent, ses yeux s'emplissaient jusqu'à faire trembler ses mains, de tout le possible et de tout l'impossible.

Et à ce moment, devant ce jardin ardent comme un enfer, malgré la sainteté de Jacques à son côté, malgré sa tendresse et sa pitié, malgré lui, il était heureux et pantelant de posséder un peu du mystère d'elle, d'avoir volé ce rayon à la réalité sublime. Plus que chez un autre, le désir chez lui, était condamné à vivre et à crier, puisqu'il n'apporlait au monde que son cœur.

Sur le chemin du retour, le souffle frais du crépuscule où la nature s'éteignait, les fit oublier un peu, les bénit. Ils rapprochèrent leurs pas sur l'herbe sombre et sage.

Jacques raconta à Maximilien, avec une voix sin-

gulièrement émue, que. vers le soir, à travers une fenêtre, il avait vu Jeanne pleurer.

- J'étais assis sur une chaise parmi les feuilles, non loin de la fenêtre du salon. Elle vint dans le salon avec son amie Marguerite. J'ai vu leurs images trembler, puis apparaître, j'ai perçu le murmure de leurs voix. L'amie est partie. Elle est restée seule, s'est approchée du carreau, a regardé devant elle, au-dessus des arbres, au loin. Le poli de la vitre moirait, faisait palpiter cette apparition d'elle. J'ai vu ses yeux dans un immense essor s'emplir de tout le désert du ciel. Elle était triste; tout d'un coup, elle baissa la tête, et elle essuya ses yeux...
- « Elle ne me voyait pas. Elle pleurait. Pourquoi? Elle seule le savait, peut-être, et même, sait-on cela! Ses pleurs seuls le savaient! Mais, moi, j'ai frissonné de la voir si proche. Elle était là, tout entière, se croyait seule; elle était seule. Et pourtant je la contemplais. Je n'ai jamais vu quelque chose de si près. Il me semblait que je touchais du doigt son âme ouverte. Ah! quel spectacle presque surhumain je ressentais, cramponné sur ma chaise!
- « Et je pensais à sa pensée, à son cœur, à son consentement, tout ce qui était là, à côté de moi. Consentir, cette divinité absolue des êtres! »

Il se recueillit, plein d'une impression dévote; puis il ajouta :

— Elle me dirait de croire en Dieu que j'y croirais, j'y croirais sincèrement, à cause du miracle d'elle!

Marguerite Ternisier habitait, à Rueil, une maison située sur la grande route pavée qui va à Paris. De la route, on voyait facilement toute cette maison, à cause de la petitesse de la grille et du jardin qui étaient devant elle. Marguerite faisait la classe à l'asile de Rueil. Elle travaillait beaucoup, et comme elle était très jeune, se fatiguait la voix et les yeux. Le jeudi et le dimanche, elle était libre, n'avait pas à parler et, à la maison, elle chantonnait.

Ce dimanche-là, elle venait de finir de balayer et de ranger. Elle était dans une courette donnant derrière la maison, de plain-pied avec la cuisine, entre quatre murs tristes. A côté d'elle, un petit tertre avec des fleurs rangées semblait un hôpital de fleurs pauvres.

Elle quitta cette cour, traversa une chambre humide et carrelée où sa mère était couchée, à demi paralysée, près d'une fenêtre aux rideaux d'indienne, d'où, en se soulevant péniblement sur le coude droit, elle voyait passer sur la route, la se-

maine, les travailleurs, le dimanche, les promeneurs.

Puis Marguerite entra dans sa chambre, s'habilla pour sortir, très morne, très abandonnée, mais pourtant avec la vertu d'être coquette. Elle mit sa robe noire de toujours, condamnée qu'elle était par l'exiguïté des ressources, au deuil de cette seule robe, son chapeau de paille noire garni d'une rose. Elle avait un doux ovale de visage, la nuque jeune, le teint frais, et ses yeux faibles étaient rougis d'une inconsolable fatigue.

Puis elle sortit sur la route ensoleillée — il faisait ce jour-là un temps d'été —, longea le pont brûlant et plein d'une poussière qui bientôt recouvrit ses souliers à bouts ronds; regardée et reconnue par quelques petits enfants au seuil de boutiques.

Elle fut bientôt devant la porte de la maison de son amie Jeanne Roger et elle entra.

Elle tressaillit; ses paupières battirent. Dans le jardin, quatre personnes, qu'elle connaissait, faisaient un groupe un peu désuni. Un prètre, un parent de Mme Roger, taillait un arbre, — silencieux comme cet arbre. A quelques pas, Jacques parlait à Jeanne, qui avait une fleur aux lèvres. Marguerite vint à eux. A côté de Jeanne, elle s'atténuait, semblait tout de suite à l'écart, dans l'ombre... Elle se tourna vers un jeune homme qui ne disait rien, un peu pâle, au nez fin, aux yeux bleus, l'air mélancolique.

- M. Maximilien...

Elle mit dans sa main sa main gantée de fil noir, avec un tremblement.

Il avait trouvé deux ou trois fois du plaisir à s'entretenir avec elle : elle semblait désirer infiniment écouter, entendre et comprendre, et venir pour des entretiens graves. Elle était pleine d'attention ou de tristesse.

Ils marchèrent à pas lents, côte à côte, dans le jardin. Elle baissait la tête et, du bout de son ombrelle, remuait des fleurs. La ligne de son cou était gracieuse... Dans ses modestes et mornes atours, elle avait la lumière d'être une femme.

Et il eut envie, inconsciemment, innocemment, de donner quelque chose d'un peu caché, un secret peut-être, à cette femme qui respirait près de lui, et d'en recueillir un, peut-être, de sa bouche virginale.

Il lui montra Jacques et Jeanne.

- Regardez-les.

Elle répondit :

- Jeanne m'a dit que M. Jacques l'aimait.
- L'aime-t-elle?
- Je ne crois pas. Elle m'a annoncé cela comme une nouvelle insignifiante.

Comme il ne répondait rien, elle dit :

- Il doit bien souffrir.
- Il espère qu'elle finira par l'aimer.

Marguerite secoua la tête. Puis elle dit :

Après tout, on ne sait jamais.

Ils se turent, et furent sous l'impression de ces

mots. On ne sait jamais... Quel désorientement! Autour d'eux le soleil s'étendait, accablant. C'était un de ces jours où l'on est las, las à mourir, las à ne plus savoir où l'on est et ce qu'on est.

Ils revinrent sur leurs pas. Elle regardait le jardin avec ses yeux mauves ou gris aux tristes paupières.

- C'est bien malheureux, tout cela, fit-elle ; on n'a jamais ce qu'on désire...
 - Parce qu'on désire ce qu'on n'a pas.
 - Oui...

Elle soupira.

— Les êtres sont condamnés à ne pas être heureux sur la terre, n'est ce pas, monsieur l'abbé, ditelle, interpellant le prêtre auprès de qui leurs pas les avaient reconduits.

L'abbé Ursleur leva la tête :

— Nous ne sommes pas par nous-mêmes capables d'être heureux. Oui, l'homme est condamné au malheur, s'il prétend rester seul avec lui-même.

Il se remit au travail.

Quelques pas plus loin.

- Croyez vous ce qu'il dit? demanda-t-elle.
- Non! répondit Maximilien. Je ne crois pas en Dieu.

Elle trembla à cette parole comme à l'annonce d'un malheur personnel, immédiat.

Mais elle nia de la tête, et, doucement, obstinément positive, appelant à sa défense les souvenirs de son instruction et aussi le pauvre bon sens qui était toute la règle de son esprit, elle répondit, comme si c'était là l'indéniable et suprême argument :

— Personne n'a jamais dit cela. Aucun penseur n'a pensé ainsi.

Elle reprenait un peu d'assurance:

- Personne... Dites-moi, demanda-t-elle, les noms des plus grands philosophes ?
 - -- Aristote, Descartes, Kant...
- Eh bien, ceux-là attaquent l'athéisme, n'est-il pas vrai ?
- Leurs philosophies y conduisent. Dieu n'est pas la conséquence de leurs systèmes. Ils imposent cette conclusion de Dieu à des doctrines' qui, de toute la force de leurs préludes, la refusent... Vous connaissez leurs idées ?
 - Un peu, dit-elle, un peu sincère.
- Ils font sortir tous trois la vérité de l'être pensant. Et on ne peut pas édifier Dieu sur ce commencement-là —, qui est le seul commencement.

Mais elle avait déjà assez de cette discussion. Elle ne voulait pas discuter avec des mots, alors qu'elle était là, elle.

- A quoi croyez-vous, alors?
- Je ne crois qu'au cœur humain, dit-il avec un accent de fierté.
- Mais le cœur humain, que voulez-vous qu'il fasse?... Alors, il n'y a rien pour le conduire, rien pour le calmer, rien pour le sauver? Au dessus de nous, il n'y a rien?

- Non, rien...
- Ah! dit elle, vous avez peut-être raison... Mais vous avez peut-être seul la force d'avoir raison! Mais les autres!...

Elle ajouta:

- Mais moi, moi!

Elle élevait la voix. Elle revenait à la pensée d'elle-même, désespérément. Elle disait : moi ! comme une plainte, un cri, comme un adieu déchirant!

— Que voulez-vous que je fasse, s'il n'y a rien... De quelle idée, de quel rêve voulez-vous que mon cœur vive?

Maximilien la regarda, déconcerté.

Que lui répondre? Il ne trouvait rien. Peut-être ne savait-il pas ; peut-être n'y avait-il rien.

Quand un cœur souffre et demande le bonheur, c'est-à-dire tout l'infini qu'il peut demander, que lui dire, que trouver pour lui sur la terre, ces ruines? Quelle parole, qui ne soit pas vaine et inutile, donner à une pauvre fille qui dit : « Et moi? » et réclame tout pour elle? On ne peut rien changer ni même rien prévoir du cœur humain; alors, quelle impuissance de le secourir! Ignorance des êtres les uns contre les autres, obstacles et néant entre eux, chocs obscurs, haine, misère!

Pourquoi? Parce qu'on est seul. Parce qu'aux sources mêmes de la vérité, il y a une contradiction effroyable entre le profond d'un être et ce que lui livrent les choses et ce que permet la forme du

monde, entre ce qu'il pense et ce qu'il a... Parce que les gestes du temps et de l'espace sont les ennemis, avec leurs multiplications et leurs délais, de l'intérêt de nos cœurs, et que les déploiements du soleil et que la lumière du jour méritent d'être haïs et mandits!

Et tout cela, qu'il avait tant de fois entrevu, se révélait à lui en désordre, à cause de la simple question qui lui était posée et qui ouvrait l'abîme. Et il ne sut rien répondre à la femme qui pourtant le regardait.

Elle chemina en silence avec lui; puis, elle lui dit à voix basse, avec, dans ses yeux si proches, un trouble, une hésitation, qui était à la fois plus de pudeur et plus d'aveu:

- Cette nuit, j'ai rèvé d'un sauveur...

Et au seul contact de ses regards et de sa voix basse, il sentit qu'elle l'aimait.

Elle n'avait pas la force de ne pas le montrer, même dans la pleine lumière du jour et sans prétexte; elle n'avait pas la force de laisser son œur mourir tout seul...

Il ne l'aimait pas, lui. Il baissa la tête, honteux des maux qu'on donne malgré soi, des crimes de la vérité, de l'infamie du destin des êtres, de tout ce que déchire ce destin.

Et ils repassèrent devant le prêtre, occupé, dans son labeur obstiné, à couper de toutes petites brindilles sur un arbre fruitier. Sans qu'ils l'interrogeassent, il leur dit, s'arrêtant, très grave: — Pour se consoler, il faut croire à autre chose. Et alors, c'est tout de suite le soulagement : ce sont ces pelouses ci, ce sont ces arbres que voilà, qui sont le paradis.

Il s'adressa à Maximilien. Il le connaissait un peu, l'avait parfois entendu parler, et il le plaignait:

— Un jour où vous n'aurez plus besoin que d'entendre redire ces choses pour les croire, vous viendrez me trouver...

L'homme souriait.

Maximilien, tellement il avait écouté Marguerite pleurer, tellement il l'avait entendue souffrir, tellement il croyait à elle, trouva que le calme était tentant qui remplissait les contemplations et la vie de ce prêtre. Mais comme sa tranquillité était inaccessible! Comme sa figure était pleine de mensonge et d'aberration! Et brusquement, à cause de la religion de la vérité. Maximilien osa entraîner Marguerite qui palpitait, et se détourner avec elle du surnaturel sourire!

Il la détournait de la croyance, et pourtant il ne sut quoi lui dire.

Mais il rèvait déjà que la vérité de simplicité, que la vérité vraie portait dans son sein plus de consolation que l'erreur, et qu'un jour viendrait peutêtre où sa bouche, à lui, saurait répondre à la souffrance, à ce grand cri qui s'exhale hors de toutes les bornes, cherchant une réponse.

XIII

M. Desanzac manifestait depuis quelque temps le désir de faire un voyage en Corse, où il était né. Il voulait, disait-il, revoir encore ce pays.

Il prit une résolution :

- Je vais retourner là-bas pour la dernière fois.

Maximilien protesta contre cette expression de dernière fois.

Il regarda son père et remarqua qu'il avait l'air presque très vieux. Ils se ressemblaient : il n'y avait guère entre leurs traits qu'une différence d'années, de souffrances. Il réfléchit : depuis longtemps son père avait dépassé soixante-cinq ans

-- Si, dit M. Desanzac, la dernière fois... Je n'aurai pas envie d'y retourner après. Pour ce pays, pour son soleil où je passerai, je serai comme à la veille de ma mort. Il y a un moment dans la vie où chaque pas dit adieu.

Puis il évoqua le lointain souvenir.

-- Si tu savais!... La baie... la mer immense, hé-

misphérique, éclatante comme un astre : le jour, quand elle scintille et aveugle, on dirait le soleil même ; la nuit, quand elle est pâle, on dirait la lune... Et dans cette baie, du vent toujours. Les yeux s'enflamment, les cheveux s'envolent. Le vent du large courbe les pins, déploie les crinières des chevaux qui paissent sur les hauteurs du golfe, pousse la mer, qui semble parfois se soulever et s'incliner tout entière dans un sens... San-Donato! Tout ce monde, toute ma jeunesse, ce n'est pour toi qu'un mot, mon enfant!...

Il regardait au loin...

- De la maison on voit la mer.
- « Mon enfant, une fenêtre mélangée de vigne; un balcon de bois. C'est cette chambre-là où je suis né. Sous la fenêtre, un chemin, des champs. C'est là que tant de fois je suis rentré en me hàtant, le soir, vers la façade dominant le carrefour et qui se teignait d'ombre. Elle était seule sur cette croix des deux chemins. Depuis, d'autres maisons ont dù venir saccager sa solitude... Les pins, les rochers ne sont pas loin, ni l'eau qui va à perte de vue, l'eau de rêve, qui touche tous les autres continents splendides et magiques de distance et qu'on touche pourtant, en se baissant! »

Il avait un sourire d'extasié. Une émotion grandiose venait du passé, venait sur lui comme le seul ange.

Jamais entre eux, depuis les confrontations gauches et inquiètes d'autrefois, il n'y avait eu d'effusions. Une mutuelle réserve, un peu inexplicable, un peu brutale dans sa douceur, faisait vivre leurs deux cœurs à l'écart l'un de l'autre. Entre le père et le fils s'était établie une sorte d'amitié incomplète avec des lacunes, de la négligence : amitié mal faite.

M. Desanzac reprit, changé à cause d'une suprême ferveur :

- Quel abandon, que de vivre! Tu ne sais pas, toi, mon petit... Tu verras plus tard. Tu ne sais pas ce que c'est que la vie d'un homme, comme cela est plein d'angoisses, de recommencements sur des ruines, de remords d'avoir fait et de n'avoir pas fait...
- « Vois-tu, je suis sûr d'une chose : On ne vieillit et on ne meurt que de tristesse. Ma vie va bientôt finir... Ce n'est pas aussi triste que si elle recommençait!... »

Maximilien, levant timidement les yeux, lut une indicible et insurmontable douleur dans son père, cet étranger.

- M. Desanzac penchait sa tête de côté, rèveur.
- Veux-tu venir avec moi, mon enfant?

11 refusa doucement.

Léonore accompagnerait M. Desanzac; elle lui était nécessaire; elle le suivait étroitement.

Son père s'en alla un soir, baigné des vieux rèves et plein d'une émotion inconnue qui avait pleuré déjà bien avant qu'il fût né, lui.

XIV

Il vint enfin, le jour où il ne suffit plus à Jacques d'aimer. Et, à mesure que l'été torride remplaçait les doux mois frissonnants qui, d'être mêlés d'hiver comme de souvenirs, semblent des âmes, il voulut être aimé.

Et maintenant, chaque matin, il espérait plus fort, et chaque soir, il souffrait davantage.

Quand on lui parlait, il levait ses yeux purs et sortait du grand étonnement où il vivait. Ses livres, ses papiers, restaient des jours entiers à la même place. Parfois il s'asseyait, penché en avant, les coudes sur les genoux. Ses épaules semblaient lassées et, dans le demi-jour, les ombres de son visage étaient comme de la douceur et de l'amour...

Un soir, il avait dit:

— Peut-être qu'elle monte son calvaire, elle aussi Et il avait tressailli lumineusement. La douleur était un prodige; peut-être qu'un jour la douleur l'appauvrirait jusqu'à lui...

Ils allaient « là-bas », poussés par une sorte de nécessité. Parfois c'était l'un, parfois c'était l'autre qui disait : « Viens ». Et s'arrachant du repos, aux heures chaudes du jour où la rue fait peur, ils y allaient, fatigués, blessés d'avance.

Ils parcouraient la rue toute blanche, le grand désert de petite ville, le pont. Au loin, la pleine lumière dévorait les champs. Ils longeaient des jardins frais, feuillus, mais d'autant plus cachés au passant qu'ils sont plus exquis.

Là-bas, on les accueillait maintenant avec de la contrainte. La naïve volonté de Jacques, dont chaque regard sur Jeanne était un aveu, n'échappait plus à personne. Et ils étaient comme abandonnés, dans la maison, dans le jardin.

Un jour, la maison était vide lorsqu'ils se présentèrent. La bonne dit : « Ces dames ne sont pas là, peut-être ne vont-elles pas tarder. » Tandis que cette sille se remettait à son travail, ils s'assirent dans le salon.

Près du piano, les partitions de Jeanne attendaient. Sur une petite table, son buvard reposait, et le porte-plume, tant manié par elle, était là. Jacques se leva bientôt, erra dans cette chambre, attentif à ces choses, les effleura de ses doigts.

Tous deux, dans un recueillement commun, évoquèrent, sentirent sa présence, dans cette maison qu'elle venait de quitter.

La porte d'une chambre, qu'ils savaient être celle de Jeanne, était à côté d'eux, entr'ouverte. Troublé du silence qui était plein d'elle, Jacques poussa cette porte. Sa chambre!

Ils demeurèrent sur le seuil; ils la volèrent des yeux...

Sur la table de toilette, un étoilement de flacons, des boîtes de cristal, une glace; tous ces objets pensaient à elle... Et au fond, dans de la mousseline et du demi-jour, son lit!

Les yeux de Jacques se posaient sur ce lit... Dans cette chambre à coucher, la jeune fille semblait être profondément, magnifiquement et infiniment présente, dans toute sa splendeur et dans toute son importance, comme Dieu est présent dans les églises où entrent les croyants.

... Elle ne vint pas, ce jour-là. L'immense espoir de la voir mournt.

Ils s'en allèrent à la nuit tombante, misérables sur le chemin.

Jacques dit, ayant l'air de sourire :

— Je suis aussi malheureux que si je l'avais vue.

* *

Quelques jours après ce jour, Jacques dit à Maximilien:

- Tout est fini, elle est fiancée.

Son visage était d'un calme qui faisait mal à voir, à ressentir.

- Nous n'y retournerons plus. C'est fini...

Il expliqua qu'il était venu là-bas, un homme, un bellàtreet que, devant cetêtre, il avait vu Jeanne toute frissonnante et heureuse. Elle aimait sa tête grossière, elle regardait avec plaisir ses grosses mains. A ses paroles, à ses gestes, elle riait, elle riait d'un rire affreux, pantelant, d'un rire de toute sa chair.

- Ah! fit Jacques, à ce souvenir.

La respiration lui manqua un moment, puis il termina:

- Elle est fiancée avec lui!

Ils allèrent à travers les rues, devant eux. Jacques regardait et marchait docilement. Il fut vite fatigué. Ils s'arrètèrent sur le pont du Louvre, s'accoudèrent, considérèrent l'eau.

Des bateaux pesants glissaient; des travailleurs fourmillaient sur les bords autour des machines à décharger; et l'on voyait des ombres bleues, à perte de vue, fleurir les dalles sablonneuses et ensoleillées des quais.

Jacques regardait cela. Maximilien lui parla, il ne lui répondit pas. En présence de tout le remuement des êtres, de toute l'activité souffrante et mortelle et mourante, sa figure penchée murmura:

- Hélas, tout est vivant!

Il observa à ses pieds quelques-unes de ces formes humaines, puis ses regards, incapables de suivre imperturbablement la vérité, se perdaient dans leur nombre.

— Chacun est seul... Comment cela est-il possible? On ne comprend pas bien tout le malheur!

Maximilien effaré de voir que Jacques.abandonné, l'abandonnait, lui, plus que jamais, hasarda : - Nous vivrons ensemble.

Jacques le regarda longtemps, comme si ses veux étaient le repos des siens.

— Ah! Max, dit Jacques, sans toi, je n'aurais pas compris les choses comme je les comprends, comme je vais les comprendre. Ah! Je ne t'oublierai jamais!

Et ils se sourirent, et c'était comme s'ils se disaient adieu.

* *

. Le lendemain soir, il alla voir Jacques comme il faisait chaque jour. Dans l'escalier, levant la tête, il l'aperçut, appuyé sur la rampe du palier, parmi le décor triste, l'attendant.

Ils entrèrent en se donnant la main. Ils avaient pris l'habitude de se tenir par la main depuis qu'ils s'étaient abandonnés l'un l'autre.

Ils s'assirent côte à côte sur le lit.

La figure de Jacques était vague et se détournait. Ses yeux qui ne vivaient jadis que pour Maximilien étaient emplis d'une détresse à la fois connue et inconnue!

Jacques, celui qui fut sien, vit et respire, effrayamment autre. Il regarde ailleurs, et sa splendeur fraternelle est flétrie. Il regarde ailleurs. Sa face est pleine d'une autre vie, est pleine, pour son frère, de mort.

 Parle-moi! dit tendrement Maximilien rompant le mortel silence. — Tu ne peux pas t'imaginer, dit Jacques, comme je l'aime. C'est un de mes chagrins qu'il me soit impossible de l'exprimer à toi, toi, qui comprendrais peut-être! Hier, revenu ici, j'ai retrouvé la chambre froide et éteinte. J'ai frissonné, malade. Et alors, tout d'un coup, mes yeux glacés ont cru la voir, vaporeuse, vers la fenêtre. Elle émergeait d'une sorte de brouillard, à l'endroit où tu as l'habitude de te tenir et de m'écouter. Vêtue de noir, elle était illuminée à peine, un peu penchée, les mains vert pâle, le cou mystérieux de nacre, et je ne savais pas si c'était sa figure ou celle de Vénus. Et j'ai tendu les mains.

Et Maximilien en le voyant si lointain, si étranger — qui dit étranger dit inconscient et pauvre ennemi — se rappela les temps où, étrangers, ils s'étaient rapprochés en disant de la vérité, et songea :

- Si c'était un nouvel ami!...

Et il voulut essayer de chercher avec Jacques dans les idées et dans les choses, quelque chose de vrai à voir et de doux à dire.

Mais Jacques se révoltait d'une révolte triste, impénétrable et entêtée.

— Je voudrais croire! croire à autre chose qu'à moi-même. A quoi est-ce que je crois?

Il s'était dressé comme un blessé qui lutte contre la pesanteur de sa blessure.

— Nos idées, hélas, nos idées! Cela est vague, cela est sans fin ; cela n'est rien! Je voudrais m'appuyer sur quelque chose. J'en ai besoin. J'en ai besoin. J'ai besoin d'entendre d'autres paroles que les nôtres.

Et Maximilien sans force pour s'insurger et sans paroles encore pour répondre, se souvint que l'abbé Ursleur lui avait dit : « Vous viendrez me trouver lorsque vous n'aurez plus besoin que d'entendre une parole pour croire ». Il répéta cela à Jacques, et dit :

— Veux-tu que nous allions le voir ?

Et tandis qu'il faisait cette proposition, que Jacques accepta par un regard de détresse, un espoir vibrait en lui, et il ne savait pas, tellement les douleurs sont des naufrages pour ceux qui les voient, si cet espoir était celui de Jacques ou le sien...

Et ils se levèrent. Sur le seuil de la porte, ils se regardèrent en silence.

- Ah! mon ami! fit Jacques.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent, unis comme deux ombres, ayant l'air d'être profondément des frères, et pourtant à jamais déchirés l'un de l'autre...

Car la vérité n'est pas une chose de la terre...

De grandes avenues les conduisirent longuement, lentement dans la campagne. L'ombre tombait de partout, comme si la douleur était de l'ombre.'

.. Les rues étaient pleines de passants hâtés, c'est-àdire pensifs. C'est l'heure où chacun, lassé, délivré de la journée, est seul, et pense à soi, et souffre son rêve de bonheur. Ils trouvaient partout leur propre fantôme. A travers les vitres des cabarets, on voyait des groupes confus, assoiffés d'espérance, d'impossible.'

Il fit plus sombre encore. Ils se rapprochèrent, Mais la nuit qui tombait les noyait dans leurs deux solitudes. Les passants se raréfièrent, les abandonnèrent, moururent.

Ils se taisaient; ils n'avaient plus de paroles. Ils voulaient entendre des paroles.

Dans les terrains vagues, où ils arrivèrent, personne, rien. Des enclos entr'ouverts par pauvreté; des maisons pauvrement fermées. La Seine est là. Ils longent les rives comme deux ombres entre les troncs d'arbres. De l'autre côté du flot glacé qui coule, une rangée de maisons, face au couchant, s'étend à l'infini, pâlement éclairée. Il n'y a pas de vent; il n'y a rien.

** 1.3

Une fatigue de plus en plus lourde raleutit leur marche. Ils oublient où ils allaient. A quoi bon aller? Ils vont s'arrêter de misère.

Mais ils entendent sur la berge des bruits de pas, et voient remuer en ayant d'eux sur la pénombre blème du chemin.

C'est quelqu'un qui est là... C'est quelqu'un qui est là, comme de la nuit dans le soir...

Quelqu'un qui vit, quelqu'un qui pense et qui comprend! Quelqu'un qui parlera peut-être. Tel est ce soir leur dénuement qu'ils espèrent de ce passant tout ce qu'un inconnu peut faire espèrer d'aumène.

Ils entendent chuchoter... Sont-ce deux parleurs? Non, c'est un seul passant qui chantonne. Cette chanson qui vient à eux les ranime d'abord. L'homme approche: il surgit hors de la distance et du noir... Ah! il s'agite ridiculement dans la lenteur du soir, bégayant un refrain insipide. Il trébuche, il rit. Il est ivre; il rit, il est fou...

Et lorsqu'il est passé, les fròlant sans même les voir, ils restent immobiles, plus perdus qu'avant, car ils avaient eu un instant le mirage d'un vrai cœur humain. - Nous sommes presque arrivés, dit Maximilien, regarde.

Sur la lisière d'un champ, une lumière brillait. C'était la maison qu'ils cherchaient; c'était peutêtre tout ce qu'ils cherchaient.

> * * *

L'abbé Ursleur habitait entre deux communes, une petite maison sur la route, à portée de la main.

Il n'exerçait pas le sacerdoce. Il passait sa vie à faire la charité. On ne le voyait que lorsqu'il avait besoin d'une aumône pour d'autres, ou bien on le voyait passer. On ne savait rien de lui. Ses traits étaient déconcertants, vulgaires, grossiers, sa pensée fermée et cachée à ceux qui l'entouraient comme celle d'un chien.

Ils connaissaient sa petite maison, dressée seule et nette entre les champs immenses et la route immense, comme entre l'espace et le temps, et qui, le soir, appelait les pauvres par la lumière de sa fenêtre et par l'ombre de sa porte entr'ouverte.

C'est à cette porte, que, plus pauvres que les plus pauvres, ils frappèrent. Elle s'ouvrit grande, rien que sous leurs doigts.

Le prêtre est là, tout seul. Il s'est dressé dans le couloir, au seuil d'une pièce éclairée. Il les reconnzit avec un tressaillement de triomphe, leur tend les mains, les fait entrer dans la chambre dont la lumière luit au-dehors, la lumière vers laquelle tous les mendiants s'arrachent à la nuit.

Il voit leurs fronts mornes, désappointés, fatigués. Il croit qu'un deuil vient de les frapper. Il leur demande:

- Ou'avez-vous?

Il est debout, appuyé au mur, contemplant ses hôtes, et tout ensoutané de ténèbres. Sa figure prend tout l'éclairement. Elle est forte, violente, brutale, le front dur et droit comme la pierre d'un tombeau.

Mais il ne faut pas juger d'un homme sur sa figure. Une figure est une œuvre parfois mal faite qui est le signe et non l'image d'une âme. On ne peut rien conclure d'un visage, sinon qu'il existe profondément.

- Qu'avez-vous?
- Nous ne sommes pas heureux, dit Jacques.

Et ils regardèrent les yeux de l'homme avec cette incertitude dont un chrétien regarde le ciel.

Sa physionomie s'est apitoyée. Il a compris cette grande absence de joie, il s'en émeut, c'est-à-dire qu'il l'exauce d'abord, pauvrement, humainement. Puis il répond par tout ce qu'il sait.

— Pour être heureux, il faut croire à quelque chose de fort et d'éternel, et situé en dehors de nous. Croyez-vous en cela?

Maximilien, comme s'il ne savait plus rien, tellement il espérait, chercha naïvement s'il croyait en quelque chose d'éternel et d'étranger, puis il répondit:

- Non!...
- Alors, je vous plains, car vous ètes perdus.
- Oui, nous sommes perdus, dit Jacques.
- Fixité, immobilité d'une croyance, quelle qu'elle soit, tout est là. Un anneau où nous tenir dans le naufrage du temps. Un anneau! Sinon on tombe de jour en jour.
- Maximilien soupira.
- Y a-t-il en dehors de nous quelque chose à croire!

 Le prêtre le regarda, effrayé de ce blasphème, et comme ébloui divinement de tout ce qu'il aurait à répondre. Puis il dit simplement:
 - Il y a le Bien.
- Je ne vous parle pas religion; je vous dis seulement: il y a le Bien.
- Le Bien ne peut pas nous consoler de notre cœur.
 - Il console pourtant, dit le prêtre.

Comme il y eut un silence, il chercha une parole à leur donner. Mais on ne convainc pas avec des paroles. Il n'y a que la vérité elle-même qui convainque, et par consequent la confidence. D'être à être, la vérité est toujours un commencement de tendresse.

- Il m'a consolé, moi.
- Vous êtes heureux? demanda Jacques.
- Oui, répondit-il magnifiquement, je suis heureux.

Heureux! Ils le regardèrent, frissonnants et lointains, comme on regarde un faux dieu. Mais pour ne pas les écarter, il leur dit la chose la plus simple qu'il pût dire, la meilleure.

- Moi aussi, j'ai souffert.
- « Oui, j'ai été pareil à vous, exactement, tendrement pareil... Vous ne souffrez pas plus que je ne souffrais un soir qui ressemblait à celui-ci. »

Et alors, sans réticence, sans artifice de langage, il leur raconta les douleurs sans nombre qu'il avait reçues sur son cœur. Et il parlait avec tant de douceur qu'il convainquait de son malheur comme d'une foi nouvelle. Le malheur d'un autre, n'est-ce pas toujours une foi nouvelle, si difficile à croire!

Appuyé au mur nu, près d'un meuble nu, il parlait, dévoilait sa vie, il parlait, révélait les ténèbres de son passé et de lui-même, et ainsi il s'assombrissait comme un ange qui s'illumine!

Après la dernière confession, celle de la nuit où la mort lui arracha tout et le jeta dans l'atroce et invincible regret de tout ce qui n'était plus, même la torture, même la honte, où, chassé sans cesse, malgré lui, de l'immense passé, il s'était enfui au hasard sous la pauvre malédiction de la morte aimée, il ajouta:

— Cette nuit-là, je suis venu dans les parages où nous sommes, au bord de la Seine. Il était-l'heure qu'il est maintenant; c'était maintenant. J'étais sans but, sans lien. Je me suis approché de l'eau. J'étais de ceux qui n'ont plus qu'un faible et doux mouvement à faire pour se tuer. J'étais aussi malheureux que vous pouvez l'être ce soir.

*

« Maintenant je ne soustre plus parce que, m'étant installé ici, j'ai fait du bien autour de moi.

« Faire la charité, faire la justice... C'est difficile d'abord... C'est gauche et incertain de sortir de soi, d'aller vers les autres, mais c'est confusément voluptueux comme un air de musique qu'on aime et qu'on ne sait pas bien... Puis c'est de plus en plus simple, et de plus en plus vrai.

« Pourquoi bonheur, et pourquoi simplicité? Parce que cette pratique nous met en contact avec une grande loi éternelle, nous mêle à cette loi suprême. Ainsi, en servant le bien, quoique nous soyons petits, nous sommes grands. »

Il s'était assis à côté d'eux. Il causait chèrement, intimement.

— Moi, je suis revenu à la maison où j'avais tant pleuré. Elle était vacante entre deux locations. Et au seuil du petit jardin, debout sur la pierre usée, creusée par les pas, par la légèreté éternelle des jours, je me suis dit : « Je n'ai point oublié. Non, « ce souvenir-là est trop parfaitement la même « chose que mon cœur, et l'âme du revenant est « aussi riche que celle du fugitif... Je n'ai donc pas « oublié », et pourtant, j'étais tout tranquillisé, rassuré. C'est que par suite de l'orientation nouvelle de ma vie, je comprenais mieux les choses. Je les voyais dans leur ensemble immobile et par conséquent reposant, au lieu de les voir dans leurs dé-

tails personnels et mortels... Et je me suis surpris, mes amis, à chercher par terre, fraternellement, la trace des pas, des miens, et paternellement, de ceux des autres, de ceux que je n'ai pas vus, que je ne verrai pas. Je me disais : d'autres nous remplaceront aux rayons de la joie comme nous avons remplacé d'autres. Cette maison sera un nid pour d'autres, et je pensais à tout l'avenir de caresses que représente un nid, à toute la chaîne de soins et de tendresses qui y est attachée!... Cette maison mourra elle aussi: Après tout, les nids passent, comme si c'étaient des oiseaux. Mais il y aura d'autres nids. Et j'avais en moi un bonheur oppressé d'éternel berceau. C'était un peu comme si j'avais tous les bonheurs de tous à la fois.

- « Mon égoïsme, sans cesse frappé jadis, s'était changé en un large sentiment sans cesse récompensé par la vérité. Et tout cela était, en définitive, une grande histoire d'amour : amour des vivants et aussi des morts : les vivants sont faits avec les morts, les revivent et les continuent ; les morts sont les vivants de l'immensité.
- « Voilà mon anneau dans la tempète de vivre ; voilà ma croyance cramponnée à quelque chose qui ne naufrage pas. Voilà ma tranquillité et mon repos à moi, qui, comme vous, comme chacun des hommes, ne suis pourtant qu'une feuille, une feuille chassée par le vrai vent!
- « Plein de cette vision des autres qui s'appelle la charité, avec l'éternité qui se reflète sur ma face en

sourire, rien ne m'atteint plus. Rassuré, je regarde passer.

- « Un chemin qui est près d'ici mène droit au fleuve. J'y descends à toute heure du jour. Je regarde couler l'eau et les jours qui accompagnent sans bornes le courant. Je regarde et je murmure comme une prière de remerciements: « Les navires, ces « gouttes d'eau, les voyages, ces sillons, les villes, « ces rivages! »
- « Et bien souvent, dans l'herbe mouillée, je souffre du froid qui atteint cruellement les autres; cela m'immensifie vers les autres. Je frissonne, semblable à l'humanité. C'est comme si je drapais le grand manteau du froid sur mes épaules. »

Il se tût. Ses paroles n'eurent pas d'écho. Au lieu de sourire et d'être heureux. Maximilien restait sombre.

A mesure que la pensée de son interlocuteur s'était précisée, s'était animée, le magnifique espoir qu'il avait conçu d'abord au seul mot d'espoir s'était dissipé.

Que de fois il avait entendu des paroles analogues. Cet ordre de nous retirer de nous-mêmes, de nous rapetisser, de nous émietter!... Cet homme était un halluciné, comme tous ceux qui lui avaient parlé dans la vie: il désignait au delà de lui-même la chose du salut, alors qu'au delà de nous, il n'y a tien. Toute sa conduite, toute son attitude était appuyée sur une présence qu'il se figurait. Il croyait tenir, toucher un idéal, alors qu'il ne touchait que

son rêve d'idéal — et, halluciné, il se faisait la charité à lui-même.

Et, poussé contre le repos de cet être malgré lui, à cause de la victoire de la vérité sur l'erreur :

— Vous croyezà une illusion... fit lentement Maximilien. Vous êtes heureux... Mais nous... Mais nous!...

Le prêtre fronça ses sourcils de conquérant, étonné avant d'être irrité.

— Vous avez trop d'orgueil, dit-il d'une voix rude. Vous ne savez pas. Enfermés dans les villes, vous vous débattez dans l'étau des murs, vous n'entendez que votre cri, vous vous éblouissez de votre ombre. Vous ne savez pas!

Il répéta ce mot, l'en flagellant presque :

- Vous ne savez pas!

Il s'était reculé ; il se leva, croisa les bras :

— Si la vérité n'est pas dans la sainte loi du Bien, où est-elle? demanda-t-il, encore tout glorieux de ce qu'il venait de dire.

Maximilien répondit :

- Hélas, elle est en nous!

Et le silence qui suivit semblait répéter : Elle est en nous.

- En nous! cria le prêtre. Mais nous n'avons rien en nous de plus réel que la révélation du Bien et du Mal!
 - « Comme vous, plus que vous, je dis qu'il ne faut

pas chercher la vérité dans les apparences des choses, mais se scruter soi-même. Je rentre en moimême, et j'y trouve la conscience.

« La conscience est ce qu'il y a de plus vrai en nous. C'est la plus forte de nos ombres. C'est la plus grande voix de notre silence. Elle prouve le Bien moral: elle le frissonne indéniablement. La sincérité de chacun est une apothéose du Bien, et, en vérité, l'homme est pour les hommes. »

Maximilien fit signe que non.

- L'homme est contre les hommes.
- « Chacun heurte tous. Et la grandeur de chacun non seulement combat et ébranle, mais efface même la réalité d'autrui. L'homme est contre les hommes, et la conscience humaine n'est pas sincère!
- « Et votre bonheur, fondé sur la réalité de ce que désigne votre conscience, n'est qu'une folie de bonheur, »
 - J'en suis heureux pourtant.
 - Oui, dit Maximilien; mais nous?

Le front du prêtre se barra d'un pli, et il répéta d'une voix acharnée, sous le choc de cette négation:

Vous ne savez pas.

Et Jacques regardait avec angoisse Maximilien repousser la croyance qui aurait été la consolation; puis il regarda Ursleur et fut immensément tenté de penser que son sourire de tout à l'heure souriait dans la vérité...

Et il se demanda ce qu'il allait penser ; car il y a des moments où il suffit de vouloir pour croire, bien que la foi d'un être ne puisse guère se comparer qu'à la vie même de cet être.

On frappa à la porte de la maison. On entra. Une forme se dressa au seuil de la chambre.

C'était un mendiant.

Le prêtre ouvrit un meuble, prit un morceau de pain qu'il tendit au nouveau venu.

Quand il se retourna vers les jeunes gens, ce simple geste de donner l'avait remis de son trouble, tant il était consolateur, et il semblait avoir oublié les paroles qui venaient d'être échangées Sur sa figure était revenu son sourire ineffaçable, son sourire de tombeau.

Le pauvre saisit le pain et dit:

- Il fait nuit, est ce que je peux manger ici pour ne pas manger de l'ombre ?...
 - Restez, si vous voulez.

Le prêtre revint s'asseoir près de Maximilien et de Jacques et leur dit à part, en leur désignant de la tête le malheureux qui, informe dans un faible éclairement, à l'écart, mangeait :

— C'est un de mes mendiants quotidiens. Une pitoyable creature. Un impulsif, un affolé sans volonté. De tous ceux que je connais, c'est celui que je plains le plus.

Quand l'homme eut fini de manger, il s'approcha obliquement du groupe, et resta là, puis tendit la main.

Il était en effet lamentable à voir, ce mendiant, tellement la misère avait abimé ses traits, effacé ses gestes, déchiré ses haillons. Un de ses yeux s'ouvrait inutile, et rouge comme une bouche vide. Il se dressait planté un peu de travers sur le sol, ainsi qu'un épouvantail, et le vent du dehors semblait encore faire trembler comme une feuille morte sa main toute tendue au hasard qui passe.

Il considéra dans sa main ouverte. l'argent qu'on lui donna. Il sembla ébloui de la brusque aumône, frémit, hocha la tête, et l'on vit remuer dans sa barbe vaseuse la limace de sa lèvre. Il parlait:

- Je suis pauvre, râle-t-il.

Il était en effet si pauvre que ce mot le désignait parmi les hommes comme un nom.

- Je suis pauvre...

Il ne s'en allait pas, tandis que, tournés vers lui, ils le considéraient. Il semblait chercher la suite, essayer de se rappeler, de retrouver sa voix déshabituée à vivre. Il avait envie de parler, puisqu'au lieu de cacher son aumône et de se cacher lui-même il restait là devant eux, leur jetant un regard à la fois suppliant et hostile, les épaules agitées par moment d'un rapide frisson, et serrant contre son corps, ses coudes pointus comme des armes.

Il n'avait pas de bâton, pas de sac à l'épaule; il n'avait rien. Il était vêtu d'une pélerine dont le bord était usé et déchiqueté comme un rivage. Et sur sa figure, il portait ce pauvre masque de noirceur par qui les mendiants se ressemblent comme un peuple.

Il reprit:

- J'ai toujours été pauvre...

C'était le refrain morne de lui-même. Mais il avait besoin de dire plus. On voyait son effort ; il luttait contre le silence qu'a la pensée.

Avec un gémissement qui souleva ses épaules, il continua à voix plus haute et plus étendue, tandis que la fenêtre pâlissait d'un reflet d'aube :

- Je suis plus pauvre qu'on ne croit, messieurs qui passez.

Qu'est-ce qui le poussait ainsi à dire ces choses, à faire entendre sa parole misérable et saignante? Désir qu'on le plaigne, besoin d'être écoute, ou de chasser quelque remords? On ne savait pas, on allait savoir.

— J'ai toujours été pauvre et j'ai toujours voulu avoir... Pauvre de tout, voilà ma maladie. Oh! ce qui n'était pas à moi, comme j'en avais besoin! Alors, alors... comme je désirais tout ce qui n'était pas à moi, j'ai été moins fort que mon désir, moins fort que moi-même. Je n'ai pas su me retenir. J'ai volé.

Le miséreux leva les bras au ciel, lentement — la main droite fermée contenant les sous qu'on lui avait donnés —, puis laissa retomber ses bras ainsi que des ailes déplumées, et répéta d'une voix qui s'agrandissait, comme si elle venait d'entrer dans son éternelle souffrance :

— J'ai volé, j'ai volé!...

Jacques, apitoyé, murmura:

— Il dit toute son histoire, tout son secret, comme cela, aux premiers venus... Les pauvres, qui prostituent leurs âmes aux passants!

L'abbé Ursleur, interpellant le mendiant, lui demanda rudement :

- Pourquoi avez-vous volé?

L'autre dit, effrayé, d'un ton moins assuré, mais pourtant candide comme s'il avait raison :

- Mais, parce que je voulais tout...
- Ca peut aller loin! dit Ursleur, avec un gros rire brutal exprès.
 - Oui, loin, fit l'homme.

Il s'arrêta, comme anéanti, incompris. Puis tout d'un coup un détail surgit à sa mémoire :

— La première fois, ce fut — j'était petit — un pain à une devanture. Je n'en avais pas besoin; j'avais du pain à la maison, puisque j'avais des parents : je me rappelle, le soir, sur un banc, à la porte de la cabane, un père en sueur, une mère chantante, et la nuit, autour de l'âtre, des présences qui s'empourpraient... Pourquoi, alors ? Ce n'était pas à cause du pain, c'était à cause de moi.

Et en disant cela, il était triste d'une tristesse si grande qu'on ne la comprenait pas encore toute.

— Ce n'était pas a cause des choses, c'était à cause de moi, moi qui avais besoin de tout. Tout! Vous comprenez... Je me disais : tu es fou. Puisque

tu voudras autre chose après, ce n'est pas la peine Ah! on n'a pas la force de résister! Les choses qui ne sont pas à vous ont une clarté qui veut. Et mes mains m'obéissaient comme des bêtes. Et quand chaque vol m'arrachait un désir du cœur, un autre désir repoussait. Vous voyez bien que c'était à cause de la forme de moi-même; à cause de la machine de moi-même; destinée, fatalité, moi!

Tous les trois étaient impressionnés par la lamentation à la fois rudimentaire et obscure de cet homme qui n'avait pu s'empêcher de faire le mal et ne pouvait s'empêcher de le crier.

Mais Ursleur s'était tourné vers Maximilien.

— Vous l'avez entendu! Voilà où on en arrive lorsqu'on n'est pas retenu par le respect sacré d'un règne. On est seul ignoblement et on fait le mal. L'être que rien ne réfrène, l'incroyant au Bien, celui qui est vraiment seul, regardez-le! Chose de défaite et de souffrance...

Et il triomphait, à cause de l'argument vivant qu'il croyait avoir devant lui :

— Écoutez. Les récits des marins nous apprennent qu'il y a sur la mer des bateaux, qui sont tout seuls —, mais vraiment seuls, nus. dépouillés de mâts, d'équipages et de buts. Ils roulent désemparés, brisés, mais non coulés, cramponnés encore à l'azur, hors des routes, au hasard d'eux mêmes, écueils pour les écueils et pour les autres bateaux, seuls, seuls...

Et sa voix s'élevait, s'assurait, répétait triomphalement la même chose :

- Et cet homme fut un de ces récifs vivants. Et voyez jusqu'où il fut brisé, et comme il faut obéir aux grands commandements qui s'occupent de tous les hommes à la fois, et comme notre cœur est le commencement du mal.
- Oui, dit Maximilien, c'est vrai... Puisque l'homme est contre les hommes...
 - « A chaque geste, il heurte l'humanité, vous disje. Car, pour être heureux, il veut ce qu'il n'a pas et quand il l'a, il veut autre chose, puisqu'il veut ce qu'il n'a pas. Autre chose que ce qu'il a : donc, il veut dans les autres, donc sa joie est dans les autres. Prendre, c'est la victoire humaine; voler, la façon voluptueuse d'avoir! Et tous, nous sommes ainsi, et vous-mêmes, vous fûtes ainsi... Si vous réfléchissiez bien à ce que vous avez fait et éprouvé, si yous saviez! Avez-vous été jamais heureux, tranquillement, normalement, honnêtement? Non, tragiquement. — L'espérance elle-même n'est qu'un vol d'avenir, et le regret voudrait être un vol du passé... Partout, tendre la main comme un mendiant, comme un voleur... Ah! cet homme ressemble au profond de l'homme, et en l'écoutant, on avoue!»

Le mendiant avait d'abord eu peur des paroles d'Ursleur; méfiant et trembleur, il s'était écarté;

son œil avait pris une expression atone; son âme s'était tapie en lui.

Puis il avait ecouté avidement la réponse de Maximilien. Son intel·ligence semblait s'éclairer d'on ne savait quelle lumière... Et l'ayeu qu'il avait commencé à rejeter hors de lui, éperdument, il le reprit avec une tristesse tendre dans la sainteté d'un souvenir.

- Louisa!.. dit-il, Louisa, la grande chose de ma vie, je l'ai volée!
- « Un soir tout mordoré, près d'un petit mur où croissait un laurier-thym. je l'aperçus, accoudée... Je me suis caché, sans faire de bruit, bien que tout frissonnant; et j ai volé la douceur non permise de la regarder de si près et silentement. La regarder. Oh! quelle chose extraordinaire, la regarder : toucher sa lumière. Il y avait un carrefour où je la vis presque tous les soirs passer. Dans ce carrefour se dressaient une ferme, un noyer et un calvaire. Comme la maison était profonde, comme l'arbre était sensible, comme la croix était bien intentionnée .. Que de fois elle passa là, elle passa dans le soir, la nuque dorée comme le pain qu'on voit... Que de fois, me levant en chancelant, loin derrière elle, j'emportai dans mon ombre son image, ce bijou extraordinaire, les deux mains crispées sur ma poitrine!...
- « Puis quand elle m'a enfin remarqué, quand ça été non plus ses yeux que je vis, mais ses regards! Quand ces regards, qui pouvaient tout contempler sur la terre et dans le ciel, m'ont regardé, moi!...

Et puis, et puis... quand je me suis approché de son souffle... et quand ma bouche lui a parlé! Jamais aucun vol accompli par moi n'a frissonné autant. Quel risque, quel immense châtiment suspendu! Mais elle a voulu de mon cœur... Et parmi tous, voilà qu'elle souriait pour moi; elle me souriait d'un sourire plein de rayons qu'on ne savait pas. Elle s'arrêtait ou hâtait le pas pour se trouver avec moi sur la route du retour, le soir. Elle parlait... Oh! ma petite, quand je t'écoutais, quand je pensais tes paroles !... Et puis, les grands instants ont été; les grands rêves à la fois espérés et inespérés sont venus sur la terre... Ah! lorsque ton consentement, je l'ai touché... Lorsque j'ai vu ta nudité, cette âme! Ah! viol, vol, je t'ai volée à tous. Je t'ai volée à toi, qui seule te connaissais... Je t'ai volée à tes parents qui, seuls, par une longue tendresse, méritaient ton cœur et l'avaient gagné; je t'ai volée aux autres qui te désiraient autant que moi... Oui, la volupté inouïe que j'ai prise en toi, je l'ai arrachée d'un seul coup à tout le genre humain!... Vous voyez bien qu'on ne vit que pour voler, et que l'amour c'est le vol même! »

- Oui... dit l'un des trois hommes.

Et chacun d'eux frémit, tellement cela était vrai pour soi-même, et chacun, sans admettre encore cette idylle d'un autre trop subitement confessée, pensait que tout cela était vrai dans son propre cœur. * *

— Je n'avais plus, dit le pauvre, envie de voler, à cause que je l'avais, elle. Je ne pensais qu'à chercher en Louisa cette nouvelle bonté, de nouvelles joies, à me trainer près d'elle, affolé ou brisé et les entrailles renaissantes. Je n'avais plus de vieil amour à cause du nouveau; je me détournais de mes parents. Rien d'autrefois, rien; la nouveauté tue tout ce qu'elle touche. Ah! la nouveauté est empoisonnée.

— « Même Jacquinot que j'aimais tant, je ne l'aimais plus. C'était mon frère. Il était mignon avec ses yeux bleus qui semblaient des fleurs dans l'eau. Dans les champs où il travaillait avec moi, je l'appelais souvent pour qu'il me regardât travailler avec ses petits yeux... Eh bien, mon amour pour lui est mort, et quand il était là, je ne savais plus le voir.

« Et alors, et alors... Eh bien! mon amour pour Louisa est mort aussi.

« Nous nous sommes moins aimés; vous comprenez, c'était bien forcé, puisque nous avions eu tout le possible ensemble. Et tous deux nous nous sommes mis à regarder en avant, ailleurs. Mais ailleurs, il n'y avait rien à prendre, à voler pour nous deux. Fatalement, nous sentions notre amour s'effacer, comme on voit aux heures du soir le jour baisser à travers ses regards. On avait beau faire, chaque fois, ce n'était plus la première fois... La

première fois s'éloignait de nous, nous chassait lumineusement comme un archange!

- « Et le mal s'est accompli et nous ne nous sommes plus aimés !
- « Ah! Ah! fit l'homme, et il mit sur sa figure lugubre, l'araignée de ses deux mains. On vit luire et se mouiller ses doigts comme si sa figure ou ses mains saignaient.
- J'étais si triste qu'on croyait dans le pays que nous avions eu un enfant et que nous l'avions tué, et qu'un soir Jacquinot m'a demandé ce que j'avais. Je le lui ai dit; je lui ai dit qu'elle et moi, nous aurions voulu nous aimer un peu. Il n'a pas compris, mais il s'est mis à tourner autour de Louisa... L'étrange espérance, l'envie de voir, de saisir et de voler montait en lui.
- « Et je les ai vus qui se rapprochaient peu à peu l'un de l'autre, qui s'aimaient. Alors, moi, de jour en jour, je me suis remis à aimer Louisa. Elle allait se donner elle s'était donnée, peut-être à un autre, et je la voulais puisqu'elle ne m'appartenait plus, et mon désir a recommencé comme s'il n'avait jamais été... Mais elle, elle aimait mieux Jacquinot, qui était un étranger pour elle. Je les ai menacés. J'ai passé une fois devant eux ; j'ai surpris leurs figures qui se souriaient de m'avoir vu, ou de se voir! Je les épiais. J'ai fini par les surprendre, et quand je suis entré dans cette chambre, que je les ai vus l'un sur l'autre, si emportés, si précipités dans la joie, que, même après m'avoir vu, ils ont,

pendant un instant, continué — j'ai saisi dans mes mains quelque chose qui était là : une chaise, et j'ai frappé sur eux, sur tous les deux, sur leur amour, sur leur jouissance volée à moi. Lui s'est sauvé; elle, elle est restée là comme une masse. Et je frappais sur elle, et je brisais sa joie de tout à l'heure, et je brisais ma souffrance de tout à l'heure. Je la prenais enfin définitivement, jusqu'au cœur. Sa vie était enfin vraiment passée entre mes mains. J'accomplissais ce vol prodigieux : un souffle. Et, près du lit qu'elle empourprait, je frappais, de toute la force énorme de mon cœur. »

- Misérable! gronda l'abbé Ursleur.

Tous trois se sont écartés de l'être infâme qui parle ainsi dans une folie d'aveu. Et pourtant, plus forte que cet instinct qui les a fait reculer devant lui, une sorte de notion religieuse qu'ils ont ce jour-là des choses du bonheur, les empêche de maudire cet être; malgré tout, ils ont vu sur lui, et sur eux, une profonde et sanglante ressemblance.

C'est là devant eux un spectre de quelque chose qui est en eux.

Jacques dit terrifié:

- Il est devenu fou à force de ressembler à son cœur.
- J'ai été puni, dit l'homme, d'une voix basse et râlante.
- « J'ai souffert, parce que je n'avais plus rien. Tout ce crime s'est changé en douleur. Après l'avoir prise tout entière, après l'avoir tuée, je l'aurais

voulu vivante tout entière, et ça a été une passion inouïe. J'ai bu; je m'enivrais pour oublier et alors je faisais à chaque instant le rêve adoré qu'elle était là, vivante... Et chaque fois que je redevenais moimême, l'idée de son cercueil me glacait. « Elle est morte, ah! elle est morte! elle n'a plus d'yeux. » Et je me disais que je m'étais trompé, que j'aurais dû le tuer, lui, et l'épargner, elle, et je buvais pour me figurer que c'était comme cela que ça c'était passé, que c'était lui que j'avais écrasé, et que c'était son sang à lui que je buvais. On m'a pris, on m'a jugé. Je sentais en moi une grande justification affreuse, mais juste; elle vivait en moi, mais ne parlait pas, et je bégayais les paroles de tous les accusés qu'on traîne devant les hommes... C'est ainsi que j'ai vécu, rongé par ce désir immense du passé, roulant de jour en jour, comme d'abime en abime, voleur éternellement rejeté, voleur d'éternité! »

Il reprit, tout de suite, violent, menaçant :

— De ma faute? C'est de ma faute, allez-vous me crier, n'est ce pas, comme si c'était une réponse. Non ce n'est pas de ma faute!

Il cria:

— C'est un crime de me dire que c'est de ma faute. J'ai voulu faire une grande chose d'amour et de bonheur. Je n'ai pas réussi, mais c'est à cause de la forme cruelle du bonheur. Je ne suis qu'un homme qui a voulu saisir son destin et faire son bonheur avec ses mains!

Ettil se tut, en grondant comme un lion.

L'abbé Ursleur, devenu pâle, murmura avec de l'effarement:

— Le cœur, le cœur humain! le désir, la passion. Mes amis, cet homme que vous voyez, c'est le cœur épouvantable.

Maximilien dit:

- Il fut la bête de la vérité.

Le prêtre le regardait comme pour lui demander compte de la confession immonde qui retentissait encore à leur oreille; le jeune homme ajouta :

- Tout à l'heure, nous n'avons pas cherché la loi des conventions sociales. Nous avons cherché au fond de nous-mêmes, là où est la tristesse, là où serait le bonheur la vérité même. Et la vérité, c'est l'acharnement de notre cœur, et la vérité, la voilà! Tout le châtiment qui s'est abattu sur lui, et la misère et l'abomination ne font pas bouger la vérité de place, et la laissent immense et intacte et pure.
- « On ne peut pas vivre en société selon la vérité, voilà tout. »
- Distinctions, mensonges, mensonges! dit le prêtre. La vérité... Que m'importe, après tout, la vérité: c'est un mot. Ce n'est pas la vérité qu'il faut: c'est le Bien et le Bonheur. La Vérité, je n'en veux pas. Je n'en veux pas, je la nie. Tout le calme de l'humanité est basé sur la vertu de ceux qui se donnent aux autres, au lieu de vouloir prendre aux autres. Il faut que cette vertu règne. Il le faut.
- Il le faut! Quelle valeur pour celui qui pense, peut avoir ce grand cri sourd et aveugle : il le faut?

Celui qui y croit parce qu'on le lui crie se change en chose.

Le prêtre répéta, totalement immuable :

- Il faut accomplir le Bien ; il faut y croire.
- Il faut peut-être l'accomplir, dit Maximilien, mais y croire, non.

* * *

« Oui, il faut se conformer à cet ordre, mais cet ordre n'est pas vrai. Il faut vivre un mensonge. Comme on admet l'apparence des choses dans la vie quotidienne, qu'on admette l'apparence du principe artificiel de l'harmonie sociale. C'est la conséquence de la contradiction extraordinaire qu'il y a entre un homme et les hommes.

« Ah! ne vous figurez pas que je n'aie jamais pensé à ce qu'il y a de lamentable et d'épouvantable dans cette destinée de l'être au sein des êtres : il lui faut se taire, lui qui est une parole ; il lui faut être petit ; il faut qu'il se retire et se cache. Hélas! hélas! le grand nombre des vivants établit dans le domaine des corps une contre-vérité superficielle, et devant cette contre-vérité sociale, la splendeur de nos passions et de nos désirs doit se martyriser, se tuer. L'homme, qui porte le monde dans l'enceinte de sa pensée et de son cœur, n'est dans l'apparence des hommes, qu'une apparence d'ombre.

« Appauvrissons-nous encore de nos propres mains et laissons-nous écraser, conduire et juger, quoiqu'il n'y ait pas de rois et pas de juges! Et qu'aucun châtiment d'aucune espèce ne soit mérité. Au fond, notre étincelle veille et resplendit, et parfois on la ressent : joie triste plus grande que toutes les douleurs, consolation terrible... Parfois, on la voit chez d'autres. Bien souvent, il m'a paru que tel pauvre, le plus maudit de la terre, qui, le soir, monte péniblement dans l'escalier étroit vers la clarté de la lucarne supérieure, doit s'imaginer qu'il monte au ciel, qu'il monte au milieu de tout, et hagard, éperdu, se demander s'il est possible que l'homme ne soit seulement qu'un homme. Oh! je sais, je sais que l'éclair de gloire qui passe parfois dans les diamants noirs d'une pauvresse accroupie éblouit même le geste de lumière de la charité! »

* *

Le mendiant érigeait sa tête, prêtait l'oreille à ces paroles empreintes d'une grandiose émotion ; elles réveillaient en lui un rêve, un rêve.

-- Ah! oui, gloire!... murmura-t-il. Je me rappelle, je me rappelle... Gloire!

Et c'était dans sa bouche réprouvée un grand cri à la fois d'affirmation et de besoin. L'être maudit disait : gloire, comme on dit : Dieu.

— Ah! je ne sais pas, moi qui ne sais rien, s'il y a, quelque part, une espèce de Justice vraie pour me haïr; ce que je sais, c'est que j'ai été poussé sur le vol de toute la force de la nuit qui est au fond, et du rayon que je pense ; si j'ai fait ce que j'ai fait, c'est à cause de la pauvreté même de l'ombre, à cause du ciel sur la terre!

« Je ne sais pas, je ne sais pas, mais c'est doux d'aller tout entier, d'aller sans rien écouter, de grandir, de monter, d'avoir la lumière, d'ètre seul comme le matin ou comme le soir. On a le plus de joie qu'on puisse avoir, la joie de vivre, et si l'on souffre, c'est dans cette joie.

« Ah! c'est doux et c'est beau d'être grand. La preuve, c'est qu'on m'a vu, moi, un soir, en pleine grande vérité, et qu'on m'a admiré en tremblant.

« Je me rappelle... je me rappelle..

« C'était le soir du jour où j'ai tué Louisa; c'était mon grand soir. J'allais sur la route, car je m'étais enfin ôté au spectacle d'elle, je marchais au hasard, déguenillé, car depuis longtemps, à cause de toutes ces choses, je ne travaillais plus; extasié, rouge comme sa face tuée, et encore dans la douceur de l'avoir pour toujours, d'avoir en moi l'éternité d'elle, amoureux, amoureux...

« Je suis entré dans Paris... Jour de fète et de déguisements... On' voyait des figures masquées parmi les figures des curieux; et des déguisés filer dans la foule comme des traits brillants. Il faisait tiède; le monde s'animait, chantait, riait, souriait. Le soir, puis la nuit, éclairèrent davantage les rues.

A la porte d'une grande maison de riches —
 j'avais pris les plus belles rues — un attroupement s'était formé, on regardait entrer des invités magni-

fiquement vêtus. Une file de voitures commençait là qui ne finissait pas.

- « Alors, vous ne savez pas ce que j'ai fait, moi?... Je suis entré haillonneux, noir, et ivre de mon crime, dans cette maison illuminée, je suis entré pêle-mêle avec les gens déguisés et l'on m'a pris pour l'un d'eux.
- « J'ai monté l'escalier rouge... Des tapis doux comme de la mousse, des glaces claires comme l'aurore en pleine campagne...
- « Poussant devant moi les portes, je suis entré dans un grand salon rempli de groupes, et je suis resté planté là avec ma figure triomphante, avec mes yeux débordants d'amour, avec mes mains bleuies comme des fleurs, et les gouttes de sang que j'avais sur moi comme des pétales.
- « Je me suis planté là et autour de moi, tout d'un coup, ce fut un grand mouvement de silence. Les faces, stupéfaites, se tendaient pour me voir mieux; puis j'ai entendu autour de moi des murmures d'approbation, des louanges, des applaudissements, tous les signes d'une surnaturelle admiration. Et tous se demandaient tout bas qui je pouvais bien être.
- « Ils croyaient 'admirer mon déguisement; ils m'admiraient moi même! Ils voyaient sur moi sans le comprendre ce frisson immense de vérité que ma profonde action venait d'y mettre; ils voyaient mon cœur encore tout révélé; ils voyaient mon àme, directement, comme on voit les distances du ciel.

J'étais encore en gloire d'amour et de possession, et c'est cela qui les éblouissait : c'était la vérité humaine qui me désignait comme une auréole sans auréole!

- « Ah! jamais un roi n'a eu plus d'hommage vrai, jamais un saint n'a donné tant d'étonnement aux voyageurs obscurs qui ont vu, sur l'obscur chemin, sa tête s'éclairer! Et vraiment ce fut la fête inouïe de mon cœur!
- e Et puis... Ils m'ont regardé de près, ces gens. Et peu à peu, ils m'ont reconnu. Ils ont compris que je n'avais rien volé de ce que j'avais... Ils ont compris que je venais de l'enfer. Si vous les aviez vus! Leurs yeux se sont agrandis devant ma grandeur. Quelques-uns ont poussé des cris étouffés; d'autres ont ri d'un rire pâle et lâche cassé tout de suite. Un d'eux, machinalement, a ouvert la fenêtre, comme si je n'apportais pas déjà trop d'espace nu et de réalité! Un homme se leva droit et se rassit; une femme habillée en reine se cacha, éperdue, la figure dans ses mains; une autre, une fée, essaya de sourire et ne put pas...
- « Voilà ce qu'a produit à ces gens la vision de la grande image pure de leur semblable. Ah! oui, ce fut la fête suprême de mon cœur que ce frisson éclos sur mes pauvres pas. Et c'est à partir de ce jour que je suis tombé... sale, noir, dans les ténèbres, dans un deuil de poussière : la terre, qui, déjà monte sur moi! »

Il se tut, n'ayant plus rien à dire, il s'immobilisa.

les traits du visage pétrifiés, fixes, implacables comme quelque chose d'écrit!

Puis il disparut.

Alors Maximilien éleva la voix, et dit gravement, et personne n'osa le contredire :

- La conscience n'est rien à côté de notre cœur.
- « Notre souffle profond l'anéantit... Et comme le Bien et le Mal n'ont pour preuve que la conscience, je dis qu'il n'y a, dans la vérité, ni Bien, ni Mal.
- « Si la conscience, prouvait le Bien, elle le prouverait à tous. elle le prouverait à cet homme; elle me le prouverait à moi. »
 - Elle me le prouve, dit le prêtre.
- Non, répondit Maximilien : vous ne croyez au Bien que parce que vous l'aimez.
- « Je ne nie pas votre cœur et les amours dont il s'épanouit. Je ne nie pas que par une sorte de débordement, de large marée de son cœur, on puisse arriver à aimer les autres, à aimer l'humanité, et l'ordre des générations, et les vivants et les morts. Je nie que cela soit autre chose qu'un des hasards sublimes d'aimer. Je nie que ce soit une sainte et mystérieuse nécessité décrétée au delà de nousmêmes. Je nie le pouvoir et l'autorité absolue, de ce cri d'impuissance et de misère qui est une espèce d'idole : « Il le faut! ». Je nie que je puisse être heureux de votre bonheur!
- Mais, vous observez le devoir, vous n'oseriez pas désobéir à la justice...

- Par un accord paisible à l'ordre social, par un consentement de mon existence extérieure au calme extérieur, par crainte de soulever contre moi la force des autres, mais ce n'est pas, vous dis-je, dans la vérité que cette obéissance se passe; ce n'est pas dans cette profondeur où il y a le malheur et le bonheur... La justice, bonté stricte, la bonté, justice et grâce idylle de justice tout cela n'est qu'une abstraction d'abstraction, ou bien...
 - On bien?
 - Ou bien un fragment de Dieu.
 - Dieu!... fit Jacques.

C'était la première fois que ce mot était prononcé. Après avoir hésité, comme s'il lui en coûtait d'amener dans la discussion sa réserve de certitude et de confiance, le prêtre dit:

- Je ne voulais pas parler de Dieu, sinon j'aurais commencé par là, puis, je me serais tu. Mais à quoi bon? On croit ou on ne croit pas. On est jeté sur cette croyance, terriblement, au hasard comme un naufragé sur une épave, au milieu de toute la mer.
- La preuve du Bien s'arrache à vous et s'appuie sur Dieu. Elle ne peut exister qu'en Dieu; la charité comme la résignation n'est que la moitié d'une croyance. Dieu serait la Charité en personne et l'existence de la justice. Toute la morale, c'est la divinité anonyme. Vous voyez que j'avais raison de dire que la conscience n'est pas sincère, puisqu'elle dit qu'elle n'a besoin de rien et qu'en réalité elle a besoin de Dieu.

« Si Dieu existe, le Bien existe, et il faut s'y cramponner de la croyance et de l'effort, et vous avez raison...

Il s'arrêta un instant, puis sa bouche de simplicité dit:

— Mais Dieu n'est que le désir et le besoin de Dieu! Et dire: Dieu existe, est aussi absurde que de dire: Il faut être heureux.

* *

Ils sortent de la maison. La nuit s'est passée. Sur le morne paysage étendu dans les ténébres, l'aube se lève tristement. Le ciel est un peu de lumière, et ces trois hommes qui parlaient ensemble depuis des heures, commencent à se voir vraiment.

Ils marchèrent à travers des champs d'où l'ombre se détachait, où chaque fleur commençait, le pas lourd moins à cause des heures passées, qu'à cause de toutes les paroles offertes l'un à l'autre en vain, et retombées.

A un carrefour, où se dessinaient trois chemins que la lumière encore brumeuse du jour naissant parcourait comme des fées, l'abbé Ursleur s'arrêta, et leur tendit les mains pour leur dire adieu. Sa figure était dure et tranquille, comme lorsqu'ils l'avaient rencontré.

— Nous nous reverrons, dit-il, encore une fois dans la vie, Quelque soir, vous viendrez de nouveau me trouver. Vous reviendrez à moi peut-être; vous reviendrez à moi sans doute, car je crois que tous croiront.

Ils s'en allèrent dans la nuit déjà couverte de soleil. Et malgré tout, la gloire, la splendeur d'avoir crié la vérité à l'erreur était sur eux...

Ils se regardèrent, et, bien qu'ils n'eussent point trouvé la consolation qu'ils étaient venus chercher, leurs deux regards se soutinrent et s'embellirent.

Jacques dit, avec l'admirable voix tremblante qu'il avait parfois :

— Au commencement je détestais tes paroles parce qu'il me semblait qu'elles tuaient l'espoir, puis, après, je les ai aimées et je les ai crues.

Il paraissait tranquillisé.

— La vérité! murmura-t-il, pensif. On dirait que toute la vérité est plus forte que la douleur!...

XVI

Jacques reçut une lettre qui changeait la face des choses.

Jeanne lui demandait de revenir...

Que s'était-il passé? Qu'y avait-il eu dans le mystère des sentiments ou des événements, dans le hasard des êtres? Quoi que ce fût, cette lettre annonçait à Jacques que son malheur se changeait en bonheur.

Après tant de défaites, après cette dernière journée passée là-bas, si triste et définitive que Jacques ne l'avait jamais racontée toute à Maximilien — voilà que Jeanne le cherchait des yeux, miraculeusement souriante.

La lettre, qu'ils lurent ensemble, qu'ils comprirent peu à peu, comme on déchissre une écriture inconnue, leur tomba des doigts, et Jacques se leva, surnaturel... Et oppressé d'une joie trop vaste, d'un avenir nouveau, il apparut lointain, lointain, impénétrable, comme la statue haineuse du bonheur. Jamais Maximilien ne fut plus abandonné.

Jacques partit seul là-bas. Maximilien devait l'y rejoindre l'après-midi.

Dans le jardin, Mme Roger, Jacques et Jeanne vinrent à sa rencontre, tous trois ensemble, leurs trois figures unies du même sourire. Ils le reçurent comme on reçoit un étranger cordial.

Jacques lui dit : nous sommes fiancés.

Jeanne était sérieuse, simple, changée...

Ce jour-là, Jacques ne parla à Maximilien seul à seul qu'une fois. En lui parlant, il tournait ses regards autour de lui, regardait Jeanne et voulait aller près d'elle... Il ne dit pas à Maximilien les causes du revirement qui s'était produit. Il ne le lui dirait jamais. C'était le premier secret éternel entre eux.

Maximilien s'en alla seul, comme il était venu. C'étaient ses premiers pas sur la route éternelle de l'abandon.

Il rencontra Marguerite, qui allait voir Jeanne. Et elle revint sur ses pas pour marcher avec lui.

Ils étaient heureux d'être l'un auprès de l'autre, bien que tous deux si seuls l'un de l'autre... On a besoin de s'exprimer, de réaliser sa pensée, de la faire tendrement vraie. Richesse de parler et de pleurer richesse de se dire pauvre!

Il parla le premier.

- Vous aviez raison de dire : on ne sait jamais.
- Ah! soupira-t-elle, je ne croyais pourtant pas

à cette parole, et même maintenant, ajouta-t-elle tout bas, je n'y crois pas.

Que lui importaient les autres!... Elle pensait à elle. Elle le regarda.

- Vous êtes triste? demanda-t-elle.
- Mon ami va me quitter; il ne m'aime plus.
- Pourquoi? fit-elle étonnée... Est ce la même chose, aimer sa femme ou aimer son ami?

Il eut un instant le désir — car elle était proche et jolie, car elle était vivante — de lui expliquer soigneusement sa pensée, de lui dire dans quel sens important, dans quel sens suprême, il entendait la ressemblance et l'antagonisme de toutes les tendresses, et que le cœur c'est le cœur.

Mais il était las, et il se contenta de dire :

— Ce n'est pas la même chose... et pourtant lorsqu'il sera parti, ce sera tout de même sa présence qui sera morte.

Elle ne comprenait pas. Elle répéta, candide, blanche, stupide comme une fleur :

— Ce n'est pas la même chose.

Il se tut, découragé. Si elle n'avait pas été une femme, si elle n'avait pas eu sur sa bouche un sourire qui palpitait, si sa chair n'avait pas lui dans ses yeux, il n'aurait pas persisté. Mais à cause de cette douceur tendre de sa vie, il voulait continuer à lui parler, à se montrer à elle, à la sentir cueillir en lui quelques confidences.

Il ne l'aimait pas. Encore moins, il était capable d'abuser de la préférence qu'elle lui avait laissé regarder dans son cœur, mais c'était une femme et même sainte et à jamais séparée, une femme près d'un homme est toujours une caresse.

Et pendant quelques pas, il lui expliqua, lui raconta que les sentiments vrais sont dans un même cœur les uns contre les autres, mais qu'on ne veut pas le voir ni l'avouer, et qu'on met sur ces choses un grand voile.

- Voyez-vous, il y a comme une idole de brume qu'on adore.
 - Comment cela? fit-elle.

Patiemment, il lui expliqua qu'on n'ose pas scruter ses pensées jusqu'au fond, qu'on n'ose pas regarder son cœur, et qu'on se cache à soi-même.

Et alors, à ces paroles, elle frissonna comme si elle avait froid tout d'un coup.

- S'il fallait penser à tout, dit-elle, on mourrait de chagrin.

Elle reprit, grave, le front baissé :

- Et, pourtant, je voudrais un peu souffrir de cette souffrance-là.
- « Je voudrais être intelligente, être capable de comprendre tout cela. Vous êtes heureux, vous, de comprendre... Ceux qui comprennent sont plus que les autres. »

Elle pleurait presque; elle semblait pleurer et sourire frêlement, docilement, comme un enfant.

— Il n'y a pas, dit-il, de supériorité vraie d'un être sur un autre, car il n'y a que les cœurs qui soient vrais. Etre intelligent comme vous dites, c'est savoir raconter son cœur en paroles; mais cela n'augmente pas le cœur : ce n'est qu'une sorte de richesse matérielle, car les paroles ne sont jamais que les paroles des choses. Peut-être y a-t-il un peu de joie à être riche de paroles et d'explications; mais, en vérité, le souffrant qui parle n'est pas plus grand que le souffrant qui souffre. L'intelligence n'est qu'une pratique...

— C'est vrai, dit elle. J'avais une amie qui n'avait pas de pensées compliquées, de philosophie profonde, et qui pourtant est morte de chagrin à cause de rien, à cause de la vie. Comme elle a dû immensément et admirablement souffrir!...

Sans transition, elle parla d'elle même :

— Quand j'étais petite fille, j'avais des intuitions, des illuminations... J'ai deviné, découvert, compris, bien des choses que j'ai oubliées depuis...

Après un peu de silence elle avoua, montrant nu, à vif, tout l'effort de son âme.

- Je viens d'essayer de m'adonner à la religion. J'ai été trouver un prêtre, je me suis confessée. Il a vu combien j'étais malheureuse, il m'a dit : « Consolez-vous, priez et fiez-vous à Dieu. Vous serez heureuse au ciel. »
- « Je ne sais pas si je serai heureuse au ciel; mais cela m'est indifférent et ne me console pas. J'ignore si les autres sont faites comme moi, mais je n'ai pas besoin, moi, d'être heureuse au ciel. Mon chagrin de la terre a besoin d'une consolation de la terre, et il n'y a pas autre chose que cela en moi... Après ma

vie, comment mon bonheur pourra-t-il être quelque chose, et comment 'la consolation du ciel pourrat-elle m'atteindre, me comprendre, me reconnaître?

Après cette grande parole, ses yeux se voilèrent. Elle murmura, se torturant du même doux et simple blasphème:

— Dieu, quand on lui demande quelque chose, répond par autre chose...

Puis, irrésistiblement, revenant à sa vie présente:

— Ma mère est à l'hospice. Que vais-je faire? Je n'en sais rien... Donner des leçons... car je vais aller à Paris. Il n'y a pour me retenir ici que le tombeau de mon père... Je ne reviendrai plus à ce tombeau... Il va mourir.

Et à ce moment, Maximilien la sentit se rapprocher de lui, et il lui entendit dire, aveu de son insondable tristesse et aussi hommage infini vers lui, vers la grande mélancolie entrevue de son cœur:

- J'ai ôté la rose qu'il y avait sur mon chapeau. Ils étaient arrivés au carrefour, près du pont.
- C'est ici que j'habite, dit-elle. Je vais vous quitter. Adieu...

Ils s'étaient arrêtés devant la grille et le petit jardin, sur lequel la route débordait de poussière.

Il lui avait pris la main, mais il n'osait pas retirer cette main, il n'osait pas s'arracher d'elle, puisque par la tendre folie de son cœur, elle en souffrait tant.

Il n'osait pas non plus lui parler, puisqu'elle l'aimait; tout ce qu'il aurait pu lui dire cût été pire que le silence...

Elle sentait bien qu'ils ne se reverraient plus. Et ne sachant pas s'il savait, et n'ayant pas la force qu'il ne sût pas, elle allait parler... Mais sa pudeur, en même temps que son aveu, lui monta aux lèvres et elle dit, n'avouant que sa douleur et sa douceur:

- J'aimais M. Jacques...

Elle se détachait, frèle et palpitante, sur les feuilles et le regardait avec des yeux sanctifiés de n'être pas aidés, de n'être pas encouragés, de n'être pas sauvés; elle était seule tout entière.

Il se découvrit pour la saluer.

— Je vous souhaite un céleste bonheur, lui dit-il tout bas... Qui sait !... Peut-être, un jour, sur vos pas aurez-vous le paradis...

Elle avait les mains réunies, les mains jointes, et ses regards sur lui étaient comme des regards de voyante.

— Ah! vous, vous! dit-elle, que ferez-vous dans la vie!... Ah! il me semble que vous consolerez les malheureux. Il me semble que vous le pouvez. Vous consolerez... Mais je ne sais pas comment vous ferez. Ah! je ne sais pas comment vous ferez...

Lorsqu'il revit Jacques, celui-ci lui annonça qu'il allait partir : accompagné de sa belle-sœur, il allait aller avec Jeanne passer un mois dans une ville de province, chez une parente riche de Mme Roger.

Après des nouvelles venues coup sur coup, des démarches, des courses, des dérangements d'habi-

tudes, des serrements de mains, des événements éblouis, ce départ eut lieu, un soir.

Puis Maximilien et Mme Roger se trouvèrent seuls l'un en face de l'autre dans la gare.

Maximilien voulut l'accompagner jusqu'à la maison, et ils marchèrent dans l'avenue.

Elle avait les yeux brillants et était petite, vêtue en noir, elle semblait en deuil, et les femmes en deuil sont petites : on trouve qu'elles sont petites avant de savoir qui elles sont.

- Elle est partie, je suis seule.
- Ils sont heureux, là-bas, dit-il.

Il sourit:

- Nous sommes restés sur la terre, nous.

Elle le regarda, surprise, presque irritée, supportant mall'idée qu'il comparait sa solitude à la sienne.

- Vous n'étiez que l'ami, j'étais la mère.
- « Vous ne vous compareriez pas à moi si vous saviez comme les mères aiment leurs enfants fort et longtemps!
- « Si vous saviez qu'il n'y a pas de baiser plus grand que celui qui jette une mère sur son enfant; qu'il n'y a pas moyen de se donner à un être et de le prendre comme une mère se donne à son enfant en l'embrassant et le reçoit en elle.
- « Le jour de sa naissance, j'ai tellement souffert! On m'a presque tuée tandis qu'étendue sur mon lit j'attendais, je criais, j'adorais. Quand on me l'a arrachée, c'est vraiment comme si on m'avait arraché le cœur des entrailles.

« Après, il y a des abimes entre les enfants et les parents. Il y a, qui s'élargissent, l'ignorance de l'âme et l'horreur de la chair... »

Il tressaillit: l'horreur de la chair! Il avait pensé à cela, lui, autrefois; il en avait souffert; c'était bien vrai, trop vrai... Une intuition profonde ouvrait les yeux de la femme vulgaire qui, sans doute, n'avait jamais réfléchi, et qui s'avançait là, hâtée, agitée, avec sa morne coiffure et son châle sombre, si banale, si effacée, qu'après l'avoir vue, on ne se rappelait plus son regard ni la couleur de sa robe!

— Tout s'use, tout s'use... J'ai eu un autre enfant, moi: un bébé qui est mort au bout de quelques mois. Au commencement, je criais dans la chambre; et longtemps après, partout où j'étais, j'entendais mon cœur qui criait. Puis tout cela s'est calmé. Vous voyez aujourd'hui, il y a vingt-cinq ans, j'en parle sans souffrir. Je l'ai oublié, cet enfant.

Et elle ajouta, à voix plaintive, comme un déchirant et inutile appel vers les temps révolus :

— Je ne l'aime plus!

Et toute sa rancune contre la destinée sortit d'elle... Elle raconta le malheur qu'elle vivait.

- Elle, Jeanne... Je l'aime encore.

Et levant ses yeux clairs et vides de bourgeoise, elle dit :

- Je l'aime trop, puisque je souffre.
- « Quatre fois, elle a été malade; elle a été bien près de mourir, et quatre fois moi aussi j'ai été bien près de mourir de fatigue et d'amour!... Ah! mon-

sieur, les parents font bien des sacrifices pour leurs enfants.

- « Une autre fois, elle m'a attristée, il y a déjà longtemps, dix ans, le jour de sa première communion. Cette robe blanche!... J'ai pensé au mariage qui la prendrait; c'était un avertissement que me donnait cette blancheur.
- « Des étrangers viennent tout d'un coup, un beau jour, et alors, la première amourette repousse toutes les années de soin, de dévouement, d'admiration et d'amour, toutes les années de jours et de nuits!
- « Elle va aller avec cet homme, qui subitement est venu et l'a voulue toute, corps et âme. Je ne suis rien. Ma fille, ma fille, elle va, heureuse et détournée, prête à m'en vouloir pour de petites choses, inconsciente, aveugle à moi seule, dans toute la lumière que je lui ai donnée!
 - « Elle ne m'aime plus, puisqu'elle aime l'autre!»
- Ce n'est pas la même chose... hasarda Maximilien honteux de mentir.

Elle sursauta, simple, violente:

- Si, monsieur, c'est la même chose! C'est la même chose, entendez-vous!
- « Vous ne savez pas, vous, vous êtes un enfant... Mais moi, je vous dis que c'est la même chose.
- « Ce n'est pas vrai qu'on a plusieurs amours à la fois. On aime. Aimer, c'est aimer; aimer, c'est quel qu'un. Pour aimer deux êtres au monde, il faudrait soi-même être deux êtres.

« Partager son cœur, partager la vérité en deux, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai qu'une femme aime autant son mari quand elle a un enfant. On le croit, on le croit un instant, et d'une façon éperdue et folle. Parbleu, je l'ai bien cru, moi ; mais c'est parce que je voulais le croire, ce n'est pas parce que c'était vrai. Ce n'est pas vrai que lorsqu'on a deux enfants, l'amour, tout d'un coup devient deux fois plus grand. Il diminue pour chacun, voilà tout. Ce n'est pas vrai qu'une dévote aime autant les siens que si elle ne pensait qu'à eux. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!

Le front barré d'une ride, elle marchait à petits pas rapides, soufflant, souffrant.

— Ah! je ne dis pas que ce soit un mal que les choses du cœur se gênent et s'usent ainsi l'une par l'autre. Non; tant mieux, au contraire. C'est une chose heureuse que l'amour s'en aille. Quand on meurt, à la fin, on ne tenait presque plus!...

Elle se calma, s'arrêta.

— Je ne sais pas ce que j'ai... Je vous dis cela, à vous... qu'est-ce que cela vous fait ?... Vous devez me trouver folle avec ces idées! Peut-être bien. Mais peut-être aussi que c'est les autres jours que j'ai une sorte de folie de calme et d'oubli de tout, et que, aujourd'hui, j'ai raison.

Elle s'interrompit. Il y eut un silence. Le jour baissait.

Elle dit, d'une voix très basse et très fatiguée :

- Qu'est-ce que nous allons faire maintenant

dans la vie? Qu'est-ce que je vais faire tout de suite, qu'est-ce que je vais faire ce soir?

La berge s'endormait dans la grande aile de l'ombre. Il n'y avait plus de lumière.

La maison apparut, pâle, enfouie à demi parmi des flots de brume.

Et tous deux, ils regardèrent cette maison trop grande, cette maison inutile, cette maison qui avait fini... Où le mouvement de la terre l'emportait-il? Nulle part. Elle allait, cette maison sans enfants, sans avenir, sans but, comme un bateau perdu...

XVII

M. Desanzac revint de son voyage au milieu d'un après-midi. Maximilien le trouva jauni, tremblant, les yeux brillants.

Il ne parlait qu'avec peine. Il s'assit tristement dans le salon.

- Il n'est pas bien, dit Léonore.

Elle avait fait avertir le docteur, qui allait venir.

M. Desanzac semblait mal entendre, distrait. Il eut un frisson, grelotta.

Son fils, inquiet, alla à lui:

- Qu'est-ce que tu as?
- Rien, dit le vieillard.

A un moment, il se remit, parla un peu de làbas, dit des détails : « Il y avait des volets verts, et le lierre avait été arraché ...»

Il parlait d'une voix changée. blanche, un fantôme de voix. Puis, brusquement. il se tut.

A une nouvelle interrogation éperdue de son fils, il ne répondit pas. Il était plongé dans une lourde rèverie.

Puis il dit :

- Je ne me sens pas bien.

Il s'alita, et s'endormit.

Le médecin vint; examina le vieillard, qui se réveilla à demi à ses mains, à son auscultation, à ses questions...

La porte fermée, sur le palier, le médecin se tourna vers Maximilien et chercha sa main. Le jeune homme fut pris d'un tremblement tel que sa main s'ôta de celle de l'étranger.

- Il ne se relèvera pas, dit l'homme à voix basse.
- Pourquoi?... Pourquoi?... bégaya Maximilien, livide, et qui, sous cette nouvelle, devint comme un autre être épouvanté et chancelant.

Le médecin, triste et calme, résigné de toutes les douleurs, expliqua que l'organisme de M. Desanzac était usé, que ses forces étaient finies. Il mourait de vieillesse, bien qu'il ne fût pas très vieux. De plus, il avait une grande faiblesse du côté du cœur. Il donna quelques détails, ajouta:

- Il a dù toujours souffrir de cet organe.
- Il ne s'est jamais plaint, n'a jamais rien dit... Il ne s'est jamais plaint, répéta machinalement le jeune homme qui ne se retrouvait plus devant toute cette abominable chose nouvelle, ces noms monstrueux et si monstrueusement réels de maladies.

Puis il murmura:

- Qu'est-ce qu'il faut faire ?... Vous ne donnez pas d'ordonnance ?...
 - Non, dit doucement le médecin.

« Je reviendrai demain, ajouta-t-il. Pour le moment, essayez surtout qu'il dorme. »

Léonore, qui était là, avait entendu tout cela. Elle ne bougea pas. Elle arrêta dans sa poitrine, déchira dans son cœur un sanglot qui eût été entendu à travers la porte, qui eût peut être décelé l'angoisse et augmenté le malheur. Et elle entra dans la chambre, se calmant les traits de toute la force de son grand cœur, se martyrisant de tranquillité le visage.

Après qu'il eut reconduit le médecin jusqu'au seuil de la rue, espérant il ne savait quelle parole miraculeuse qui aurait effacé les autres, et que l'homme fut parti, emportant tout espoir, Maximilien retrouva Léonore dans le vestibule du bas.

— Il dort, dit-elle.

Ils se détournèrent l'un de l'autre, et tous deux montèrent l'escalier dans un violent effort de lenteur, puis s'arrêtèrent devant la porte, ayant l'énergie de se regarder et de ne pas pleurer, mais sentant qu'ils n'auraient pas celle de s'embrasser sans pleurer. Et ils faisaient silence de toute leur puissance, de toute leur vie, les bras ballants, l'un devant l'autre; ils faisaient silence comme autrefois quand le père dormait, et qu'on n'osait pas marcher ni parler dans la maison, et qu'on retenait son souffle en se regardant, pour ne pas troubler son grand sommeil important.

La nuit vint. M. Desanzac dormait toujours. Terrassé de fatigue, Maximilien descendit l'escalier, comme s'il tombait dans l'ombre, et se jeta sur un fauteuil du salon.

Et il songea combien il avait laissé son père tout seul dans la vie, précisément au moment où son dos se courbait, où son isolement était plus désarmé, plus exposé, où la vengeance contre lui commençait! Son père qui autrefois fut pour lui si doux — si doux, si fort! — dont il sentait si riche, la patience autour de lui, dont la bienveillance était tellement présente toujours, que lorsqu'il le grondait, à la fois il le grondait et le protégeait, et qui si longuement, si continûment, si petitement, l'avait tant secouru! Pourquoi ne s'était-il pas tenu le plus possible près de lui, à sentir sur lui son ombre et son souffle?

 Je l'aimais donc moins! dit il en regardant tout l'abime de lui-même, stupéfié devant cet abîme.

Et une tristesse morne, sans fin, le remplissait de sanglots. Toute la nuit, il la passa dans un naufrage de larmes, avec des frissons de cauchemar, rêves de crimes qu'il aurait commis, et des frissons plus terribles de réalité, claire vision des abandons, de l'oubli, de la haine que commet notre cœur.

Un peu avant l'aube, il y eut un moment de froid auquel il ne put résister, et il s'endormit complètement.

Quand il se réveilla, le jour était là, avec cruauté; et il trouva un silence qui subitement l'effara, le secoua de l'épouvante que son père y fût mort. Et cette épouvante le cloua dans un coin du salon.dans un tremblement grandissant.

Léonore vint le délivrer. Elle frappa à la porte. l'entr'ouvrit :

- Il est réveillé, il veut te voir.

Il monta, entra dans la chambre. — une chambre petite et modeste, avec un lit qui prenait presque toute la place, une fenètre aux rideaux de toile blanche, relevés sur un panorama de toits.

Son père était étendu, diminué, petit, les joues tines et grises, le front maigre. Et il ne reconnut pas son père tellement ses yeux étaient obscurcis d'émotion et de tendresse: il ne le voyait pas, tellement il sentait qu'il allait mourir, il ne le voyait pas, tellement il l'aimait.

Jamais il n'avait vu cet homme couché. Son père avait toujours été plus levé que lui; presque tou jours, sa veille avait entouré la sienne.

Et pourtant, il eut la force de ne pas se jeter dans ses bras pour l'embrasser et lui confier tous ses sanglots et lui dire toutes les paroles d'amour. Et, chancelant, pâli par la blessure de cet effort, il attendit:

Le vieillard aperçut son fils et dit. comme s'il voulait d'une seule phrase révéler toute sa pensée. tout son secret :

- J'ai tout revu.

* *

Il parlait par saccades, par halètements, par frissons.

- Toute ma jeunesse... La gare... La route...L'é-glise... La maison, plus vraie que l'église!...
- « La route blanche... Velours de la poussière. Des oliviers ; le port. Ah! le port! je me suis surtout attardé sur le port.
- « La colline où est bâtie la ville est rouge et ocreuse comme toujours pleine de soleil couchant. J'avais un peu oublié la face exacte de cette colline... La colline descend au port. Sur les quais, j'ai rôdé, j'ai regardé, comme un voyageur revenu d'un voyage infiniment long et varié, où il a vu bien des mirages, bien des tempêtes, et bien des choses étranges. Le soleil brillait là, sur le petit pontécluse, approfondissait le noir des murs de l'entrepôt et remplissait d'étoiles aveuglantes les cordages et les mâts des bateaux... »

Il ajouta, regardant fixement, essayant de donner ce qu'il voyait :

— L'or du soleil, l'or de la poussière... Le scintillement précieux des fenètres... Tout cela était comme en fête pour moi... Tout cela était si beau que si tu avais été là, tu aurais été ému, toi qui pourtant ne sais pas!

*

Il parlait de plus en plus librement. Sa voix s'élevait. Peu à peu, la fièvre lui ôtait cette contrainte qui, toute la vie, l'avait séparé de son fils, qui chaque jour, à chaque instant, l'avait empêché de lui parler intimement, de le voir de près.

Et il était proche, confidentiel, ingénu, dans une simplicité qui remplissait le jeune homme à la fois de vénération et d'horreur, tellement elle lui apparaissait nouvelle, suprême.

— Ah! j'ai été pris d'un regret infini, indicible, implacable... J'ai été dévoré d'un immense amour pour ce passé! Bien plus suppliant encore qu'impuissant, j'essayais de revivre, de revenir dans le temps, d'entrer dans le passé. Mais le passé ne voulait pas de moi. Le passé est immobile, doux, tranquille... Quel secours contre le passé qui ne veut pas de nous! On n'en peut même pas imaginer. La fatalité antique plus forte que les dieux, c'est le passé. Dieu lui même ne changerait pas la tranquillité du passé. Qu'on prenne l'être qui peut tout; il ne pourrait pas faire qu'hier n° s o it p hier; il ne pourrait pas séparer le matin et le soir du jour qui a lui!

Il se tut, dans un recueillement désordonné, et un cri sourd monta de sa gorge, furieux comme une imprécation :

- C'est parce qu'il n'est plus qu'on aime le passé!

« On le veut parce qu'on ne l'a pas...

« Autrefois, quand j'étais jeune, là-bas, aimais-je ces lieux? Non. Y souriais-je, y riais-je sans raison de bonheur, à cause de leur seule présence? Non. Mais quand j'y suis revenu, quel amour! dans quelle adoration lamentale et insensée je me traînais!

« Ah! mon petit, lorsque j'étais là, il y a trois jours, assis sur une borne où s'amarrait un câble de bateau, près des douaniers qui passaient avec leurs ombres bleues; quand j'étais là comme un marin cloué à terre et qui regarde la mer, et que je regardais tout : les espaces, les flots, les dalles, — ah! les pierres elles mêmes auraient eu pitié de moi, si ça avait été de leur faute. Mais ce n'était pas de leur faute, c'était de la mienne!...

« De ma faute! c'était de la faute de mon cœur!...

« C'est vrai qu'on se détourne de ce qu'on a au moment où on l'a... On ne se détourne même pas : on s'aveugle, on oublie... Pourquoi? Parce qu'on s'use à chercher du nouveau : de l'avenir; ou bien on s'use à scruter impérieusement le passé, qui, lorsqu'il est enfin arraché de nous, reyêt une nouveauté et une attirance anormale, devient une sorte d'avenir monstrueux pour qu'on l'aime! Ces choses que je retrouvais, ma mère morte que je retrouvais, cela avait été le présent, mon Dieu! Mais

comme on oublie le présent pour se tourner ailleurs, comme on laisse s'en aller le trésor d'aujourd'hui! Deux êtres à force de se regarder finissent par ne plus se voir, et l'amour qui périt par l'absence, périt plus sùrement encore par la présence!

« Hélas! qu'est-ce qu'il y a à faire, sinon à pleurer, devant tant de simplicité! »

Il se tut, toute son âme pleurante.

— Ne plus aimer ce qu'on a aimé, pour l'aimer lorsqu'il est trop tard : sans cesse aimer autre chose, c'est-à-dire sans cesse n'aimer plus — voilà donc ce que je fus!... En moi, c'est cela qui surgit et qui parle... Ecoute-moi, regarde-moi : cette misère d'aimer, c'est moi!

Maximilien dit:

- Mon père, c'est nous!

Et il tomba à genoux devant le lit.

Son père ne l'entendit pas, ne le vit pas, et il cria, désespéré :

— Je n'ai plus aimé ma mère, je n'ai plus aimé ma femme!

Toute sa réserve avait disparu. Sa pauvre bouche avouait, avouait immensément, et s'arrachant du mensonge qu'on vit et de l'ombre où on est, il montrait son cœur.

— Ta mère! Un soir que tu étais tout petit et que nous étions tristes tous deux de sentir qu'on ne s'ai-

mait plus comme avant, pour nous faire revenir à la ferveur première, pour nous faire penser à la richesse gaspillée de notre amour, elle évoqua le grand malheur d'amour et me dit en pleurant : « Pense à ma mort! » C'était beau d'avoir dit cela, et ce fut un rayon, un éclair qui nous arracha l'oubli du cœur! Quelle tristesse nous a glacés, mais avec quelle vérité et quelle immensité nous nous sommes souri!

« Puis, combien de fois avons-nous essayé de nous rappeler parfaitement cette soirée, pour rafraîchir, retremper de réalité notre affection! Combien de fois n'avons-nous pas pu! Si pourtant, un jour, par hasard. Un matin d'automne, dans une allée de marronniers dorée et humide, nous avons été illuminés encore par l'éclat de notre amour; et nous nous sommes souri de la même façon.

« Et puis, et puis... Nous rentrames dans cette agonie lente, insaisissable de notre amour, d'autant plus effroyable qu'elle était insaisissable: un drame de silence sur un drame... Ah! mon enfant, parfois, lorsqu'elle était devant moi, il arrivait ceci: je fermais les yeux pour me souvenir d'elle! »

Un frisson le secoua, il se redressa. Léonore alla à lui, le touchant pour qu'il se calmât et se reposât. Mais aucune force au monde n'aurait pu l'empêcher de parler et de vivre ses paroles. Il dit:

- -- Elle est morte. Il est mort, un jour, son immortel sourire!
 - « Elle est morte, un jour, dans ce lit même, vers

l'heure où nous sommes, nous qui vivons encore... Et je suis resté seul près de cette fenètre.

- Je me rappelle, dit Maximilien.
- Ah! mon petit, son extraordinaire intuition s'est réalisée!... Quand je suis resté seul: seul, seul, avec mes yeux qui étaient autant ses regards que les miens, avec mes mains, ces plaies des siennes, quelle explosion, quel délire d'amour! J'ai eu deux grands moments de passion vers elle: nos fiançailles et sa mort!

Et tandis qu'il essayait d'exprimer l'aveu effrayant et pur, sur sa figure se peignait une douleur plus grande encore que celle qu'il faisait comprendre, une douleur infinie et inavouable.

Il y eut une pause que le moribond repoussa pour dire d'un cri rauque et invincible qui semblait prendre possession de tout le silence du monde:

— La mort n'est pas dans la mort. Elle est dans la vie!

« La mort, je la connais, je l'ai subie, je l'ai vécue.

« La mort, la voici tout entière : mort des sentiments qu'on a, mort des êtres qu'on a. Dégoût de ce qu'on a aimé, abandons, étouffements, et la maladie de l'habitude, et l'oubli, ce deuil que nous jetons sur nous, nous-mêmes, nous-mêmes! La griffe du néant, la voilà! »

Il crispa sa main nue sur sa poitrine nue.

Il répéta:

 La mort n'est pas dans la mort, elle est dans la vie.

Ses yeux devinrent plus fixes et plus ardents, comme s'il essayait de regarder et de voir quelque chose d'invisible. Lentement, il articula, aux prises avec les simplicités suprêmes:

- Ma mort, je ne la comprends pas, je ne la vois pas. Ma mort, ce n'est pas vrai. Pour comprendre quelque chose, il faut l'entourer de sa pensée, il faut vivre. Mon néant, ce n'est pas vrai.
- « La mort de ta mère ne fut pas en elle, elle fut en moi. C'est moi qui la trainai, c'est moi qu'elle a ravagé. Sa disparition, c'est moi. Et si mon malheur avait voulu que tu mourusses auprès de moi, c'est dans mon cœur que se serait passée ta mort. Il n'y a que dans le cœur des vivants que se passe la mort.
- « Oui... Tout ce qui est mort est mort en moi. C'est de cela que j'ai souffert et plié. C'est de cela que je suis vaincu, rejeté. Moi, moi... Il a bien fallu que je vive pour que toutes ces morts fussent; il leur a bien fallu ma pensée, ma veille, pour tombeau!
- « Ainsi, tous les efforts que nous faisons en vain, toutes nos défaites, et les ignorances et les choses perdues et les rêves, et les désillusions, et les chimères, et les misères et enfin la mort, tout cela n'a lieu que dans une fête triomphante etépouvantable...
 - « Quelle fête? La vie.

« La vie toujours, la vie au commencement de tout, la vie, puissance de la vérité. Qui dit disparition dit présence qui assiste, et qui dit mort dit vie! Et tout en définitive, même le néant, n'existe que là! »

Et l'on voyait frissonner la main qu'il avait posée sur son œur, la main dont il se désignait.

Et Maximilien, palpitant, l'écoutait ramener, par un enchaînement obscur, mystérieux et irrésistible, ramener toute vérité à son cœur.

Et dans le petit lit et au sein des choses si pacifiques et si muettes, et du ciel posé partout, l'homme décharné cria en un sublime essor dans l'inconnu:

- Je vois! je sais! toute la vérité veut que je la vois et que je la sache.
- « Je ne suis pas illuminé. Mais je sens bien que je suis la lumière. »

Et après avoir dit cela, il ajouta, plein de certitude, somptueusement calme:

- Autrefois, je croyais qu'il y avait autre chose.
 Je croyais qu'il y avait des choses qui existaient plus que nous; je disais: Chacun de nous n'est rien.
- « Mensonges! Mensonges faits par les autres en moi et que j'apportais dans mes paroles!
- « On se trompe... On erre, on trébuche à cause de toutes les apparences qu'on voit, de tous les préjugés qu'on entend.
- « Mais peu à peu quand on a la force ou la chance de se débarrasser du murmure séculaire des erreurs, les yeux s'habituent à l'àme.

« Et l'on sent bien que les choses ne sont que de sensations, et les doctrines, des pensées; et les autres êtres, des caresses ou des blessures, et tout nous conduit à nous...

« Et alors... »

Et le vieillard, dont la vie avait été si douce, si loyale et si pure, érigea sa tête suppliciée, sa face étreinte du masque des damnés, sa face de Caïn, et il gémit, hurla:

— Et alors... toute la vérité, c'est mon martyre et ma punition... Toute la vérité, c'est l'histoire de ma misère d'aimer... Et je suis seul, seul, comme un monde !... Comme un monde qui va avec toutes ses foules et toutes ses étoiles, et tout son feu profond, qui va, qui roule, qui tombe de jour en jour, c'està-dire de lumière en lumière, de nuit en nuit!

Ah! la notion suprême de l'individu ou, comme il le disait, du cœur humain, où tout revient et tombe, cette notion que, tant de fois, Maximilien avait senti s'imposer à lui, en tant de figures mipenchées, il l'écouta, débarrassée de tout préjugé sacrilège, dans le silence qui suivit ces paroles!

4 4

Et l'homme agitait faiblement devant ses yeux une main qui lui cachait les maisons, l'horizon et le ciel, et regardait son fils avec sa figure où la douleur était divinement écrite, dont la pensée brûlait souverainement les yeux, dont les replis de l'attention et de la douleur cerclaient le front nu comme des latitudes, sa figure de solitude terrible et universelle.

- ... Puis, subitement, se rappelant des choses, étonné, stupéfait, désignant Maximilien du doigt:
- Mais toi, tu croyais cela, même sans avoir souffert!
- « Je me rappelle, tu croyais cela. Ah! mon enfant, mon frère, mon petit, mon cher, mon beau petit, il y avait de quoi t'admirer en pleurant, quand tu te dressais avec ta foi divinatrice en la seule misère d'aimer... Dans quelle admirable clarté étais-tu venu, mon petit, pour avoir si tôt et si purement raison! »

Et, laissant tomber sa main à demi, il toucha doucement la tête du jeune homme, dans la timidité de la bénédiction, caresse, tendre, intime, d'une sainteté à une autre...

Le cou un peu plié, la tête enfoncée dans l'oreiller, il le considérait avec ses vastes yeux grands ouverts.

- Tu commençais par le commencement, tandis que j'avais peur, que j'avais pitié de toi...Oui, c'était bien cela... les cœurs épars, le cœur, le nôtre qui souffre tous les cœurs.
- Oui, dit Maximilien tout bas, je crois à cela. Et se relevant, il lui entoura le cou de ses bras, et le vieillard se pressa contre lui.

Ils s'embrassaient, sublimement d'accord comme jamais ils ne furent. Ils se disaient l'un à l'autre, comme des caresses : « Tu as raison. » Et ils se disaient : « Je t'aime. »

Et dans l'étreinte qui les unissait, éblouis de la perfection de certitude, à un moment, sans qu'ils se fussent rien dit, le même tremblement les traversa tous deux.

L'enfant, les yeux infiniment proches, regardait le vieillard, regardait la figure qui n'était plus qué vérité et que beauté, comme on regarde celle qu'on aime et qu'on connaît toute!

* *

- M. Desanzac, lassé, détacha ses bras, retomba sur l'oreiller.
 - Quand je pense à moi, quelle foule se répand!
 - « Ah! tout cela, tout cela, tout cela, c'est moi! »

Alors, comme éclairé un instant d'une révélation vraiment surhumaine, il dit ces paroles si profondes que Maximilien sentit qu'elles étaient vraies sans les comprendre, les saisit non en paroles, mais en esprit et en vérité:

- Il n'y a dans la vérité qu'un seul être. Il n'y a dans la vérité qu'une chose : moi!
- « Quels sont ces fantômes qui réclament? La logique, la raison? La raison est un mensonge. Il n'y a dans la vérité qu'un seul être, soi; et la raison est un mensonge, et la religion un blasphème! »

Il était là, plus transfiguré, plus saint qu'un chrétien qui va mourir, et, sur sa figure empreinte d'une haute et mystérieuse félicité, quelque chose brillait de plus beau que le ciel.

Et on voyait la vérité face à face.

* *

Il se tut longtemps, puis il ne parla plus que difficilement. La mort commençait à lui compter les mots.

Et tout d'un coup, avec une voix dont la douceur causa à Maximilien la douleur la plus aiguë qu'il eût jamais ressentie, il gémit :

- J'ai mal 1...

Et, de nouveau, il tendit vers son fils, comme vers son protecteur, ses mains déjà petites et fermées comme des fleurs non encore écloses, ses prunelles à demi-perdues dans l'inconscience, ne sachant déjà plus ce qu'un enfant ne sait pas encore.

Et le jeune homme, avec toutes les paroles caressantes qu'il avait, berça lentement son père dans l'éternelle douleur qui n'a pas d'âge.

— J'ai froid... j'ai soif... j'ai peur... j'ai mal... Ah !...

Ce fut un cri nu, sans paroles, souffrance, humanité.

Le matin, il fut pris de faiblesse graduelle, toute chose commença à l'abandonner.

Il ne reconnut personne; regardait sans voir, s'obscurcissait.

Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux. Il ne

les releva plus, comme s'il ne pouvait plus. Il était déjà aveugle comme un mort.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour laisser échapper, non pas un cri qu'il n'avait plus la force de jeter, mais un silence effroyable de souffrance.

Sa pauvre figure s'appauvrissait de moment en moment. Le crucifix d'ivoire de Mme Desanzac était fixé au mur. L'homme étendu, immobile, supplicié et muet était comme un grand Christ à côté d'un petit.

Léonore pleurait tout haut. Les mains de l'homme, ses toutes petites mains, s'agitèrent frèlement, puis s'arrêtèrent recroquevillées.

Sa pensée achevait de sombrer. Tout à l'heure, il était comme un enfant, il était maintenant comme un animal: on meurt comme un chien...

... A trois heures de l'après-midi, sa figure de nouveau s'éclaira; de nouveau il tressaillit, déborda d'une lumière splendide et bienheureuse.

La bouche trouva la force de dire distinctement :

- Je ne crois pas en Dieu!

Et il mourut avec un sourire de gloire.

Maximilien s'abattit sur le corps, sans même savoir pleurer.

Une heure immense, impossible, inconnue, s'écoula.

On frappa à la porte. On entra, d'instant en instant, devant le jeune homme et la vieille femme terrorisés.

Ils n'entendirent rien, ayant chacun leurs lèvres glacées ,posées sur une des mains qui se glaçaient.

Le soir, au moment du dîner, les visites s'arrêtèrent. Tout s'était tu. Ce fut l'instant tranquille. l'instant étouffé, l'aube du silence. Le calme éternel s'établissait.

La vieille Léonore était affalée près du lit, tenant le montant de bois avec sa main, plongée dans l'ombre et dans des prières.

Elle s'écria:

- Mon Dieu!... Mon pauvre Dieu!...

*

Ils passèrent la nuit sans bouger. Léonore priait. Quand elle avait fait, les yeux fermés, une prière, elle n'osait plus regarder le mort, et on la voyait un instant hésiter, trembler...

Vers minuit, elle tourna vers Maximilien sa figure déformée à force de pleurer, pour dire quelque chose à quoi elle pensait, quelque chose qui, dans ce moment solennel, devait être sa vie et ses prières. Elle s'écria, en proie à une énorme déception, à une désespérance inouïe:

- Je ne sais pas quoi demander dans mes prières! Elle sanglota:
- Le paradis? Ou bien nous y serons pareils à ce que nous sommes, et alors nous désirerons toujours, et nous regretterons toujours, et nous serons malheureux; ou bien, nous ne serons plus pareils; nous ne serons plus nous, et alors, ce bonheur-là, il ne sera plus pour nous, il sera pour d'autres!

« Oh! quel que soit le paradis, Dieu lui-même doit pleurer lorsqu'il voit mourir ceux qu'il aime! »

Ils ne parlèrent plus pendant tout le reste de la nuit, tellement ces paroles de la vieille femme étaient tristes et suprêmes, et remplirent toute cette veille d'une présence de vérité. Jamais une bouche n'avait si parfaitement condamné toutes les consolations des religions et crié l'impuissance de toutes la perfection possible elle-même contre la grandeur de la misère humaine: « S'il y a une autre vie, ou nous y serons malheureux, ou nous n'y serons pas, nous... Dieu lui-même doit pleurer lorsqu'il voit mourir ceux qu'il aime! »

Le matin, Léonore eut une heure de sommeil sur une chaise. Il vit sa figure endormie, ballante comme une épave, sourire.

Quand elle sortit de l'inconscience, ils échangèrent un regard triste comme la vie.

Elle dit pourtant, d'une voix où surnageait de l'extase qui se dissipait à regret :

— Dieu m'a envoyé un beau rêve!...

Et on voyait qu'elle espérait confusément. Espoir de quoi?... De rien : espoir !

Un grand coffret d'acajou aux portes verticales, posé sur la table, contre le mur, contenait des papiers de famille. Maximilien s'était approché de ce meuble comme d'un autel; il tourna la clef, qu'il n'avait jamais touchée... Le coffret obéit et s'offrit là, ses deux petites portes battantes, mortes. C'étaient des papiers jaunis, des lettres, un journal tenu par son père au jour le jour, il y avait plus d'un demi-siècle.

Dévotement, il en lut au hasard des passages. Il évoqua des réflexions de jeunesse, des impressions; et une ancienne histoire d'amour qui, dans ces quelques lignes incomplètes, jaillies au hasard de l'émotion, ne se comprenait presque plus... Au bas d'une page, il lut: « Ah! que j'ai, dans la vie, de choses à faire, mais que j'ai de temps à moi! Ah! comme j'aime l'avenir! »

Il replaça ces papiers, ces mots, ces traits noirs, ces traces pauvres qui n'étaient qu'un peu de cendre, un peu de poussière, un peu de boue.

• •

Et il s'arrêta de tout, et les poings aux tempes, bouleversé et meurtri au point que sa personnalité était vacillante et presque anéantie, il songea.

La mort... N'est-ce pas un brutal et définitif démenti à cette souveraineté inviolable de l'être, à tout ce qu'il croit, lui, à tout ce que, confusément, il adore? N'est-ce pas la défaite de l'être humain et de la pensée, son effacement?... Tout semblait remis en question ; et le jeune homme se sentait repoussé dans tout ce qu'il avait pensé...

Il mit ses mains devant son visage, et ouvrit dans ce vague, dans cette nuit de la vérité, des yeux hagards de simplicité...

Et alors, à ses oreilles vivantes résonnèrent les paroles si hautes, si pures, si belles du mourant : « On ne meurt pas, ce sont les autres qui meurent », paroles si simples qu'on peut à peine les comprendre... Ce sont les autres, c'est-à-dire la mort n'existe pas par elle-même. Elle n'existe que dans un cœur, et au milieu de la grande fête immortelle de la vie. Avec quelle splendide violence le moribond avait-il lui-même chassé le néant lorsqu'il avait refusé de convenir de sa propre mort, lorsqu'il avait crié : « Ce sont les autres qui meurent, il n'y a dans la vérité qu'un seul être : moi! »

Oh! par quelle voie sublime et indéniable cette parole nous pousse à notre grandeur!

Il ôta ses mains de devant ses yeux, et il fut devant la figure de son père, cette figure de qui il avait tout appris, et de qui il attendait tout encore.

Qu'est-ce que la mort de son père ?... La figure calme et muette maintenant, et tout en sourire, semblait répondre : « Un grand amour, un grand amour en toi! »

C'est, en lui, une plaie; un appel, une passion insensée et débordante et criante, une jalousie surhumaine contre le silence et l'immobilité, un grand amour tourmenté, infernal, divin; la mort de son père, c'est un grand amour... La mort efface le cœur humain? Non! Elle l'avoue, dans toute sa solitude embrassante!

. En frémissant, en sanglotant, il cherche celui qui lui a tant souri. Il est déchiré entièrement de lui;

il n'y a pas une fibre de sa chair qui ne saigne de lui. Jamais il n'a aimé un être au monde avec cette violence, jamais il n'a tant appelé un regard.

Et tous les détails qui embellissent et enrichissent cette tête profonde qu'il mendie, reviennent, vivants, et tous les souvenirs sont là : les souvenirs, foule du cœur. — la foule glacée, rigide, endormie naguère et qui se réveille et se redresse maintenant sous les voiles déchirés par une tempête de vérité, et les trompettes du jugement dernier, les voilà!

Ainsi, lui, l'immense survivant, lui, la vie, lui, le cœur, il a tout pris dans sa misère d'aimer. La mort, c'est de la vie, et cette mort, c'est lui!

La mort anéantit le règne du cœur humain? Non, elle l'avoue.

... Tandis qu'on effectuait la mise en bière, Maximilien regarda, d'un coin de la chambre, secoué et maudit. Il vit le vieillard dans le cercueil, les mains croisées.

Il se détourna : quand il regarda à nouveau, pour le voir une dernière fois, le couvercle était placé. De sa bouche sortit un son inarticulé : le commencement de la demande qu'on relevât un instant le couvercle. Il ne formula pas cette demande... Déjà, on descendait le cercueil dans l'escalier étroit en le cognant aux murs. Il n'y eut pas de dernier regard.

Beaucoup de gens vinrent pour l'enterrement. Tous étaient affligés, et il y avait des larmes ailleurs que sur les visages enfantins des enfants et des femmes. M. Desanzac, doux, timide, affectueux au hasard, était vraiment un peu aimé par tous.

Parmi les personnes qui entrèrent dans la maison morne et entr'ouverte, il y eut le plus vieil ami de son père.

Cet homme était très religieux, très pratiquant, mais il avait la figure défaite, et il murmura en prenant les deux mains de l'enfant :

- Comme c'est triste!

Car même les croyants ne croient pas. Car il n'existe pas d'être humain qui croit vraiment, c'està-dire dont la vie ne soit qu'une agonie bienheureuse et grandissante vers un gouffre de lumière, et qui se réjouisse de la mort des siens. Dans le grand moment de la mort, on sent bien que le cœur se dévoile, on sent bien que le cœur est plus vrai que Dieu.

... Le corbillard alla dans l'attendrissement de tous. On saluait. Les hommes étaient des âmes. Les hommages venaient vers celui qui suivait, vers le survivant, et c'était lui qu'on saluait à cause de la mort qu'il portait en lui.

Près de la porte du cimetière, le cortège rencontra un fourmillement agité et plein de clameurs : une manifestation populaire... On voit, confrontés, le drame d'un seul cœur, et les révolutions de ceux qui se mettent en mouvement pour des choses de domination et d'argent, et qui n'apportent à leur propre multitude que leurs présences d'argile et leurs cris de bêtes. On voit, confrontées, la grandeur de l'homme et la petitesse de la foule.

XVIII

Le lendemain, il resta à la maison.

Léonore fit le ménage autour de lui. Elle avait gardé sa jupe de deuil ; elle avait mis un caraco gris ou jaune, fané. Ils échangeaient, lorsqu'ils se rencontraient, des regards, du silence. Sa figure toute blessée et presque saignante de larmes l'angoissa ; la mort de son père était aussi en elle.

La journée s'annonça très chaude, comme en plein été. Un soleil implacable emplissait les rues. Maximilien ne fit rien de la matinée.

Après le déjeuner, il resta la tête pesante accablé, sur sa chaise. Le soleil occupait la pièce où bourdonnaient les mouches, éblouissait la nappe qui s'étendait devant lui, éblouissait son verre, la bouteille, la carafe, et faisait de petites ombres aux miettes de pain. Il était tout seul, les yeux sur ces détails. Il était tout seul; les jours allaient se succéder; demain, ce serait le matin, l'après-midi, le soir.

Léonore, dans la cuisine, à côté, vaguement, fai-

sait un bruit de vaisselle. Il s'accouda, un peu ensommeillé, sur la table infinie. Etourdi de ce soleil blanc, il pensa à tous les soleils de jadis, pensa à des rues de soleil, des places de soleil, des routes de soleil, qu'il avait parcourues en des jours finis, lointains, en des jours de légendes, de contes de fées. Il pensa à des choses d'enfance pleines de la merveille de son père...

Vers trois heures, il s'arracha à cette somnolence, se leva... Tout autour, un calme immense, qui le laissait passer, le laissait faire. Oh! cette douceur, c'est le contact du néant! Aucune présence où la sienne pourrait se réfugier avec petitesse, rien qui l'empêchât de tomber dans l'immensité. La maison était vide comme les cieux.

Il monta l'escalier. Chaque détail lui rappelait quelque chose du passé: ces marches, il avait appris pas à pas, à les monter, pour se coucher, le soir, encore tout précautionneux et précieux du baiser de son père... Là haut, les chambres. Il n'osa pas aller plus loin, affronter les détails saignants des chambres: les habits de l'absent...

Il s'assit sur un degré. Il faisait toujours lourd et chaud, la maison somnolait, dans la vibration de la chalœur et du vol des mouches. Par la lucarne du toit, un rayon cru descendait dans l'escalier, plaquait sur le mur l'image éclatante et moirée des carreaux.

Il revit exactement la figure de celui qui lui avait donné la lumière, de celui qui lui avait donné non seulement la vie, mais aussi l'enfance: Ses yeux si noirs, dont le reflet était mordoré, son teint basané, sa petite barbe grise; tout entier doux, effacé, tendrement caché, avec ses mains vagues, rèveuses... Il était si bon qu'on lui aurait demandé l'impossible, et qu'il l'aurait donné.

A ce moment, le bruit que faisait Léonore dans la cuisine, et dont il rythmait instinctivement son évocation, s'arrêta. Il prêta l'oreille. Plus rien. Il descendit pour voir pourquoi elle s'était tue, pour voir ce qu'elle faisait. Il n'avait pas la force de supporter son propre silence.

Personne dans la maison. Elle était sortie. Peutêtre pour faire une course, peut-être pour rien. Il resta planté sur le seuil de la cuisine. Le robinet de l'évier était mal clos et laissait tomber à intervalles réguliers une goutte d'eau sur la pierre.

Le passé... Le passé... Il se souvint combien de fois dans ce vestibule, au retour de promenades délicieuses et pleines, l'azur du soir et le rayon doré de la cuisine avaient fait de grandes batailles de douceur. Il levait ses yeux de détresse, ses grands regards las qu'aucun regard n'était là pour supporter. Il contempla en masse, à la hâte, le plus grand nombre possible de ces départs, de ces arrivées.

Dans l'ignorance, dans l'hérésie d'autrefois, il n'avait jamais aimé ces moments avec des transports de joie, et pourtant, tout cela était le paradis.

Obsédé par le désert de sa présence, il tendit con-

fusément les mains vers l'impossible, et dans le silence, il gémit.

... Il remonta de nouveau l'escalier, il osa cette fois entrer dans la chambre.

Le lit n'avait plus de draps. Tout le reste était pareil.

Près du lit était un placard où devaient être rangés les habits de son père.

Il l'entr'ouvrit, et leva en frémissant les yeux vers cette ombre où s'étageaient de vagues présences.

Dans un mouvement qu'il fit pour toucher du bout des doigts un paquet de drap sombre, et qui était une veste ou un manteau, il fit tomber une mince pile de linge qui, léger, se répandit à terre.

De la toile très fine, très vieille, aux plis fortement marqués avec des nœuds de rubans roses complètement coupés aux plis et qui s'effeuillèrent... Il se pencha, il distingua dans le frèle monceau une chemise, un pantalon...

Sa mère!

Il tomba à genoux, courbant le front devant ces lambeaux blancs, ces lambeaux purs, mille fois plus sacrés que toutes les reliques des églises, et qui touchèrent la nudité divine de la femme dont il était sorti.

Il se releva, et rangea ces choses, osant à peine y toucher et y penser. Puis il hésita, tellement rempli par l'image, par la présence de son père et de sa mère, qu'il sortit avec précautions, sans faire de bruit, de cette chambre où si longtemps ils dormirent ensemble.

Il descendit l'escalier, ouvrit la porte de la rue...

* *

Une fois sur le trottoir, il prit le chemin tant de fois pris de la maison de Jacques. Toute sa jeunesse y avait passé, avait lentement touché ces rues; tout cela était plein de lui, hélas! tout cela était dévasté par lui!

Quoique l'après-midi s'avançât, l'air était encore très chaud, très pesant; la journée avait été une de ces lumineuses journées d'été, si fortes qu'elles empêchent de croire à l'hiver; une des dernières victoires du soleil aux abords de l'automne. La foule errait, alanguie, dans la poussière. Les femmes avaient ces toilettes claires avec lesquelles elles s'offrent aux feux de l'été. Les arbres du boulevard, avec leurs très hautes feuilles dorées, semblaient être seuls témoins de l'approche d'octobre.

Il pénétra dans la cour, monta l'escalier toujours plus sombre que tout. Personne ne fit attention à lui. Le concierge avait levé la tête, l'avait considéré à la dérobée, et, aussitôt s'était renfoncé dans son coin pour n'être pas vu, gêné, honteux, comme si le jeune homme, d'être orphelin, était devenu autre et effrayant.

Maximilien avait la clef de la chambre qui ne de-

vait être déménagée que le mois suivant. Sur le palier, la porte fermée était comme vide. Il tourna la clef; le bruit de la serrure n'était plus une voix. Il entra. La chambre était remplie de paquets, sans place pour s'asseoir; le papier tout nu et étrange. La nudité, deuil des chambres.

Maximilien resta debout au milieu de la chambre abîmée par autrefois. Il se tourna d'un côté, puis tremblant, comme attendant l'impossible, il se tourna d'un autre...

Ses regards tombèrent sur un paquet de lettres, méthodiquement rangées dans un carton : celles qu'il avait écrites à Jacques. Comme il y en avait ensevelies là! Il s'agenouilla à côté, tendit la main vers elles.

Il retira une lettre du paquet. Elle avait été écrite lors d'un autre automne. Elle n'était pas datée, mais il se souvint qu'il y avait déjà deux ans. L'encre un peu pâlie, déjà décomposée, parlait de projets d'avenir, de travail dans la fécondité de l'hiver, d'ambitions. Et elle disait: Nous ne nous quitterons jamais...

Alors Maximilien lut cette lettre tout haut pour ressusciter le bonheur. A mi-voix d'abord, timide, furtif, il voulut la parler, pour réveiller l'atmosphère des époques où cette lettre de tendresse et d'espoir régna.

Mais il avait beau parler, ses paroles s'écoulaient, et rien n'était.

Il se tut, aperçut une photographie de Jacques,

la prit, mais les portraits sont glacés, ce sont des morts ressemblants; les portraits ressemblent à l'oubli; il la laissa tomber et ne chercha plus. Il s'assit sur un coin de chaise encombrée.

- Ah! dit-il...

Il tressaillit; il venait de percevoir des fragments de musique, toujours la même sonate allemande. La locataire de la cour était fidèle à ses habitudes. Il entr'ouvrit la fenêtre, se pencha, éclairé par le jour pâlissant. Au loin, dans le trou d'une chambre, il revit près du clavier, les mains éternelles de cette femme, les mains de mendicité et de magnificence.

- Ah! fit-il encore...

Et il écouta l'aumône immense de cette musique, tout ce que cette musique évoquait en lui. Qu'étaitce? Le passé. La musique se mêle abondamment aux heures où on l'entend, elle les appelle par leurs vrais noms, et, après, elle les rapporte comme des présences, elle les recrée, ces heures, elle fait recommencer ce qui est accompli, elle nous aide — à prodige! — à être un peu ce que nous ne sommes plus. Elle nous rend à nous-mêmes. Elle est plus forte que le temps.

Il ferma les yeux, baissa la figure. L'ombre commença à envahir cette chambre en ruines et cette tête qui avait déjà tant souffert, qui avait déjà donné tant de travail et tant de sainteté.

Il s'approcha du lit, qui est la plus douce des choses, et s'y assit comme faisait Jacques, et comme faisait Jacques, il croisa ses mains sur ses genoux, par il ne savait quelle pauvre imitation d'autrefois.

Il pensa au passé, il y pensa puissamment, comme quand on est agenouillé. Il pensa aux commencements de lui-mème, les époques blanches et éblouies de la nativité; puis à cette création du monde qu'il avait peu à peu accomplie, car chacun recommence tout : l'univers et le savoir; l'histoire de l'humanité n'est qu'un épisode de l'histoire de notre cœur, emporté dans ce cœur. La création? mais nous nous la rappelons!...

Ses tâtonnements, ses premières impressions, ses premiers sentiments, son père et sa mère.. Ils n'étaient plus, eux, ils n'étaient plus que lui; ils n'étaient plus que deux souvenirs chétifs qu'il tenait dans son sein, dans ses bras... Eux, les infiniment faibles, les ombres. A cause de la souveraineté de vivre, l'orphelin devient le veilleur, le père de ses parents. Eh quoi! est-ce possible, tant de grandeur et de misère!

Jour par jour, année par année, il avait vu, entendu, souffert d'autres êtres. Les autres êtres, prétextes de notre mendicité.

Les femmes... Les femmes vers qui l'on se désoriente de son foyer. Les femmes qu'on voit dans les théâtres, inaccessibles déesses, les femmes qu'on voit dans la rue, inaccessibles et divines. Les désirs et les immensités qu'on a...

Ce soir-là, il se rappela une très ancienne, très ancienne idylle d'enfance, à peu près oubliée par la

suite, la première, sans doute. Il ne se souvenait plus de la figure de l'enfant, mais quelques détails arrivaient encore à sa mémoire: sa bague algérienne, son long voile, brouillard charmant, et sa voix qui balbutiait un serment d'amour. Autour d'eux, on avait souri de leur attendrissement pareil. Et cette aventure paraissait à Maximilien d'autant plus solennelle qu'elle était morte à l'aube, d'autant plus tragique qu'elle était plus avortée... Et un peu plus tard, ou un peu plus tôt, la jeune fille rencontrée dans la rue et qui avait été le salut de sa chair...

Puis il pensa à Mme Évangeline. Son souvenir se reportait avec plus de culte sur celle là, parce qu'elle fut toujours lointaine, ignorée : charitable d'infini. Il la revit, la passante de lumière, avec son admirable visage étranger aux yeux meurtris. Il prêta l'oreille, et il entendit ses pas.

Il pensa au voyageur sans nom qui était entré un jour, grandement, placidement, silencieusement, dans la maison à vendre, qui était venu revoir ces lieux, y goûter, vieilli, châtié, le remords du passé, et qui avait erré, timide, tandis qu'on le laissait faire et passer, comme s'il était surnaturel. Sur le seuil, il s'était retourné, avait regardé une dernière fois, et son regard, c'était l'envolée humaine!...

Maximilien se souvint, se souvint encore, de tout ce qu'il avait recueilli dans l'espace de lui-même, à mesure qu'il avait grandi, qu'il avait été blessé par plus de jours : Ces années de collège, où il fut malheureux, et que pourtant il regrettait, et qu'il

suppliait d'être. Et Jacques, son Jacques, celui qui s'était ajouté à lui si parfaitement, comme un autre passé. Il n'avait plus Jacques. Et Marguerite qu'il aurait aimée peut-être, et ils auraient fait un couple, bien que les couples soient brisés... Et tous les autres, plus obscurs, plus reculés et mêlés, et pourtant chacun aussi adorable... Autour de lui se dressait la vision de tous les autres, qui furent sa vie, de tous les anges du paradis perdu.

Puis il resta tranquille, les mains de nouveau croisées. Des voiles gris emplissaient la chambre. Il aurait voulu recommencer, recommencer à vivre. Mais cela n'est pas possible; le passé, c'est en nous une inébranlable et parfaite négation de nousmêmes, c'est de la mort; on est toujours à moitié vivant et à moitié mort. Le jour mourait; lui aussi, mourait en lui. Ses yeux traînaient sur le papier de la chambre, fleurs violacées vaguement couronnées, sur les choses rangées, les lettres empilées, raidies, prêtes pour toute l'obscurité et la poussière, la porte effroyablement immobile.

Et cela était un drame, un drame à un seul personnage confronté avec l'infinité de lui-même, le drame de l'homme cherchant à tâtons les bornes de son cœur et ne les trouvant pas.

Vivre, c'est chercher sans bornes ; être, c'est n'avoir pas de bornes. Ce soir-là, il acheva de se comprendre, aidé par cette évocation de sa vie tout entière, aidé par les saintes indications de son père mourant, qu'il écoutait toujours. Etre, c'est n'avoir pas de bornes, car c'est non seulement vouloir ce qu'on n'a pas encore, mais c'est vouloir ce qu'on n'a plus. Nous voudrions éperdument ressusciter le passé comme nous voudrions arracher l'avenir à l'avenir, et nous mendions demain et nous mendions hier — comme un incurable qui se tourne et se retourne misérablement dans le lit qui aura sa mort.

Jamais il n'avait vu à ce point la puissance et les distances du cœur. Sa pure et mystérieuse éducation de vérité était presque parfaite. Et quand il se leva pour sortir de la chambre, il lui parut qu'il venait d'assister au geste même de la vie; c'était comme s'il avait vu face à face, à d'incalculables éloignements, la terre tourner doucement...

Dehors, la brume s'établissait, et les gens se croisaient dans une espèce de pénombre. Au coin de la rue et du boulevard, il heurta quelque chose d'immobile comme une borne. C'était encore un mendiant, un de ces êtres qui s'étaient parfois dressés devant lui comme des simplicités vivantes.

Celui-là était avengle. Pourtant il avait l'air triste comme s'il regardait le ciel. Il ne disait rien, ne faisait auçun mouvement, ne tendait mème pas la main. On eût dit qu'il ressentait combien tel geste précis était inutile; et il vivait, immobilisé, grandi.

Le jeune homme le regarda, puis se pencha vers lui et lui dit tout bas : « Moi aussi, je suis pauvre! », d'une voix si désespérée que le malheureux poussa un soupir de pitié.

XIX

Il reçut une lettre de Marguerite, l'institutrice de Rueil. Elle l'appelait :

« Je suis seule à Paris, venez me voir, je vous en supplie. »

Elle ne savait rien de son deuil. Elle indiquait son adresse. Il y alla.

Ce fut elle-même qui ouvrit. Elle ne remarqua pas ses vêtements noirs. Dans le petit salon lumineux et coquet où elle le fit asseoir et s'assit à côté, tournée vers lui, elle dit, la voix attendrie:

- Comme vous êtes bon d'être venu!...

Elle n'avait pas changé. Elle parlait lentement, dans un calme sourire. Elle avait toujours son maintien sage et modeste d'âme exilée partout, partout dans l'ombre, partout sous un voile.

Pourtant sa figure s'éclairait d'un peu de coquetterie. Sur sa joue et sur son cou une lueur de poudre de riz était posée, dont le parfum l'entourait. Sa robe noire était d'une étoffe plus douce.

Sur la cheminée, on voyait un portrait d'homme-

Au même moment, elle dit :

- Je ne suis plus institutrice...

Ce portrait qu'elle mettait en évidence, qu'elle encadrait de toute la chambre, elle qui n'avait pas de parents, ce bien-être clair où elle vivait, elle qui naguère était si pauvre, et végétait sous des plafonds sombres, cette parole enfin... Il comprit...

Elle avait écouté quelque homme riche, à l'affût de sa personne. Elle avait dit : « oui », lassée d'être malheureuse; elle avait rompu n'importe comment, au hasard, les yeux fermés, sa morne solitude.

Et maintenant il lui était permis d'être plus oisive et plus jolie, de se revêtir d'un peu de poésie. Ses mains dans la paix s'adoucissaient, blanchissaient, rayonnaient plus que jadis. Ses yeux étaient moins rouges, et n'avaient plus l'air d'être malades, mais seulement d'avoir naguère pleuré ; ses beaux cheveux étaient plus beaux et plus épanouis. Pour le reste, sa figure était pareille à ce qu'elle fut. Le changement survenu dans sa vie avait donné seulement un peu plus de tristesse à l'air virginal qu'elle avait tou-jours...

Elle ne parlait plus, elle était là, racontant tout d'elle, sans avoir rien à dire.

* * *

Il l'écoutait, attendait.

Alors, elle murmura d'une voix qu'elle fit basse pour qu'il l'entendit plus doucement : Vous m'avez promis le ciel, un soir, sur le pas d'une porte.

Ainsi elle voulait se rapprocher de lui, donner quelque aumône réelle à son rêve, vivre son espérance le plus possible, le plus possible... Elle voulait se rapprocher de lui.

Dans la nouvelle condition où elle se trouvait, elle aurait pu enfermer en elle, sans jamais le violer d'action, l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui, mais les choses du cœur ne sont pas subtiles, et il y avait de sa part à lui dire de venir près d'elle, plus de beauté et de simple génie.

Et, comme lui, comprenant confusément, incapable de résister à une douceur féminine qui venait et de ne pas oublier tout devant cela, malgré lui, malgré lui, pauvre, ravi, tremblant, béant, tendait les mains vers elle, elle y mit ses mains.

Machinalement déjà, dans un violent silence d'envie, il l'attira à lui. Et il sentit la palpitation de sa vie s'unir à la sienne, la chaleur de son sein de femme l'accueillir... Il la serra, la saisit davantage dans son désir et il la regarda avec des yeux ardents, lourds de caresses, elle qui, de lui avoir autrefois si gravement parlé dans des rencontres mélancoliques, alors que ses humbles confidences la défendaient comme une vertu, elle qui, d'avoir été presque une sœur, était plus cachée, plus vêtue qu'une autre et serait plus nue!

Mais elle se dégageait.

Elle aurait voulu des confidences, des paroles, des

pensées, une cérémonie de pensées... On la voyait pleine d'une âme, et désirant offrir plutôt son âme...

— Ah! dit-elle, parlons... Dites-moi...

Leur vœu de rapprochement n'était pas le même. Le vœu de l'homme ploya celui de la femme. Il avait posé ses lèvres sur elle et fasciné par son immobilité sous ce baiser, fasciné par tout ce qui était possible, par tout ce qui allait être, il ne savait plus parler; il était devenu muet, profond et animal.

Elle était près de lui infiniment... Et au fond des ténèbres sacrées de ses vêtements, les mains de l'homme, éperdues, rampèrent, tâtonnant vers la révélation d'elle, vers sa chair tout entière, vers ses fêtes profondes de femme.

Elle avait commencé par résister, puis l'enfant au cœur simple aima ce don de son inconnu. Elle s'immobilisa dans un long et grave et grandissant sacrifice de sa pudeur, baissant la tête, suavement éclairée, confuse, mais souriante et attentive... Son visage était pareil à son visage d'autrefois, timide et réservé, de plus en plus pathétiquement pareil, tandis que les mains étrangères évoquaient dans l'ombre et faisaient en quelque sorte éclore la blancheur de sa chair, la clarté de ses jambes, et entre ses jambes qu'elle serrait le duvet tiède d'un nid vivant.

Alors, dans la simplicité auguste d'offrir tout ce qu'elle avait, tout son être consentit comme ses lèvres, tout son être, comme ses lèvres, s'abandonna et s'entr'ouvrit. Blottie sur lui, elle balbutia, elle sanglota:

— Oh! j'ai tant rêvé, tant rêvé à vous près de moi... J'ai tant pleuré, tant crié vers votre venue! Si vous saviez comme j'avais mal d'être seule! Maintenant, nous sommes ensemblè...

Un admirable geste s'empara d'elle comme une folie dont elle tressaillit toute: Arrachant et entr'ouvrant ses vêtements, faisant de tout ce qui la cachait un divin désordre; voulant être nue et rayonnante, elle dit avec une simplicité d'ange:

- Regardez-moi!... Regardez-moi!

Et son consentement grandissait et s'épanouissait et après s'être livrée à ses mains, et à ses yeux, elle voulut se livrer à ses entrailles. Tous deux, debout et chancelants, ils étaient comme un seul être qui se cherche le cœur... Ils tombèrent tous deux à terre, dans l'ombre; et dans le chaos des habits défaits, ouverts ou déchirés, leurs ventres se joignirent.

Et de leur silence créateur, et des efforts que, pleins de nuit et de chute, ils tentaient au rythme d'un galop qui se déchaîne dans un espace plus fort et plus puissant que l'espace, et de leurs deux bouches entrechoquées, monta en s'enlaçant un double cantique d'actions de grâce, cri enfin pareil de leurs deux êtres dissemblables, baiser de leurs deux profondeurs heureuses, baiser!

Et pendant longtemps dans ce coin de la chambre où l'amour les a jetés par terre, ils sont deux monstres d'amour, ils s'acharnent à tuer leur désir qui revit, ne se regardant avec leurs prunelles stupéfiées que leurs chairs soient si proches que pour se rejeter l'un dans l'autre, aveuglément. Et ils se connaissent tragiquement, mêlent leurs têtes et leurs flancs, appellent la volupté défendue et extraordinaire avec leurs bouches silencieuses.

Et la volupté vient, faisant douter de tout, faisant chavirer tous les cieux dans son ombre.

Puis, il n'y a plus rien d'eux, dans les ténèbres où les caresses sont mortes, que, de plus en plus faible, un halètement de bête.

* *

Il se relève, lui, comme un spectre contraire, comme de la pensée.

La femme est restée étendue à terre. Elle a ramené son bras sur sa figure, et, au milieu des vètements et des choses en désarroi, elle semble assassinée.

Et lui seul se relève, effaré d'être immobile, tant il a de vertige. Il se relève hors d'elle, hors de cette femme qui a roulé là, et qui poursuit en se cachant la tête, plus d'enfouissement et d'aveuglement, et attend qu'il y ait eu un peu d'oubli avant d'oser se montrer à la lumière, avant de laisser le rayon de sa figure monter au ciel!

Il sent le remords de ce qui a été, de cette grande crise inutile de colère, écraser ses épaules humaines; et l'horreur de ce qui vient de l'extasier crispe

Il frissonne, épouvanté des ruines de l'amour et de cette jouissance physique que sa brièveté rend bestiale.

Il fait quelques pas mal assurés pour s'éloigner de la chair féminine, de ce coin où ils se sont débattus, où toute l'ombre s'est emparée d'eux, s'est faite océan pour les noyer.

Une glace est là, présentant, au-dessus de la cheminée, sa feuille de lumière. Il s'y regarde.

Il s'y regarde, et il voit ses yeux encore rougis et ses vêtements de deuil qu'il n'a pas eu le temps de rejeter. Et il se souvient de la mort de son père. Depuis qu'il est entré dans cette chambre, il l'a oubliée!

Et d'avoir subi cet oubli, et d'avoir à ce point anéanti dans son cri, cette sainte, cette douce vérité qui n'a plus que lui, il gémit jusqu'au fond de son être, et il tombe, tombe dans une impardonnable et désespérée souffrance, les mains aux tempes, les yeux effarés...

Il s'entendit appeler faiblement, profondément.

C'était elle qui, à son tour, s'était relevée, avait voilé sa chair meurtrie du monstrueux égorgement, et était venue près de lui, la tête humble, courbée, les mains en croix soutenant ses voiles. Le même frisson la ravageait, elle était dans le même enfer de regrets. Et le même souvenir les obsédait, et les mêmes détails punissaient leurs yeux dans la lucidité infernale de la honte.

Elle cria, désillusion hagarde :

— Qu'avons-nous fait ! Qu'avons-nous fait avec nous-mêmes !

Repoussée du rêve, elle se plia davantage vers la terre et gémit :

— Nous ne sommes pas unis, nous ne sommes pas unis! Et pourtant, je croyais me donner, je croyais que ce serait fini d'être séparés!

Et, passant une main sur ses yeux et son front, étonnée et triste de revivre, elle expliqua la croyance d'autrefois : le rève de rapprochement si bon, d'union parfaite, d'infinies fiançailles qu'elle avait rèvé et qui naguère, à tous les moments de sa vie, était près d'elle dès qu'elle fermait les yeux.

Et tandis qu'il se taisait, épouvanté de la mort de son père, de cette nouvelle qu'il venait d'apprendre, la pauvre femme, qui n'avait plus rien à elle, racontait son cœur.

- Etre à vous, être vraîment à vous!... N'être moimême, n'être une femme que juste assez pour vivre, pour être l'ombre féminine de vous... Etre votre cœur qui pense un peu à moi! Vous écouter, vous entendre, vous comprendre, avoir à moi votre voix.
- « Vivre tous deux deux destinées ensemble, n'être qu'un cœur, qu'un seul cœur.

Elle criait presque, elle élevait hors d'elle-même

comme hors d'un naufrage, l'illusion adorée : Un seul cœur, un seul cœur!

- Alors, tout mon être est inutile!

*

A ce cri de dénuement, il tressaillit. la regarda.

Il vit sa figure fixée sur le passé, sur l'irréparable, sur la virginité dont elle était à jamais veuve ; sa figure de pensée, de supplication et de douleur. Il vit toute sa figure pour la première fois.

— Il n'y a pas d'union parfaite des êtres, murmura-t-il, baissant la voix avec un frissonnement Il n'y a pas de fusion des cœurs. Il n'y a pas d'harmonie, ni d'éternel sourire...

Elle l'entendait à peine, inclinée vers lui. Peu à peu, sa voix se fit plus sûre et pourtant, oh! mystère, plus tendre:

 Il n'y a pas de repos, et il n'y a pas de paradis.

Elle leva ses yeux désespérés vers la bouche qui parlait ainsi.

- Il n'y a rien, dit-elle.

Mais il secoua la tête et dit :

- Il y a l'amour.
- Hélas! fit-elle.
- L'amour, reprit-il les lèvres enfin écloses dans la vérité, vous le cherchez au ciel... Vous le cher chez au ciel comme si c'était une étoile, vous le

cherchez dans le surnaturel comme si c'était quelque extase parfaite et perpétuelle de deux êtres perdus en un seul; comme si c'était une chose faite avec deux cœurs morts en un seul. Vous le cherchez dans l'impossible et dans le néant.

« Il est dans notre cœur. Il vit, comme tout ce qui est vrai. Et, pour vivre, il a besoin de l'ombre, de l'incertitude, et de la séparation silencieuse. Pour être, il a besoin de se débattre, de se déchirer et de haïr. »

Puis Maximilien ajouta, avec une sincérité géniale et un bégaiement d'horreur religieuse :

 L'immensité de nos cœurs a besoin d'être pauvre.

Mais elle soupira:

— Notre œur est si pitoyable avec toute la nuit, méchante ou morne, qui le noie... Comment peut s'appeler ce qui est tellement assiégé d'ombre et a besoin d'être baigné d'ombre pour vivre!...

Il répondit à voix presque baissée :

- De la lumière...

Un sorte de reflet sembla passer sur leurs deux fronts.

Pourtant, triste, elle hocha la tête, et continua à regarder autrefois, les jours où une sainteté fraternelle les rapprochait d'une douce séparation, elle continuait à regarder l'irréparable, l'inaccessible

elle s'obstinait à regarder dans le mirage qu'elle berça pendant si longtemps, comme un enfant regarde une étoile qu'il voudrait.

- Mais la désillusion qu'on a, le regret, le remords?
- L'amour en a besoin pour aimer.
- « Le remords, c'est aimer ce qui a été, comme le désir, c'est aimer ce qui sera, Tout cela, c'est notre cœur qui est toujours là tout entier, plus fort que l'avenir, plus fort que le passé, plus fort que la vérité! Le remords et le désir sont les grandes ailes de sa grandeur On crie l'un vers l'autre à travers demain et à travers hier!
- Ah! dit-elle, c'est bien vrai, que mon regret est un grand cri d'amour vers vous.

Elle levait les yeux, ébranlée de son malheur, essayant d'espérer, de revivre; mais elle reprit, tout à coup, lourdement absorbée:

- Aller de désir en regret, c'est peut-être aller d'amour en amour, mais n'est-ce pas aller surtout d'adieu en adieu ? Pourquoi n'y a-t-il point de cesse à cette poursuite ? Pourquoi jamais notre cœur n'est-il béni, pourquoi jamais l'exaucement suprême où il s'endormirait enfin ?
 - Parce qu'il est immortel! répondit-il.

Elle chercha, troublée, chercha une réponse mélancolique et n'en trouva point, et elle se répéta à mi-voix, comme si elle la pénétrait, l'apprenait, cette phrase si déconcertante d'abord:

— Alors notre cœur est grand parce qu'il n'a jamais ce qu'il veut? - Oui.

Elle ne résista plus à cette pensée. Autour d'elle ses voiles étaient tombés; elle était nue; elle était dans sa simplicité, sa pauvreté, et sa fragilité. Elle avait un peu de lumière d'or sur les cheveux, de lumière d'argent sur son front, son bras et un de ses seins. Et il la prit dans ses bras avec des précautions religieuses, heureux qu'elle fût nue, parce qu'ainsi elle était plus douce.

Elle murmura près de son oreille, poursuivant son idée élémentaire :

- Et le bonheur?

Très tendre, très lent, très berceur, domptant mot à mot la révolte de cette âme étrangère :

-- Le bonheur, dit-il, c'est le rêve des malheureux... Et c'est grand et vrai comme les malheureux. Il n'existe qu'en tremblement, en vertige, en pauvreté dans nos cœurs. En ombre pleine d'étoiles.

Elle mit la main sur son cœur, sur sa vie, sur sa force, sur sa pensée où il y avait tout, et avoua :

— Ah! comme l'amour est triste, et qu'il est beau! Ainsi ramené encore une fois à la grande notion qu'il avait des choses, il y amenait une créature, il l'absolvait, et il s'absolvait d'elle, et il était près d'elle comme l'apôtre près de la femme coupable, mais plus sacré que l'apôtre, parce que lui aussi avait péché, que lui aussi était prosterné, et qu'il avait mis son propre cœur dans les cheveux épars de la pécheresse. Il la contemplait, tandis qu'émue et heureuse à cette révélation de vérité, comme Ève

dans le premier éclairement de la terre, lorsque la séparation et la faiblesse eurent fait naître l'amour, elle apparaissait vaste de tout le pauvre esfort démesuré des êtres, belle de toutes les étoiles qui sont dans ses yeux, sainte de tout le paradis rêvé, plus sainte encore de tout le paradis perdu.

Ils mirentleurs deux têtes encore orageuses dans le rayon qui tombait de la fenêtre. Etre, c'est être grand; être éclairé, c'est la bénédiction, la haute caresse!

* *

Dans la rue, il fut frappé par la physionomie d'un pauvre qui le regardait. Il reconnut cet homme : c'était l'étrange vagabond qui leur avait, toute une nuit, geint sa confession.

Il y avait peu de monde dans la rue grise, au ciel blême. L'homme se mit devaut lui et dit:

- C'est moi.

"Je suis venu dans les rues de Paris en suivant l'avenue. Quel malheur d'être venu ici! Il y a trop de femmes, il y a trop de femmes l... Et je suis malheureux, et je ne puis m'en aller, m'enfuir d'ici, tant il y a de femmes à voir, à voir...; tellement je suis occupé malgré moi, à les contempler toutes, à m'approcher de celles qui passent, à guetter un peu de leur chair, grand comme un pétale, dans l'entrebaillement des chemisettes... Ce n'est presque rien qu'on voit, et pourtant ce serait la place immense d'un baiser,..."

Il dit, sombre visionnaire:

- Il y a une autre grandeur.

Puis, il reprit :

— Et, souvent, je suis tellement persécuté d'envie, qu'il faut que je ferme les yeux et que je reste dans un coin, haletant et pourchassé.

Il désigna du doigt le sol:

- Par terre, le pavé; là où il y a la boue et la poussière, les pieds des femmes, parfois un peu de leurs jambes, les bords des jupes et des jupons... C'est par terre, dans la boue, vers l'ombre que j'essaye de voir un peu d'elles, indifférent à leurs figures qui ne sont pour moi que les inutiles bijoux de leurs corps.
- « Mais les femmes savent qu'elles sont ainsi continuellement attaquées par la marée des regards mâles; et elles veillent continuellement, haineusement, sur le bas de leurs jupes.
- « Ah! si je pouvais dire ce que je ressens, je ferais un livre plus maudit et plus béni que tous ceux qu'on a faits! »

Ses paupières clignotent ; ses yeux sont rouges, injectés ; il a réellement des larmes de sang.

— Ah! ràla-t-il avec une sincérité affolante, il y a vraiment des moments où on se retient!... Oh! je n'ai jamais rien fait pour satisfaire mon deuil terrible des femmes. Je n'en ai pas eu le courage, et maintenant, sur le tard, je comprends que ce n'est pas la peine, et que toutes les actions sont mortes d'avance... A quoi bon? Ce serait à recommencer...

Il ajouta avec une profondeur rauque:

- L'amour est plus fort que les femmes!...
- « Et je suis condamné par qui et pourquoi?... parce qu'il n'y a pas de Dieu —, à m'enfuir comme une sorte de don Juan plus sale, plus étouffé, plus martyrisé, plus grand, avec des ailes plus écartelées!... »

Il eut un ricanement douloureux ; son sourire semblait déchirer sa figure. Et il s'en alla, s'enfuit, désespérément, lentement.

Et Maximilien, à cause de cet être si totalement abandonné à son propre cœur qu'il était la « bête de la vérité » et l'image désemparée de ce qui est au fond de nous, pensa au martyre charnel. A ce besoin si facile, si tentant : bouleverser le geste trop simple — oui, trop simple — et trop frêle, des robes. Ce martyre qu'on a, quel qu'on soit, et qui s'apaise d'attentats, d'obscénités, ou s'étouffe d'héroïsme, ou se cache et cherche, déchiqueté silencieusement à la multitude des femmes... C'est le martyre humain le plus rudimentaire, le plus ancien, le premier : c'est le martyre humain tout nu.

Lui aussi, bien qu'il fût, plus qu'un autre, honnête et sage et de mœurs pures, traînait en lui, débordant, l'amour de l'amour. L'amour qui change éternellement de faces, roulant de l'une à l'autre, se fuyant lui-même, cherchant comme on chercherait l'étreinte de l'horizon, un grand embrassement pacifique!

Dire toujours : une autre; dire toujours : demain; épeler l'infini! On sent bien dans ce cas si puissant, si élémentaire, du déchaînement de notre désir, ce déchaînement tout entier, et que l'amour est plus fort que les femmes de la même façon que le cœur est plus fort que le bonheur. Quand il rentra dans son quartier, le soir tombait. Un fournisseur se détacha d'un vague seuil. Il se pencha dans l'ombre, et Maximilien ne vit que son magnifique sourire.

Cet homme semblait pénétré de douleur. Il prit la main de l'orphelin.

— Oh! le malheur n'est pas rare, dit-il... Je ne sais pas ce qu'il y a depuis quelque temps... Partout, partout, partout... Tenez, chez les Thierry, le cordonnier, ils viennent de perdre leur enfant qui était comme une petite fille et aurait été un homme. Votre père les aimait beaucoup, vous devriez aller les voir. C'est là...

Il indiqua de la main.

Maximilien quitta cet homme, qui cût été le plus doux des amis. Il longea deux maisons, entra dans une cour étroite et sale.

Au fond de la cour, l'échoppe du cordonnier, accotée à un logement du rez-de-chaussée, s'avançait avec son enseigne, mendiait. Le logement était composé d'une chambre basse et humide, ouvrant sur une cuisine. La chambre était nue, sans voiles; par de petits carreaux verdâtres, de la lumière y tombait comme un peu d'eau. Le père et la mère étaient assis sur des chaises. Ils étaient courbés dans un silence, et une immobilité complète, qui, hélas! était du travail, de la fatigue.

Il s'arrêta au commencement de la chambre. Ils levèrent vers lui leurs figures.

- J'ai su que votre pelit était mort ; moi, mon père est mort.
- Un père, un fils, c'est la même chose, dit l'homme à voix basse.

Et tous trois furent immobiles et semblables.

Les yeux s'habituaient à la demi-obscurité. On voyait la femme à présent, on la voyait à peine, on la voyait vivre. Elle était assise tout près de la fenêtre.

Le rayon bleuâtre et verdâtre l'enveloppait toute, de sorte qu'elle avait une robe de ciel.

Malgré elle, ses larmes et ses paroles tombèrent, régnèrent : elle se mit à raconter comment le petit Henri était mort

- Tu vas te faire du mal, dit l'homme.

Mais, triomphalement, elle parla. Parler, cela console d'on ne sait quelle triste et amoureuse consolation; c'est comme si on touchait le passé.

Elle parla d'abord de la naissance de l'enfant, sa pauvre naissance qui était morte tout de suite: deux ans! Il n'avait été que de l'espérance et du regret. De l'espérance... Ah!... il était venu à un moment où il fallait qu'il vienne.

— Après de longues années de mariage et d'habitude, expliquait-elle naïvement, un petit enfant est un sage qui apporte le bonheur à ses parents.

Ainsi, avec son bégaiement de femme ignorante et de femme pleurante, elle disait tout le poème de la naissance d'un être humain.

- D'abord, comme il était fragile, si fragile qu'il était tout seul... On faisait ce qu'on pouvait... On ne faisait plus attention au soleil et à la nuit. Que de jours sombres, que de nuits blanches, changées en jours...
- « Il grandissait, il riait, il parlait. Il disait peu à peu des choses vraies. Il était vrai. L'autre matin, il s'est arrêté de parler. Il était rouge, égaré, il souffrait, il n'était plus lui. Le médecin est venu mercredi; il a dit qu'on ne pouvait pas le guérir. Alors, on s'est mis à côté de son lit, debout, et on l'a regardé mourir, sans bouger plus que lui.
- « Jeudi soir, entre cinq heures et six heures, il est mort. Le médecin l'a dit; on ne l'a pas vu. Il n'a plus bougé du moment d'avant, et pourtant, tout d'un coup, il est mort, il a roulé dans tout le noir, dans tout le noir... A l'aube, il était blanc comme l'aube; il était blanc comme tout.
- « Ah! monsieur, tout est inutile. Tout l'amour qu'on a — et Dieu sait si on en a, c'est extraordinaire — tout ce qu'on fait et qu'on fait faire, tout ça, c'est inutile. Tout ce qu'on donne, on le donne à

la mort. Tout ce qu'on garde, on le donne à la mort. »

Et ses paroles elle-mêmes s'arrêtèrent devant l'inutilité de tout.

L'homme leva sa tête sombre et dit :

- Vivre, ça porte malheur.

* •

Ils étaient vraiment au fond de la douleur. Ils n'étaient plus que la misère des misères humaines. Il n'était pas possible de voir quelque chose de plus profond que leurs visages.

Pitié! disaient leurs fronts naufragés. Pitié! disaient leurs yeux, leurs dos pliés, leurs mains, ces choses en lambeaux...

Ils fixaient, hébétés, la même idée, la même image, ils y pensaient sans cesse, et chaque fois qu'ils y pensaient plus, ils étaient labourés d'un frisson.

La femme, plus aiguë et plus surhumaine, rassemblant toute sa iorce, tout son être, hasarda:

- Y a-t-il une consolation?
- Ah! oui, dit l'homme, plus lent à comprendre, y a-t-il une consolation?

Et ils se tournérent vers le nouveau-venu, avec la question la plus simple et la plus sublime, avec toute leur vie aux lèvres.

* *

Maximilien dit: Oui.

" Oui il y a une consolation. "

Et cette parole, la première qu'il jetait dans le monde étranger, trembla comme son cœur.

Ils tendirent leur cou, leur pâle douleur, captivés et frémissants à cet espoir d'espoir, à cette promesse d'autre chose pour eux, d'autre chose tout de même...

Maximilien sentait ce qu'il fallait dire, mais il ne savait pas bien choisir ses paroles et, un instant, lui aussi, attendit et s'écouta...

La femme comprenant qu'il allait s'agir de choses divines, voulut aller au-devant d'un reproche.

- Je ne suis pas très pratiquante, balbutia-t-elle... Puis, plus gênée, à voix basse, révélant une torture secrète :
- Le petit n'était pas baptisé... Et maintenant le bon Dieu voudra-t-il que nous soyons heureux?...

L'homme écoutait en hochant la tête. Sa femme disait ce qu'il pensait confusément encore. Les femmes sont un peu en avant des hommes.

Ce n'était pas tout :

- Je n'ai pas toujours fait le bien... Des fois, je n'ai pas pu, ou bien je n'ai pas su...
 - « Des fois, je n'ai pas voulu...
- « Croyez-vous que le bon Dieu voudra que nous soyons heureux ?... »

Maximilien répondit :

— Il n'y a pas de Dieu.

Ils le crurent.

Ils le crurent; leur deuil les avait déponillés si grandement! Ils avaient si librement crié! Ils avaient tellement éprouvé de silence et de froid; ils avaient tellement regardé sans bornes à travers le berceau vide!

Ils dirent: « C'est vrai... Il n'y a pas de Dieu », comme s'ils le savaient déjà sans le savoir, comme s'ils s'en souvenaient.

Puis ils eurent peur; leur plaie leur fit plus étrangement mal.

— Il n'y a pas de Dieu... Alors quoi? firent-ils, en passant leurs mains de nuit sur leurs faces de soir, hagards comme des gens qui s'éveillent avant l'heure.

Le visiteur reprit avec une simplicité pourtant un peu miraculeuse.

- Alors... Il n'y a que nous.
- Mais nous, qu'est-ce que nous sommes donc? crièrent-ils, ignorant s'ils allaient recueillir, du grand changement universel où ils étaient poussés à tâtons, le prodige de plus de douleur encore, ou le prodige d'un peu de joie...

4

Le jour s'effaçait. L'immensité avouait son ombre et ses étoiles... « Qu'est-ce que nous sommes? »

demandaient profondément les deux fantômes enchaînés de pénombre et de petitesse, derrière la fenêtre, toute la figure affamée; les deux fantômes humains devant qui le voile de Dieu était tombé.

Maximilien dit:

- Nous sommes de l'infini.
- Ah! nous sommes de l'infini... reprirent-ils doucement, sans comprendre et pourtant sans s'étonner.

Mais l'homme regarda ses mains, la maigreur de ses genoux, sa fatigue, regarda la faiblesse de la femme jetée près de lui, et secoua la tête... Puis, malgré lui, ses yeux allaient à travers la fenêtre, les toits, les nuages, les étoiles... Il n'y avait vraiment pas dans l'immensité un point où sa douleur ne fût pas... Et il restait comme fou d'incertitude, dans une vaste et sombre hésitation.

Maximilien reprit tout bas, tellement c'était vrai:

— Nous sommes de l'infini, à cause de notre cœur.

Et il les aida, ayant peur lui-même, à distinguer, dans l'ombre, la sublime blessure humaine.

- Ecoutez, leur dit-il, il ne faut pas penser à notre corps, qui est un peu de terre. C'est notre cœur qui est nous... Notre présence, c'est notre cœur.
- Ah! oui... dit la femme en mettant la main sur sa poitrine, et elle ajouta magnifiquement:
- Oui... aux jours de mort, c'est un cœur qui s'en va, et c'est un cœur qui reste... Nous ne sommes que notre cœur.

Et comme ils le regardaient, il leur expliqua que le cœur, c'est réclamer toujours autre chose, toujours, toujours, sans arrêt, sans cesse, et que cela, c'est de la grandeur infinie.

Maximilien parlait ainsi avec sa vie, toute sa propre émotion débordait de lui dans cet enseignement d'infini fait à l'humble couple, et eux étaient tellement blessés que toute leur âme était là, qu'ils étaient faciles et prêts à la vérité. Et ces trois affligés, réunis confidentiellement, communiaient un peu sous l'ombre de la chambre.

La femme parla et dit avec douceur, les yeux perdus, plaintive, et presque chantante :

— Ah! c'est vrai... Toujours... Toujours ce qu'on n'a pas... Jamais ce qu'on a... Toujours... Jamais...

Elle répétait ces mots démesurés : toujours, jamais, en leur laissant toute leur signification, précieusement, pieusement. C'étaient les mots humains.

Jamais elle ne s'était entendue, elle, si profondément nommée, et lorsqu'elle les prononçait, elle se confessait au milieu du vrai silence.

Jamais... Toujours...

Elle était faite de cela au fond... Non, elle n'était point terrestre; elle était vague et déchaînée, elle était un cri au delà de toutes choses. Elle comprit en un éclair qu'elle avait bien plus la forme des cieux que la forme d'une femme.

Et elle commença d'être troublée et elle mit de nouveau la main sur son cœur extraordinaire. A ce moment, ses yeux rencontrèrent le berceau qui était dans un coin, derrière une chaise, comme quelqu'un dans l'ombre.

Elle eut un frisson terrible et demanda:

— Si mon enfant revenait, je ne serais donc pas heureuse toute la vie, je ne serais donc point satisfaite à jamais?

Elle se répondit elle-même dans un sanglot splendide: non!

Car elle avait bien senti que lorsqu'on a ce qu'on voulait, on veut autre chose, que le cœur immense refuse tout, puisqu'il se jette sur ce qu'il n'a pas, qu'il a faim d'avoir faim, qu'il est trop grand... trop grand!...

Elle passa sur son front ses mains vacillantes, réfléchit éperdument, implora la vérité. On la vit dans la demi obscurité, joindre les mains au hasard puis les crisper vers la fenètre, chercher hors d'elle, au loin, un appui, une présence, un secours qui calmerait et rapetisserait le besoin de son cœur. Elle ne vit que les cieux, les cieux de sa solitude.

Malgré qu'elle se débattit, effarée, qu'elle essayât de se cacher à la réalité, elle sentait qu'elle ne pouvait se contenter de rien, qu'elle s'étendait parmi ce qui n'est pas, parmi ce qui n'est plus, qu'elle ne pouvait se débarrasser de son envergure, et ses yeux brillèrent de larmes, de martyre humain, d'impossible et d'immensité.

Et pourtant à ce moment même, sa figure damnée, d'infini sourit avec un peu de gloire.

Sourire triste de toute la tristesse, sourire vrai de toute la vérité...

Et comme elle était là, profonde et illimitée, Maximilien crut pouvoir laisser tomber ces mots dans l'ombre fertile:

- Cest pourquoi nous sommes divins.

. +

- Divins !... murmurèrent-ils ensemble. Divins, nous ?

Ce mot, appliqué à eux, les éveilla brusquement de leur cauchemar commençant de vérité.

 Ah! dit la femme avec découragement, ce sont là des paroles.

Une image religieuse était accrochée au mur conleur de terre : une chromo d'après un grand peintre, La Vierge et l'Enfant. Elle brillait comme un vitrail à travers le mur.

— C'est elle qui est divine, fit l'homme en la désignant du doigt. Elle est parfaite.

La femme, plus subtile et plus pénétrée, dit :

- C'est elle qui serait divine!

Ils regardèrent, par une dernière tentation terrestre, leurs haillons, leurs épaules frappées, écrasées, leurs mains d'argile et leurs figures que le soir emplissait de poussière.

Ils avaient commence de sourire, et maintenant les voilà qui pleuraient.

Maximilien ne s'étonna pas que ses paroles eussent

été jusque-là mal comprises. Patiemment, il voulut leur faire toucher du doigt la vérité à l'aide de cette image même. Les petits ont besoin d'images.

Il dit:

- Elle est la perfection...

A ce mot plein de lumière, leurs ombres soupirèrent de nouveau.

Il reprit — et ses paroles une à une effacèrent la sainte des saintes :

— Elle a tout... Elle peut tout... Elle n'a rien à désirer — sans cela elle ne serait point parfaite — rien à regarder, rien à faire... Elle n'a rien, elle n'est rien... Elle est immobile de perfection, murée, ensevelie dans la clarté, comme d'autres dans la terre. La perfection, c'est quelque chose d'arrêté toujours, c'est l'immobilité, c'est le silence; c'est exactement la mort; elle est morte; ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose...

Comme ils ouvraient les yeux plus grands, secouant le front, il ajouta:

— Croyez-moi, le mot « infini » ne convient qu'aux pauvres. Ce n'est qu'un vain mot pour les idoles, et c'est le cœur des humains... Les pauvres femmes de la terre qui appellent, qui demandent, qui mendient, toujours, toujours, sourient l'infini, le pleurent,s'y mélent tragiquement,vivent l'infini... La Madone est finie, et la femme ne l'est point.

A mesure que la reine des cieux se flétrissait pâlement de la vie, se décolorait de la vérité; comme, à sa place, la femme se redressait, remuée, mise en cause, appelée jusqu'aux entrailles. Elle trouva pourtant un tremblement lugubre pour dire:

- Elle a son enfant dans ses bras.

L'enfant! A ce mot, toute la chambre, dans ses moindres détails, sembla se souvenir et frissonner.

Maximilien dit:

- Elle n'est pas une vraie mère, puisqu'elle n'a point de pauvreté. Elle sait tout, elle peut tout, elle a tout, lorsqu'elle regarde l'enfant qu'elle porte dans ses mains fines et toujours neuves, comme si elle ne portait rien. Où trouvera-t-elle le saignement de tendresse et le déchirement d'amour? Où est-il l'enfer d'angoisse, et d'incertitude et de peur qui ferait sourire son sourire? Elle sait sa divinité, elle sait l'avenir, un ange est venu tout lui annoncer, et je dis que cet ange lui a épargné l'immensité maternelle, l'a sauvée de la souffrance extraordinaire, l'a repoussée de l'infini. Car. je le répète, l'infini est aux pauvres. La maternité surhumaine est aux pauvres mères défaillantes et solitairement humiliées des matins et des soirs.
- « Ah! les attributs abstraits de la Madone, les autres mères obscures en ont divinement manqué. Vous laissez entrer en vous, en pleurant, tout l'impossible. Elle, elle est close comme un tombeau. Vous êtes grandes ouvertes, étant l'absence même de limites, étant le néant des horizons. Seules, vous vous déployez au-dessus de tout, par la force

de l'espoir, et du désir, et du regret, seules vous vous étendez, seules vous avez les pieds dans les ombres de la terre et le front dans les étoiles!»

La mère sans enfant regarda autour d'elle avec les plaies de ses yeux vides.

Toujours le vertige d'illimité qui revenait sur elle; toujours la voix du nouveau venu la remettait dans l'infini. Elle balbutiait:

- Mais oui...

Les adorations et les grandeurs éparses dans les légendes, dans les églises, dans les mystères, rentraient en elle, revenaient au sein de son cœur. Et toute vibrante des battements déréglés de son être, elle sourit de nouveau, timide, fraîche éclose du fond de la vérité vraie.

Alors, très candidement, les yeux restés attachés sur l'image sacrée, elle essaya de faire valoir la pauvreté de la Madone anéantie d'azur, de lui donner une aumône de misère, un rayon d'ombre...

— N'a-t elle pas souffert? La religion le dit. Elle a d'abord été une femme ordinaire. Jésus aussi a souffert, n'est-ce pas?

Elle ajouta par une sorte d'urgente solidarité envers la mystérieuse étrangère :

- C'est vrai qu'elle était providentiellement avertie ; mais vous savez, le cœur est si fou!
- On a dérobé un peu d'humanité, dit Maximilien, pour en orner les dieux. On a tenté d'appauvrir magnifiquement la perfection; l'erreur s'est

éblouie d'un peu de vérité... Mais on s'est attaché là à une union impossible, on a proclamé là un mensonge qui se détruit lui-même. Il n'y a d'humain que l'homme.

- « Ah! comme la religion et la vérité sont l'une contre l'autre, comme la religion est un blasphème à la vérité!...
- « Si elle est sainte, cette image de sainte suprème, si elle est grande, si elle est belle et ravonnante, c'est que cette image est aussi, en somme, un portrait de femme. Si vous l'épiez à travers la religiosité abstraite dont elle est fardée, à travers les pures couleurs invraisemblables, le masque du sourire perpétuel, et toute cette banale propreté de la perfection artificielle, vous la verrez être pauvre et luire! Vous découvrirez en elle les grandes marques de misère : Les lèvres humaines de baisers et de paroles, qui montrent la désunion des êtres, les lèvres humaines qui font penser si fort et si cruellement au silence! Les yeux humains, cette œuvre tragique et mal connue et inavouée toujours : les yeux muets!... Les mains humaines, les mains des femmes, de travail et de caresses, de poussière et d'ombre, avec toute leur mission ardue et douce qui arrache aux croyants d'un instant de vrais ave Maria maladroits... Et la robe, voile terrible, malheur et rève impossible de tous les hommes, malédiction autour d'eux. Et alors, vous verrez la vague déesse qui grandit, qui scintille d'inachevé, d'inconnu, qui s'ouvre... Et alors, malgré l'azur imma-

culé et le nimbe, cercle exact et doré, et l'ovale géométriquement parfait de son visage, elle se divinise, comme vous. »

Cette fois, ils ne se révoltèrent plus, car ils avaient senti la damnation de vertige.

Ils s'occupaient à comprendre. Ils s'épanouissaient. Ils se prenaient la main, se regardaient vraiment. Ils regardaient les choses...

Cet acte si pur : regarder... Regarder, c'est se saisir du fantôme des choses, de la fragilité et de l'apparence de l'apparence; regarder, c'est exprimer notre présence à l'aide de toute la vérité; regarder, c'est se voir universellement.

Ils se caressaient de vérité, tout doucement d'abord; se déshabituaient de leur petitesse; essayaient leurs âmes comme les petits oiseaux essayent l'espace. Et ils contemplaient vaguement les restes de lumière, et la lumière, devant eux, s'étendait et s'écroulait comme des murs, et les cieux s'ouvraient, et tous deux allaient en frémissant dans la grandeur de Dieu, et les deux êtres reprenaient à Dieu ce qu'ils lui avaient donné, reprenaient Dieu.

Mais cela n'était-il pas une consolation?... Si... Ils n'auraient pas cru; ils s'étaient imaginés qu'il affait les détourner de leur douleur, et il les avait amenés dans les entrailles mêmes de cette douleur. Ils s'étaient imaginés que ce serait une sorte de distraction, alors que e'était, au contraire, plus de souvenir et plus d'attention.

Maximilien les considérait.

— Oui... c'est plutôt une bonne nouvelle que je vous ai apportée.

* *

Et il leur dit:

- Heureux ceux qui pleurent; car ceux-là voient l'infini humain en esprit et en vérité. Grands ceux qui souffrent, car ils assistent à eux-mêmes, car ils touchent à la vérité, et la vérité c'est la même chose que la gloire.
- « Soyez simples d'esprit pour accomplir cette œuvre de gloire, soyez totalement, admirablement simples, et tout le reste n'est que pratiques.
- « Car tout ce qui est en dehors de nous est apparence, petitesse; s'en occuper, c'est illusion; y croire, c'est idolàtrie. N'enviez pas les riches, les forts et les puissants du jour, les conquérants et les génies. Ils ne valent que par des biens, des actions ou des œuvres terrestres, et tout cela est noyé dans la grande demande infinie du cœur.
- « Car tout ce qu'il peut tenter et réaliser avec ses mains, ses lèvres, son esprit, n'agrandit pas le pauvre qui ouvre les yeux et qui pense. A quoi bon ces bribes d'apparence sur le cœur qui se démesure? A quoi bon des oripeaux superficiels d'œuvre sur le mendiant qui réclame au fond du gouffre de nous, sur l'ange intérieur?
- « Allez, il n'y a rien, il n'y a personne qui soit vraiment plus que vous. Soyez infinis en paix.

« Celui qui s'enrichit dans l'apparence sera dépossédé, car l'étendue et la durée reprennent ce qu'elles donnent. Celui qui ne vit pas à l'écart du temps sera toujours petit, car il comptera. Celui qui grandit dans l'espace périra par l'espace. Ceux qui s'élèvent seront abaissés; croyez à cette parole-là, croyez surtout à celle-ci, qui en est la sœur, comme la clarté est sœur de la nuit : ceux qui s'abaissent seront élevés. Mais c'est cela sans intervention surnaturelle, c'est cela tout simplement, tout seul... »

Ainsi il les menait dans la grande simplicité, orageusement, tumultueusement, comme on conduit à boire du bétail ébloui.

La femme le regarda.

— Ah! Monsieur, murmura-t-elle, il y a un empechement de distinguer ce qui est, de comprendre que la vérité est la vérité... C'est, autour d'elle, de la poussière, du brouillard, du mal. Vous avez dissipé cela, ce soir. Vous faites qu'on ouvre les yeux. Vous êtes comme le sauveur de tout ce qui est là, et qu'on ne voit pas.

An moment où elle prononça ces paroles, elle était vraiment toute pureté et elle s'éleva aussi haut qu'une âme peut s'élever. Mais elle défaillit vite. A peine avait-elle parlé qu'elle succomba à l'erreur commune, qui consiste à réaliser les idées, à les personnifier, à faire des idoles, et, frappée de l'importance qu'était venu prendre près d'eux ce jeune homme au charmant visage, elle ne put retenir cette question étrange:

- Alors... c'est vous ?

Elle avait compris la première et la première elle laissait s'en aller la vérité. Elle fut l'oiseau qui prévoit la tempête et puis qui s'y perd, selon la nature des femmes. L'homme avait compris, plus lentement, plus fort, et il haussa les épaules...

Cependant Maximilien se dirigea vers la porte, bouleversé d'avoir vu un instant deux cœurs de près.

L'homme le reconduisit, ouvrit la porte. Dehors, il faisait bien moins sombre que dans la chambre. L'homme regarda l'espace, le ciel blème, souverainement, comme s'il s'y envolait, et dit:

- C'est beau... On voit qu'il n'y a rien.

Maximilien fit quelques pas sur la grande voie... Il leur a enseigné le paradis de vérité, et il les y a fait pénétrer, ne fût-ce qu'un moment, intrus magnifiques. Il a en quelque sorte découvert une seconde fois la simplicité. D'autres ont apporté une manne délicieuse ; lui, a retrouvé le pain.

Et sur un banc du boulevard il s'assit, fatigué de vérité et de gloire.

* 4

Puis il se leva et marcha. La soirée lourde de pensées, sa grande soirée maternelle n'était pas terminée.

Dans l'ensevelissement du soir, les arbres étaient pareils aux arbres de toujours. Les constructions transparaissaient, basses, sans style, très pauvres, et la ville où il allait ressemblait, dans l'ombre, à toutes les villes du passé. Il prit une rue qui l'attira par son silence et sa tranquillité. Il eût dit qu'il errait dans quelque Jérusalem crépusculaire, entre un mur de jardin et des boutiques fermées, à la fin du travail et du trafic.

Dans la demi-ombre'qui mêle les époques et place le rêveur au delà des siècles, car le temps n'est rien, il songea qu'un homme était venu pour simplifier les hommes, et il réfléchit à cet homme, car il se sentait proche de lui.

Jésus avait été comme de la transparence sur la notion de Dieu : « Dieu, avait dit Jésus, n'est pas un étranger. C'est une personne avec laquelle on est en contact dès qu'on se recueille, et qu'on sert dès qu'on fait le bien. »

Il n'a pas dit autre chose que cela, que cette grande parole simplificatrice.

Maximilien ralentit beaucoup le pas le long du trottoir de la rue déserte. Il s'avançait à peine.

Et il songea que cette simplification, que Jésus était venu apporter comme un trésor, il fallait la faire à présent à la doctrine de Jésus.

Car ce n'est pas assez de dire : adorez non la religion, mais Dieu, source de la religion. Il reste à dire : adorez non pas Dieu, mais le cœur humain, source de Dieu.

Et Maximilien se sentait parler au Christ,comme le Christ parlait aux autres. Il lui disait dans l'ombre millénaire et éternelle qui les réunissait : « C'est plus simple, c'est plus simple encore... C'est la simplicité même. Il n'y a pas d'étranger... Il n'y a que le cœur humain; tout vient du cœur humain, et ceux qui voient ce suprême commencement sont, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, dans la cité de lumière, et règnent en même temps que la vérité.»

* *

Poursuivant sa marche grave, pesante, fertile, il arriva au porche d'une église. Elle était d'aspect modeste : sa grande façade émergeait du mur, triangulaire, surmontée d'une croix. Aux abords du monument ouvert pour quelque cérémonie de nuit, la rue s'animait. Des gens quittaient ce seuil, ou y venaient, sortaient de l'ombre ou y entraient, aveugles de débordantes pensées.

Il entra lui aussi. Il entendit ses pas solitaires sous le grand vaisseau au ciel de ténèbres, il s'approcha, indistinct, des indistinctes images placées là.

Le long du mur, les stations du chemin de croix s'ébauchaient obscurément... Une phrase, toujours la même, sortit tout bas de sa bouche, simplifiant la religion...

— C'est plus simple que cela... C'est tout cela sans autre miracle que celui de vivre et de penser. Notre existence est un calvaire sans calvaire, sans cause... Nous sommes punis, mais nous n'avons point péché; la tristesse et la mort, c'est la même chose que la vie, voilà tout : punition primordiale et non méritée, punition toute nue, douleur !... Vivre, penser, c'est tomber vers ce qu'on n'a pas, et voilà la chute originelle.

Au fond de la nef... Il leva la tête vers un grand crucifix.

Le torse criait en silence, distendu par la pesanteur terrestre, déchiré par lui-même, martyrisé d'humanité. Nous sommes martyrisés d'humanité. Chacun de nous ouvre éperdument les bras pour embrasser toute chose, et ne peut pas, et ne peut pas refermer les bras. L'homme est un crucifié plus simple, c'est un crucifié sans clous. La couronne d'épines qui le fouille, c'est sa pensée pleine de désirs aigus. Il se leva de nouveau, désireux de la gloire de cette couronne. L'orgue commençait. L'église était remplie de monde. Il s'arrêta près d'un pilier.

Là-bas, dans le chœur, au delà des lampes, on distinguait encore la splendeur des vitraux, où les couleurs du spectre se décomposent, cette splendeur que la lumière crie de toutes ses entrailles, et que le soir tombant embellit d'un calme océan d'harmonie.

Et le soir rendait presque vivante la rose du transept, la rose toujours ouverte, la rose morte, d'où émanait l'immense parfum de l'encens.

L'hymne vibra, glissa, et ce fut comme toute l'hymne des religions, ces tombeaux des mondes.

Il admira les religions, il admira le cri humain

qui s'évade avec son besoin, son acharnement d'infini et d'absolu, et le passage immense de ce cri dans le néant.

Alors il se demanda:

— Est-ce que je suis seul à penser ce que je pense, est-ce que je suis tout seul?

Sa tête nue et malheureuse se redressa comme à une réponse lointaine au delà des brumes. Ses yeux virent au loin, ses oreilles entendirent quelque chose. Quoi ? La confuse approbation de tout ce qui, parmi les humains, a célébré la douleur et la passion comme une chose sainte.

Il s'exhale de tous les souvenirs possibles une immense vénération pour le cœur humain. Les poètes, chantres aveugles, les poètes, vagues Homères. l'ont célébré confusément avec toute leur voix, et ce fut vers le cœur un pardon démesuré, et ce fut un hommage indistinct, resplendissant, un culte plus haut que la vertu et que la religion.

Et Maximilien assistait seul, à travers les croyants, à ce culte des cultes enraciné en nous, et il communiait par delà toutes choses avec ceux qui ont ressenti que la douleur, c'est le cœur de la vérité.

Il était plus loin que les autres, que ces hommes et ces femmes venus dans cette église pour supplier, appeler au bord d'eux-mêmes. Il traversa le vestibule dans sa largeur. Une vieille femme traîna une chaise sur les dalles.

Le silence se rétablit; il entendit ses pas importants.

Comme il se dirigeait vers la porte, qui de temps en temps s'ouvrait pour livrer passage à une âme, et se refermait avec un soupir, il se trouva face à face avec l'abbé Ursleur.

- Vous me cherchiez? demanda celui-ci.
- Non, je me cherchais moi-même.

Ensemble, à pas lents, ils sortirent de l'église.

XXI

Ils marchèrent longtemps, franchirent les portes de la ville. Le prêtre semblait inspiré, on le voyait plein de sincérité, de sécurité et de génie pacifique.

Ce fut lui qui, le premier, parla. Des paroles sortirent de ses lèvres comme s'il avait été vaincu par la trop grande beauté du soir qui débordait. Il étendit la main vers toute chose :

- Dieu est là, dit-il.

Et détaillant, extasié, son extase:

— Il nous endort, nous touche: fatigue... Il pleure: poésie. Il nous écoute: attendrissement de nos paroles...

Il ajouta, plus frissonnant:

- Il est là : ténèbres...
- « Comme nous sommes petits, mais comme nous sommes aimés! »

Maximilien répondit :

- Vous êtes un païen!

Le prêtre regarda son interlocuteur avec un immense et beau sourire.

- Vous êtes un païen! répéta le jeune homme, vous croyez à une idole, l'idole de l'infini. L'infini n'est pas dans le monde.
 - Où est-il? demanda l'abbé Ursleur.

Comme jadis à une question pareille, comme toujours, il répondit :

- Hélas, il est en nous!

*

Le prêtre ne s'était pas départi de son magnifique calme. Il n'avait même pas eu de la pitié dans les yeux. Pour toute réponse, il leva la main et montra le ciel constellé.

La lune s'épandait dans un vertige d'étoiles. Toute cette clarté, qu'on voyait demi-nue dans l'ombre, avait quelque chose de bénissant et d'appelant... Une invite extraordinaire à s'endormir doucement, sans force et sans volonté, dans les mouvements du monde, à être persuadé qu'on est vraiment petit et qu'on est vraiment aimé.

L'immense révolte contre l'apparence ne fit pas peur à Maximilien et il s'écria, à ce moment même où tout était rempli d'écrasante splendeur, où tout semblait retirer aux êtres humains la grandeur:

- L'infini du firmament est en nous!

Puis il dit:

Ah! regardez toute chose avec toute la simpli-

cité. Regardez toute chose avec de la pensée grande ouverte dans les yeux, et non avec une croyance devant les yeux.

- « Si vous regardez ainsi le monde, vous n'y verrez pas l'infini, car on ne peut pas voir l'infini avec les sens; on ne peut pas plus le toucher avec les regards qu'avec les mains. Pour qu'il soit, il faut le faire avec soi-même.
- e Quand on dit: « Le firmament est infini, les étoiles sont toujours », on crie qu'au delà de celles qu'on voit, au delà de celles qu'on constate, qu'on a, qu'on sait et dont le nombre à un moment donné s'arrête et meurt il y en a éternellement dans tout ce qu'on ne sait pas. Mais crier cela, c'est abandonner prodigieusement le monde, c'est s'envoler hors de toute la réalité sensible; c'est afler chercher toutes les étoiles qu'on annonce dans les abîmes de soi-même...
- « Comment trouver des mots pour dépeindre l'immensité et la solitude de ce geste, de cet acte sublime d'audace et de liberté. Elles sont toujours ! Cri, hypothèse démesurée, rève en qui naufrage le monde tout entier, pensée, pensée, être humain ! Dans la confrontation pleine d'infini de nous et du monde, c'est de nous que jaillit l'infini,lorsque nous disons : toujours! C'est nous qui faisons le miracle de l'illimité. »

L'abbé Ursleur le regardait comme on regarde un fou.

- Nous... l'infini... Mais nous ne pouvons rien

faire, nous! Notre pensée calque, lit, se guide sur ce qui est, obéit; elle est un regard pour ce que n'atteint pas le regard, voilà tout; elle ne crée rien. Par elle-même, elle ne donne que des fantômes, que des mirages... Oui, des mirages, voilà le mot, je l'ai trouvé: des mirages! Le marin halluciné d'espoir, le voyageur bouleversé de fatigue ne créent pas le port ou l'oasis qu'ils croient voir se dresser, qu'ils pensent! La pensée par elle-même n'est rien.

- Le mirage, dit Maximilien, nie le monde et prouve l'homme. Ce qui avorte, c'est l'oasis et le port, et non l'espoir doré et la fatigue grise qui les évoquent et les yeux nus qui y croient. Le mirage existe, non comme décor érigé ailleurs, palpable, mais comme ombre qui souffre et qui voudrait. Ah! le mirage dit tristement que nous sommes et cela seulement...
- « Et ce que je viens vous apprendre, ce n'est pas autre chose que le mirage. Je dis que l'infini, construit en dehors, au delà du monde, avec les matériaux de l'impossible, est toujours un mirage. Donc il est en nous. Donc c'est nous qu'il désigne infiniment, nous seuls, nous seuls! »

Le prêtre avait croisé les bras, s'était arrêté, et il se tenait immobile comme une borne, sur la lisière du chemin.

Il dit d'une voix irritée et grondante :

- L'intini est en nous en mirage; mais il est ailleurs en réalité.
 - " Notre imagination est universellement secou-

rue. A cette grande et frémissante hypothèse correspond pleinement et divinement de la vérité.

— Non, dit Maximilien. Rien ne le dit, rien ne le montre, rien ne le prouve, rien, rien... Et, par conséquent, toute la vérité le nie. La vérité commence par se poser en nous, en nous seuls, et non ailleurs; l'affirmation de nous-mêmes est la seule chose qui soit certaine. Mais affirmer ailleurs, sortir de nous-mêmes, considérer nos pensées comme autre chose que des pensées, comment cela est-il possible! La pensée est le fantôme du monde, ditesvous. Non, c'est le monde qui est le fantôme de la pensée!

Le front de l'abbé Ursleur se plissa, brutal, presque féroce. La tragédie de la vérité commençait à se déchaîner plus grièvement dans le colloque de ces deux êtres, qui luttaient pour le bonheur et le salut, et se regardaient face à face, dans l'âme, avec les grands yeux aveugles des penseurs.

- Tout en nous prouve, au contraire, dit le prêtre, que nous ne sommes pas seuls. Nous sentons indé niablement, invinciblement en nous le besoin d'un infini qui n'est pas nous!
 - C'est un besoin infini, c'est nous.
- Nous avons une croyance dont nous ne pouvons pas nous débarrasser : la croyance à une cause.
- C'est une croyance, ce n'est pas une cause. C'est une croyance, c'est nous.

Le prêtre se tut en un coup d'effarement. Ce que faisait son interlocuteur, ce vague et vaste arrachement des preuves de Dieu, — ô folie! — ne lui semblait plus si fou.

* *

Maximilien reprit, implacable, décidé à tout dire:

— Je dis que vous êtes un païen et un idolâtre, parce que vous faites, d'un mirage enraciné en vous, une réalité extérieure à vous. Vous séparez la contemplation du contemplateur, et vous dites : c'est une chose!

Ursleur haussa violemment les épaules ; ses poings se crispèrent, sur sa figure se peignit une expression de rancune et d'hostilité.

- Ah! fit-il d'une voix sourde, à quelle ignorance vos raisonnements vous mènent-ils!
- Quand vous brisez le fétichisme, dit Maximilien, vous dites aux pauvres êtres qui ont besoin de toucher ce qu'ils adorent, et de manier le Soleil: « Il ne faut pas faire d'une splendeur éparse un objet. » Vos livres enseignent aux croyants à ne pas faire de représentation matérielle de la divinité: « Tu ne feras pas d'images taillées ». de peur que par un éblouissement de petitesse et de réalisme, on ne finisse par prendre l'image pour le Dieu.
- « Mais les hommes tombent toujours vers cette réalisation concrète... L'âme voit au loin ; mais, peu à peu, la fatigue de voir plie l'être, et les mains

aveugles veulent de la terre. La passion de toucher envahit le vertige de croire, comme depuis le commencement des siècles humains, l'habitude, cette chose, envahit la liberté; la parole, cette chose, envahit la pensée.

- « Et l'on incarne, et l'on réalise ses idées, fatalement, comme le temps passe.
- « Ah! j'ai grandi à voir les âmes que j'aimais pleurer et saigner de mirages, et les admirer et les supplier, et les adorer, ces mirages, comme s'ils n'étaient pas la chair de leur chair. Etrange aberration, terrible et vague comédie; idolàtrie, vous disje! Dans la brume de mon passé, je reverrai toujours mon père qui me montrait, comme yous, les quelques étoiles du monde visible et tous les mondes de l'invisible (tous ses mondes, à lui , et m'agenouillait devant cette grandeur sans fin, arrachée pourtant parmi son âme. Il révérait cela, les mains tendues; il s'embrassait divinement : idolàtrie! Il disait qu'il n'était rien, s'y résignait; et moi, je voyais de mes yeux sa résignation rester sur lui. toute grande, et son éloignement être de la grandeur, et l'horizon sans bornes entourer exactement sa tête - l'horizon, nimbe infini et éternel des fronts qui pensent! Et c'était devant lui que je me sentais agenouillé.
- « Comme j'avais à délivrer mon idée! On jetait contre moi des créations imaginaires, créées pour m'accabler: l'espace était une chose; le temps était une chose; la matière, connue pourtant par la

pensée, la matière, qui est dans la pensée, était une chose. Le Bien était une chose; la Beauté et la Justice aussi. Le réseau des raisonnements était là, et ces lignes de la géométrie étaient là, implacables. On entassait tout cela comme des armes, pour m'emprisonner et m'étouffer.

- « Pourquoi ma simplicité n'est-elle pas morte, lapidée par toutes les idoles et les débris d'idoles?
- « Parce qu'en moi, j'entendais une parole vibrer et régner : Tu ne feras pas d'images! Oh! tant de fois, au cours de ma banale existence, obscur dans un coin obscur, les yeux sur quelque fenêtre, j'ai éprouvé que j'étais la source de l'illimité dont les espaces me présentaient la grossière apparence défendue, et je me suis surpris à sourire ou à pleurer célestement! L'infini, mais il était dans mes entrailles. Je le sentais respirer! Je me rappelais que, tant de fois, parce que j'étais triste, j'avais vu s'assombrir les plus jeunes, les plus puissamment blanches des aurores; que, heureux par hasard, comme on l'est quelquefois, j'avais vu ruisseler de perles et de délices les plus misérables, les plus sacrifiés des crépuscules d'arrière-saison! Rien ne s'opposait à moi. Et invinciblement, malgré moi, malgré tous, malgré tout, dans les soirs des journées, des aventures ou des époques, je mettais ma main sur mon cœur, fécondité, maternité d'infini, chose d'infini, et au fond, la seule chose qui filt ! "

Le prêtre eut une exclamation sourde et furieuse,

comme celle qu'il avait déjà, un soir, jetée contre Maximilien.

- Non!

Il tendait les mains, tendait les regards. Mais tous les supports de sa pensée et de ses désirs tombaient. Et toute son étreinte, c'était lui, et l'abîme, l'abîme, c'était lui! Tout... Rien... c'est la même chose... Rien en dehors... tout en nous — Ou bien tout hors de nous. Il était là, vacillant, entre la vérité et le néant.

Un frisson crispait sa figure ; son cou épouvanté se pliait comme si le ciel était tombé sur sa tête. Il voulait se chasser de lui-même, et ne pouvait pas. Et il se redressa et, de nouveau, cria:

- Non!
- J'avais raison, dit Maximilien.

Il ajouta d'une voix basse, et malgré tout, tremblante:

- C'était le vrai Dieu!...

Et contemplant l'homme qui était là, il lui dit. violemment, comme une invective :

- Vous! vous faites la même chose que tous ceux qui sont venus près de moi pour me changer au nom de l'apparence et de ses formules. Vous faites la même chose que les fétichistes. Et c'est cela que je veux enfin vous crier ce soir!
- « La pauvreté humaine vous remplit de tous les désirs, de toutes les soifs, de tous les mirages. Il y a toute une infinité de secours et de douceurs dont vous avez besoin. Vous avez besoin d'une réponse à

toutes les questions que vous respirez. Vous avez besoin que l'apparence soit, en réalité, telle qu'elle est à nos sens, et que la lumière soit de la lumière. Vous avez besoin de garantir les principes rationnels et moraux, qui enchaînés les uns aux autres, ne sont, en bloc, enchaînés à rien. Vous avez besoin de secourir les grandes hypothèses qui ne se suffisent pas à elles-mêmes et qui attendent toujours. Vous avez besoin de la durée et de la paix d'un bonheur que vous ne faites guère ici-bas que souffrir, et de la victoire de la justice, qui est vaincue. Et alors, vous divinisez tout cela, pour le toucher! Tout ce que vous voudriez, vous appelez cela Dieu, pour que cela soit. Vous faites une idole, non à l'image de votre argile, mais à l'image de vos prières... Ah! je comprends bien vos motifs - et si j'étais fou je croirais en Dieu! »

Et tous deux tressaillirent ensemble.



- Quel est donc votre Dieu?... Regardons-le en face.
 - Non! dit de nouveau le prêtre.
- Pas de preuves, poursuivit Maximilien. Pas de preuves. Rien... Un silence énorme, le silence même! Comme l'idole est abstraite, incomplète, contradictoire, et ne s'exprime à nous que par l'impossibilité d'elle-même! Le monde que nous voyons, ne peut pas être tel qu'il apparaît Tous en convien-

nent: Dieu trompe les yeux de la créature. L'infini du temps et l'espace, que le monde semble avoir n'est pas à lui. A vrai dire, cette notion d'infini dont vous le revêtez, n'est sur lui que de l'indéfini, ce n'est pas une idée, c'est la fatigue d'une idée qui s'obscurcit, qu'on laisse divaguer et mentir. Dieu trompe la raison de la créature. Le bonheur? Vous ne pouvez pas voir en Dicu un bonheur qui ne soit pas exactement la même chose que le néant...Quand yous dites : on ne sait pas quelle sera la consolation, ne sentez vous que c'est comme si vous avouiez un mensonge? Il n'y a qu'une façon d'être heureux, la nôtre! Et il est impossible, impossible, de séparer le bonheur que nous voudrions, du malheur que nous sommes. Dieu trompe le cœur de la créature.

- « Votre Dieu, chaos de réponses impossibles, de réponses reléguées, exilées au loin, de spectres de réponses... Et ce ne sont même pas des réponses, ce sont des questions dont on se débarrasse et que d'un mot, le nom de Dieu, on prétend animer! Et il est défendu de le scruter, vous-même avez en peur lorsque j'ai dit: regardons-le. Il est tellement contradictoire, tellement absurde, qu'il faut, pour y croire, se détourner de lui.
- « Si votre Dieu était, nous le saurions. Il n'y a pas contre son existence d'accusation plus profonde que cela. Pourquoi se déroberait-il? Pourquoi cette pudeur par laquelle il est vraiment complice de ses négateurs, puisqu'il n'y a aucun moyen de le con-

naître, et par laquelle il trompe la religion de la créature? Pourquoi jetterait-il sur l'humanité, si désarmée et si nue de preuves, ce silence plein de blasphèmes?

— Parce que... commença le prêtre, les yeux hagards.

Maximilien, le dominant et comme supérieur à lui, l'interrompit d'un geste, arrêtant dans sa bouche ces raisons si complexes, si grossières, si cruelles, si infâmes, dont on explique l'abstention de Dieu, créateur et souverain. Et il dit:

— De quelque côté qu'on se tourne, à travers les pauvres précautions et les sophismes qui se dénoncent réciproquement, on voit d'un côté : effort immense, énorme, qui se déchaîne ; de l'autre : poussière, entrechoquement et écroulement d'idole.

* *

- « Que reste-t-il?
- « Celui qui a créé Dieu. Celui dont Dieu est le verbe : l'homme. Nous sommes avec notre cri, et le geste éternel de notre réclamation, une sorte d'ombre et de grandeur et de splendeur vivante d'un Dieu qui n'est pas ; il n'y a de Dieu que l'homme ; Dieu c'est le mot humain ; c'est un adjectif.
- « L'absolu existe. Mais comme existe le mirage, comme existe le bonheur, comme existe l'amour; en nous, palpitation pauvre et grande ouverte, au lieu d'être ailleurs, chose.

- « L'absolu existe, mais il n'est pas représenté par la figure infirme qu'engendre cette infirmité scientifique de l'idée de perfection, par la figure abstraite et écœurante d'un cercle parfait. Il est représenté par l'espèce de triangle qu'un miséreux fait avec lui-même lorsqu'il lève ses deux bras suppliants, geste dont la divergence saisit vraiment tout l'infini, et qui fouille et commence dans nos entrailles.
- « Des théologiens ont essayé de prouver Dieu en disant que l'existence, étant un élément nécessaire de la perfection, Dieu existe puisqu'il est parfait par définition. Ce qui est un sophisme abstrait sur une conception abstraite, s'ancre et prend vie si l'on pose la question dans l'autre sens et par rapport à nous, si on la plonge dans la seule réalité : Nous avons toute la vérité, donc toute la divinité. »

Le prêtre était tellement déconcerté par ce changement de place de la vérité, qu'il ne savait pas s'il fallait parler, se taire, sourire ou pleurer. Il dit à voix très basse :

- Je vous plains! Je vous plains!
- « J'ai vu, dans ma vie, le doute se glisser partout (même en moi, dans les moments les plus décisifs du culte). Mais jamais je n'ai entendu nier Dieu si totalement; je n'ai jamais entendu exalter à ce point les ombres de nos cœurs. Vous êtes vraiment l'ange des ténèbres!
 - Je ne suis pas un négateur, dit Maximilien.
 - « J'ai le cœur plein de prières... Je crois que

notre désir ne peut rien créer que sa propre immensité, mais comme je suis religieux, et comme, pour moi, le vrai est la même chose que l'adororation!

*

Un rossignol qui, depuis qu'ils étaient là, chantait dans les feuillages, se tut, comme si, ô miraçle! il écoutait. Et le silence de cet oiseau était aussi beau que son chant.

Maximilien ne parla plus qu'avec une immense douceur à l'homme qui était devant lui, et qu'il cherchait amicalement des yeux dans l'ombre, en se penchant un peu.

- Allez, je vous sens plus mon frère que vous ne me sentez le vôtre...
 - « Charité? non; plus simplement, vérité... »

Et l'immobilité du prêtre, au milieu du chemin, avait maintenant quelque chose de poignant, tandis qu'il entendait ces paroles-là et celles-ci:

- C'est de la vie, c'est de la pureté, c'est de la foi que j'apporte, puisque c'est le vrai Dieu...
- « Ah! je vous en supplie, continua Maximilien dans un murmure plus haut et plus tremblant, ayez pitié de ce que je n'ai pas de génie, de patience, d'habileté, pour vous montrer sur toute chose la répercussion de mon idée...
- « Ne me reprochez pas surtout d'être anormal et maladif. Cela n'est pas. Rien ne m'est jamais arrivé d'extraordinaire, et je me suis efforcé toute ma

vie d'être simple et d'être doux, semblablement à la vérité, cette douceur. Je suis venu avec un cœur et un esprit si dépourvus de complexité, que, parfois, je m'en étonne en souriant... »

Et éperdument, comme à un ami, offrant son cœur, offrant toute la caresse grande ouverte de sa sincérité:

- Essayez, essayez de croire...
- Quelle tristesse, balbutia Ursleur, en se détournant, quel abandon de toute joie, quel crime de la pensée!... Oh! l'humble croyant dont Dieu est aussi le croyant!... L'ascète qui lutte avec le péché corps à corps!... La dévote qui passe avec son livre de messe et son divin trésor!... Le prêtre qui peut dire au pécheur: Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup péché!...

Et il semblait qu'il y avait dans sa voix une émotion d'adieu.

Mais non, secoué, redressé, l'œil devenu haineux; il cria:

- Et la consolation, qu'est-ce que vous en faites?
- L'infini de la consolation est en nous.

« L'infini de la consolation est en nous, parce qu'il n'y a pas d'autre bonheur au monde que celui de voir, de connaître, d'embrasser la vérité.»

— Des mots! Qu'est-ce que cette impression devant la réalité d'un vrai chagrin? Rien.

Il dit:

- C'est tout, au contraire.
- « J'ai recueilli cette victoire de joie victoire difficile, terrible et dramatique, joie pleine de risque et de vertige, comme toutes les joies, sur la figure d'humbles gens qui venaient d'éprouver un grand deuil... Et une nuit, vous le rappelez-vous, vous étiez là, sur la face d'un damné... J'ai recueilli aussi sur la face de mon père, qui en mourant est devenu athée comme d'autres deviennent chrétiens, cette sorte de récompense que toute la vérité donne à toute la solitude.
- « Et c'est vrai que je suis enfin glorieux, ce soir, moi qui n'ai détourné la tête d'aucun malheur, qui plus sensible et plus exposé qu'un autre, ai été déchiré de tous les départs et de tous les abandons, même de ceux que d'autres ne voient pas. Lorsque, presque enfant encore, je fermais chaque année mes livres quotidiens d'écolier, je souffrais un peu de quitter leur morne conversation et les impassibles figures scientifiques qu'ils contenaient. Et je suis malheureux à cause des enfants, ces petits fous, des animaux, ces pauvres fous; et même de l'oubli qui fait mourir ma souffrance aiguë, parce que c'est de la mort. Et j'ai toujours essayé de conserver ma souffrance tout entière, tout innombrable, toute constellée, toute vierge; je ne savais pas pourquoi ; je le sais maintenant : parce que c'est en moi plus de vie, plus d'abîme de vérité.
 - « Personne n'a eu plus que moi de désir; per-

sonne n'a plus demandé que moi, personne, plus que moi, ne fut refusé. J'ai tant et tant de souvenirs qui se réunissent contre moi!... »

Il crispa ses mains sur sa poitrine et ajouta, avec une véhémence pleine d'un sanglot :

— Et j'ai la mort de mon père, l'infini de mon père, qui me persécute comme au premier moment!

« Je prends tout cela sur moi, comme le fardeau des misères de la destinée, de la vie, du châtiment de ce grand péché innocent : vivre — péché plus immense et plus vertigineux que celui que vous mettez au commencement de votre dogme. Torturé par le temps et l'espace, qui, contrairement à ce qu'on m'a crié toute ma vie, n'empêchent pas ma solitude, mais qui sont comme les éléments mêmes de ma pensée et de mon cœur; le temps et l'espace que je porte en moi, que je porte sur moi indéracinables, qui se croisent sur moi — croix réelle et infinie! — Je souffre d'une blessure qui n'est pas une blessure à ma chair, qui n'est pas une blessure à mon cœur, qui est mon cœur tout entier, cette plaie d'où ruisselle tout mon sang.

« Et de tout cela s'élève une espèce de rayon. Pourquoi ?... Je vous l'ai dit tout à l'heure, pour que vous le compreniez ; je vous le dis maintenant pour que vous l'éprouviez : toute la vérité, c'est toute la gloire et toute la divinité! »

Il se tut, puis ne dit plus que ceci, lentement, comme une bénédiction, avec une douceur qui ressemblait à l'infinie douceur; — Si un passant passait et nous entendait, il serait heureux de ce que je dis.

Des lèvres du prêtre sortirent des paroles vacillantes, pleines d'enfance et de commencement :

— Quelle œuvre que de savoir !... Comment peuton savoir ? L'absolu est-il dans l'universel, l'absolu est-il dans l'individu ? Le monde est-il en nous ? Les uns ont dit oui, les autres ont dit non. Dans cette mêlée pour la vérité et la simplicité, quels sont les vainqueurs, quels sont les vaincus ?...

Et, se levant, il se prit le front à deux mains ; puis ses mains s'élevèrent, tremblantes :

— Ah! quels sont les vivants, et quels sont les morts?...

Il laissa retomber ses bras, ouvrit ses yeux comme pour regarder la réponse, et écouta comme pour l'entendre... Il contempla le monde avec, malgré lui, une sorte d'orgueil et de souveraineté...

Et la vérité elle-même, à travers lui, répondait avec tout son silence.

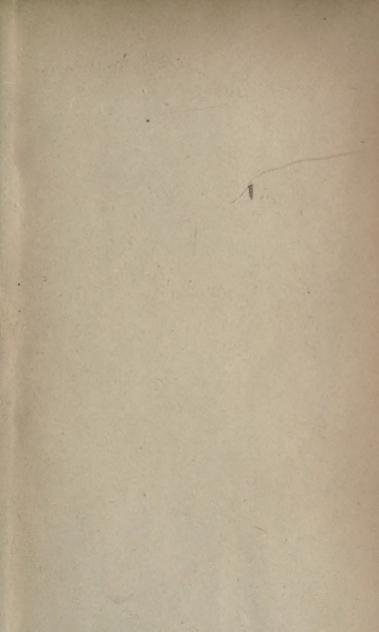
FIN













PQ 2603 A32S8

Barbusse, Henri Les suppliants

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

